Revue d'Histoire Littéraire de la France

JUILLET-SEPTEMBRE 1955
55e ANNÉE - N° 3

RACINE ET LE CARNAVAL DE 1683 : LA COMÉDIE DES « APARTEMENS »

Dans son récent et important ouvrage, *Aspects de Racine*, qui reprend et complète des travaux déjà publiés, M. Jean Pommier a expliqué le silence de Racine après *Phèdre* par la charge d'écrire l'histoire du Roi qui lui fut confiée conjointement avec Boileau, ainsi que par les récents succès d'un autre genre théâtral, l'Opéra ; ce qui amena le poète à abandonner les prestiges de la tragédie.

En a-t-il pour autant abandonné toute activité théâtrale ? Il semble que non. En 1677, il commence — toujours avec Boileau — à s'occuper d'un opéra qu'il ne put écrire ; en 1682, il tente avec son collègue de faire un *Phaéton*. Si ces projets n'aboutirent point, les deux poètes n'en furent pas moins occupés à participer à la préparation des fêtes pour le Roi ou pour de hauts personnages de la Cour. « L'Idylle sur la paix » en est, dans les éditions complètes de Racine, la seule trace. Mais il est certain qu'auparavant Racine et Boileau participèrent à des divertissements pour la Cour. En particulier, pour le Carnaval de 1683.

Le Carnaval était toujours à la Cour l'occasion de fêtes, de bals et de mascarades. Celui de 1683 fut d'autant plus brillant que, pendant une période de paix, il coïncidait avec l'achèvement des principaux bâtiments de Versailles, avec l'ouverture des « Appartements ».

Récemment, l'attention a été attirée sur des textes qui avaient été déjà partiellement publiés. Ces textes apprennent que Racine et Boileau, dans les premiers jours de mars 1683, ont reçu « dix mille livres chacun pour un petit opéra qu'ils ont fait en trois jours et qui a été l'un des divertissements de la Cour pendant le Carnaval »[1].

On a rapproché de ces textes, la mention retrouvée par Louis Racine dans les comptes de son père affirmant que le poète a reçu du Roi, le

1. Orcibal (*RHLF*, juillet-septembre 1949, p. 250, n. 2) donne les références : *Correspondances politiques et chroniques parisiennes adressées à Christophe Güntzer, syndic royal de la ville de Strasbourg*, par son agent à la cour, éd. R. Reuss, Paris, 1890, p. 48 (6 mars 1683). — *Nouvelles extraordinaires* (Gazette de Leyde), 16 mars 1683. Voir aussi P. Mélèse : *Le Théâtre et le public à Paris sous Louis XIV, 1659-1715*, Paris, 1934, p. 109. — *Répertoire analytique*, du même auteur, 1934, p. 63. Édition de Racine par P. Mélèse. Imprimerie Nationale, Paris, s. d., t. I, p. 86.

28 février 1683, cinq cents louis. Mais Louis Racine ajoute que le louis valait alors 11 livres ; les chiffres ne concordent donc pas. De telles sommes qui semblent avoir été versées chaque année jusqu'en 1688, correspondent au travail pour l'histoire du Roi. C'est d'ailleurs ce que suggère Louis Racine dans le texte des *Mémoires*.

On en est donc réduit aux deux mentions des journalistes, et il est tout à fait légitime d'en vérifier l'exactitude en recherchant dans les récits contemporains si les auteurs qui ont pu parler des divertissements du Carnaval de 1683 ont fait état d'un petit opéra composé par Racine et Boileau. Malheureusement l'enquête menée avec rigueur par M. Orcibal n'a rien donné. La seule source qu'il ait pu consulter sur le sujet est le *Mercure galant*, et celui-ci, dans le long récit qu'il fait du Carnaval de 1683 [1], n'indique aucune œuvre de Racine et Boileau. Toutefois le périodique en question leur était hostile et c'est sans doute la cause de ce silence. Nous avons supposé ailleurs [2], que certaines entrées du ballet dansé chez le duc de Bourbon, favorable à nos poètes, pouvait peut-être constituer le petit opéra en question. C'est, à première vue, la solution la plus aisée à ce problème.

MM. Orcibal et Mélèse pensent plutôt que la collaboration des deux poètes serait assurée à la fête donnée chez M^me^ de Thianges, chez qui une mascarade fut représentée, *La Noce au village*. De cette noce au village, nous avons, non seulement une description dans le *Mercure*, mais aussi une gravure [3] de Lepautre qui donne une idée des costumes dessinés par Berain. On ne voit pas, dans cette mascarade, où auraient pu se trouver des paroles chantées. En outre, la question se complique encore si l'on sait, ce que le *Mercure* avait négligé d'indiquer, qu'après le bal, il y eut chez M^me^ de Thianges non pas un opéra, mais une comédie.

M^me^ de Thianges et sa sœur, M^me^ de Montespan, étaient étroitement liées avec nos poètes. Comme le milieu de Condé et de son fils, celui des Mortemart était tout à fait favorable à Racine et Boileau. C'est à M^me^ de Montespan que les poètes furent redevables de la commande de l'Histoire du Roi, c'est elle qui tenta de leur faire supplanter Quinault. On peut rappeler ce que Racine et Boileau firent pour la maîtresse du Roi et ses sœurs : en 1677, les *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans* (le duc du Maine) ont reçu une préface de Racine ; en 1679, ce dernier corrigea et refit partiellement pour l'abbesse de Fontevrault, sœur de M^me^ de Montespan, la traduction du *Banquet* de Platon ; en 1684, avec Boileau, il fit les « discours » d'un manuscrit superbe offert par M^me^ de Montespan au Roi pour ses étrennes [4]. Rien de surprenant

1. *Mercure galant*, mars 1683, p. 309-342.
2. « Racine, les machines et les fêtes », *RHLF*, 1954, p. 295-319.
3. Voir Roger-Armand Weigert, *Jean I Bérain*, Paris, 1937, t. I, p. 78 et pl. VIII, fig. 18 ; t. II (catalogue), n° 197.
4. Sur ces sujets, voir J. Vanuxem, « Autour de Racine et Boileau librettistes », *RHLF*, 1951, p. 78-81 et « Manuscrits enluminés pour Versailles », *Médecine de France*, 1953, n° 40, p. 31. — Sur la curieuse origine de l'amitié entre M^mes^ de Mon-

donc, en constatant, comme on le lit dans les ouvrages de P. de Nolhac, que Racine et Boileau aient assisté aux fêtes du Carnaval chez Mme de Thianges.

Dans ses ouvrages sur l'histoire de Versailles, P. de Nolhac a cité, en effet, une *Relation des Assemblées faites à Versailles dans le grand appartement du Roy pendant le Carnaval de l'an 1683 et des divertissements que Sa Majesté y avait ordonné.* Cette relation est vraisemblablement l'œuvre de l'abbé Bourdelot, fameux comme médecin et commensal de Christine de Suède d'abord, puis du Grand Condé. Elle n'était pas inconnue, puisqu'elle avait déjà été signalée par Monval dans *Le Molièriste* de 1887, qui avait vu comme un second *Impromptu de Versailles* dans la comédie qui y est racontée.

Une indication donnée par Nolhac d'après cette Relation, est à mettre aussitôt en rapport avec les textes des Gazettes : « On trouve, écrit l'ancien conservateur de Versailles, la description du bal en masques suivi de comédie, donné au roi par la marquise de Thianges dans son appartement au château.... On y apprend que « MM. Racine et Despréaux s'y trouvèrent ; ce sont les deux plus grands hommes du royaume ». Les deux poètes, ajoute Nolhac, purent voir quel souvenir reconnaissant gardait la Cour à l'écrivain qui l'avait amusée, car le bal fut suivi d'une comédie impromptue dont le sujet était précisément les Appartements de Versailles, visités par les principaux personnages de Molière et célébrés par des vers de Trissotin [1]. »

Voilà certes qui est intéressant et qui donne envie de se reporter au texte original attribué à Bourdelot. Nous voyons réunis ici de bien grands noms de l'histoire littéraire, et cet impromptu fait avec des personnages de Molière n'est pas sans intriguer. On souhaiterait en connaître mieux les circonstances, et savoir le nom de son auteur.

Les circonstances ne prêtent lieu à aucune hésitation. Le Carnaval de 1683 coïncidait avec l'ouverture des Appartements, sur lesquels, dans son élégante concision, un ouvrage, auquel Racine et Boileau ont collaboré, donne les renseignements nécessaires. On trouve dans l'*Histoire Métallique*, à la date de 1683, ce qui suit : « Le Roy, afin d'augmenter les plaisirs de sa Cour voulut que ses Appartements fussent

tespan, de Thianges et Racine, voir A. Adam dans son excellente *Histoire de la Littérature française au XVIIe siècle*, Paris, 1954, t. IV, p. 302 qui cite Primi Visconti, *Mémoires sur la Cour de Louis XIV*, éd. Jean Lemoine, p. 245-246. Sur la traduction du *Banquet* de Platon par Racine et Mme de Fontevrault, voir Clément, *Gabrielle de Rochechouart, abbesse de Fontevrault*, Paris, 1869, p. 261-271.

1. *Versailles et la Cour de France* : *Versailles, résidence de Louis XIV*, Paris, 1925, p. 267 à 272. — La note n° 2 (p. 267) renvoie *ad finem* à l'ouvrage de Lemoine et Lichtenberger : *Trois familiers du Grand Condé* ,Paris, 1909, qui traite, entre autres, de l'abbé Bourdelot, auteur de la *Relation*. Lemoine et Lichtenberger déclarent que c'est à Nolhac qu'ils doivent l'indication de la relation qui est « infiniment rare » (p. 126 et 291). Il en existe au moins deux exemplaires à la Bibliothèque Nationale, deux à l'Arsenal et deux à la Bibliothèque Municipale de Versailles (l'un provient de la coll. Grosseuvre, n° 285 du catalogue de cette collection). La *Relation* avait été déjà citée dans *Le Molièriste* de 1887, p. 225-236, dans l'important travail de Monval sur Brécourt.

ouverts certains jours de la semaine. Il y a de grandes salles pour la danse, pour le jeu, pour la musique. Il y en a d'autres où l'on trouve toutes sortes de rafraîchissements avec profusion, et, ce qui fait le comble de la joye, on y jouit de la présence d'un si grand Roy et d'un si bon Maître [1]. »

C'est dans ces appartements que l'impromptu de 1683 va introduire des personnages de Molière. Nous croyons devoir reproduire ici l'essentiel de *La Relation du Bal et de la Comédie donnés au Roy par Madame de Tianges dans son apartement de Versailles.*

Madame de Tianges qui voulait pour la perfection de cette Feste que l'esprit y trouvast son conte aussi bien que les yeux, avait résolu quelques jours auparavant d'y mesler une comédie ; elle choisit pour sujet les Apartemens, la matière estait toute nouvelle. Et comme le temps presşait, elle imagina pour les personnages de prendre les plus agréables des Comédies de Molière qui se trouveraient naturellement assemblés à Versailles par l'occasion de voir les Apartements.

Pendant qu'on dansait elle prenait soin du Théatre avec Monsieur de Vivonne ; la chose avait été si précipitée que toutes les scènes n'estaient pas encore bien réglées, et les acteurs scavaient à peine leurs rôles, cependant ils ne laissèrent pas de bien jouer.

Le Théatre estait dans l'Apartement de Mademoiselle ; il estait fort galand et fort paré. Le Roy et la Reine vinrent subitement avec toute la cour échauffée du Bal. Le silence se fit, les Acteurs parurent. C'est de la Comédie, me dites-vous Monsieur, que vous voulez estre particulièrement informé, si vous m'aviez demandé ce récit plutost, j'aurais pu le faire plus exact. Les idées se sont un peu brouillées dans mon esprit. Il me semble que la scène s'ouvrit par Monsieur et Madame Jourdain, sortant tous deux des Apartemens. Ils en parlaient au Marquis emprunteur qui les avait conduits : Monsieur Jourdain, entre autres choses, se tuait à exagérer la sincérité et la bonne amitié des gens de Cour (dont il avait reçu mille caresses). Il croyait qu'il n'y eust point de bonté ny de candeur qu'en ce pays-là. Le Misanthrope sortit aussi avec son ami, qu'il querellait à son ordinaire, il estait en mauvaise humeur contre les Courtisans qui ne sentaient pas assez, disait-il, ce que le Roy faisait pour eux ; en les meslant ainsi dans ses plaisirs, et en associant ses sujets à sa gloire et à son bon-heur. La Comtesse d'Escarbagnas joua aussi son rolle de Coquete Provinciale, mariée à un Flamand a qui elle donnait quelque petit sujet de jalousie. Le Malade imaginaire s'y trouva accompagné de son Médecin, Monsieur Purgon qui avait sans doute donné cette permission à son Malade, par l'envie qu'il avait luy-mesme de voir les Apartemens. Le Malade Imaginaire se repentait de ce voyage qu'il croyait avoir extrêmement augmenté son mal, Monsieur Purgon fut ravi d'en pouvoir attribuer la cause à quelque verre d'eau de Grenade et a un petit biscuit que le Malade avait mangé, de plus que les trois qu'il lui avait permis. Le Médecin triompha là dessus, et fit au pauvre Imaginaire des reproches et des frayeurs capables de le faire mourir. Harlequin s'y rencontra aussi atten-

1. *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis le Grand avec des explications historiques*, éd. 1702, p. 194. — Ces « appartements » étaient les appartements d'apparat du Roi situés au Nord du château de Versailles entre l'ancienne chapelle (aujourd'hui salon d'Hercule) et le salon de la Guerre. Ce sont donc les salons de l'Abondance, de Vénus, de Diane, de Mars, d'Apollon et de Mercure. Toutes ces pièces sont parmi celles qui, à Versailles, ont le mieux conservé leur aspect du temps de Louis XIV, en particulier par leur plafond. Sur l'ouverture des appartements, voir la lettre de Madame de Sévigné du 12 février 1683.

dant son Maistre un Seigneur Italien qui estait dans les Apartemens ; il s'arrêta avec le Flamand qui n'y pouvait entrer. Cette scène meslée de l'Action Italienne avec le Flegme Flamand faisait un agréable contraste : Mais surtout il ne faut pas oublier les Femmes Savantes, ny Monsieur Trissotin ; il sortait des Apartemens dans un silence d'entousiasme, les Dames s'en apercurent, et luy dirent qu'il faisait des Vers : il avait fait un Sonnet, il le récita à ces Dames, qui lui assurèrent que depuis celui de la Princesse Uranie, sa muse n'avait rien produit de plus beau. Le sonnet est de fort bonne main, il me paraist tourné admirablement pour faire voir le ridicule d'un méchant poète, qui mesle une fausse galanterie avec une erudition pédante. Voici le Sonnet.

Dans cet Apartement logent mille merveilles
La voute est d'un fin or en bosse relevé
Un jaspe somptueux est le riche pavé
Tout est riant aux yeux et friant aux oreilles

La Danse au pied léger, la savante musique
Pour leur galant sejour ont choisi ce Palais
Cent breuvages exquis y flattent le Palais
Et le Docte partout est joint au Magnifique

Pour chanter dignement leur éclat sans pareil,
Que ne puis-je emprunter la lyre du Soleil
Quand pour donner du jour il sort du sein de l'onde

Toutefois quelqu'éclat qui brille en ces beaux lieux
Un coin dans votre cœur, Iris, vaut a mes yeux
Tous les apartements du Monde.

Ce vers, Il faudrait emprunter la lire du Soleil, donna sujet aux Femmes Scavantes de parler de la question, si le Soleil et Apollon sont la meme chose. Et ce que disait Trissotin, par un effet tout contraire a la pensée qu'il paraist avoir, favorisait ingénieusement ceux qui font deux différentes divinités d'Apollon et du Soleil, puisqu'il semble ainsi que la Lire de l'un ne convient point à l'autre. En quoy toutefois on peut dire qu'il y a plus d'adresse et de plaisanterie qu'il n'y a effectivement de justice.

Apollon, comme Dieu des Vers seulement, se sert de la Lire, comme Père du Jour, il n'en a aucun besoin, il peut en différents temps et en diverses manières, tantost inspirer les Poètes et tantost éclairer l'Univers. L'opinion qui ne fait de tous les deux qu'une mesme divinité est presque généralement établie et l'on en trouve d'exemples dans tous les Autheurs. Ceci soit dit en passant.

Cette scène donna de l'attention et du plaisir à tous ceux qui scavaient la question dont il s'agissait, et l'on peut dire en général que la Comédie pleut fort. On vit que ces Personnages estaient bien choisis, et l'on s'imagina encore ce que scaurait [*sic*] esté, si l'on avait eu plus de temps pour la preparer.

Que savons-nous maintenant sur les auteurs de cette comédie « imaginée » par M^me^ de Thianges ? On trouvera quelques détails à ce sujet dans une lettre qui précède la relation exclusivement consacrée au bal et à la comédie que nous venons de citer. Cette lettre est adressée à la duchesse Sforza à Rome, fille de M^me^ de Thianges. La phrase sur Racine et Boileau, citée par Nolhac, s'y trouve. Elle ne dit nullement que les poètes ont assisté à l'impromptu sur les appartements, mais

suggère plutôt qu'ils sont parmi les auteurs de l'impromptu. Voici le passage de la *Lettre écrite à M^me^ la Duchesse de Sforce à Rome en lui envoyant une relation du Bal et de la Comédie donnés au Roy, par Madame la Marquise de Thianges à Versailles* :

... L'invention de la Pièce estait rare, convenable au temps, l'esprit y régnait partout, l'ouvrage avait été composé par beaucoup d'auteurs qui ne vous sont pas inconnus, c'estait toute votre Maison assemblée, ou sont les personnes les plus éclairées qui soient au monde, ce qui s'y dit chaque jour pour estre fin et choisi, devrait estre mis en lumière ; on en serait instruit et réjoui. Y a-t-il quelqu'un qui fasce mieux un récit que Madame votre mère ? la beauté et la vivacité de l'imagination de Monsieur le duc de Vivonne est une chose incomparable ; Peut-on penser plus noblement que Monsieur le duc de Nevers, il n'écrit rien qui n'ait des charmes, et les mêmes charmes qui se voyent dans toute la personne de Madame la duchesse de Nevers se trouvent dans son discours toujours très judicieux. On m'a dit que Messieurs Racine et des Préaux s'y trouvèrent, ce sont les deux plus grands hommes du Royaume. On m'a parlé encore d'une autre personne qui a le vol si fin que qui que ce soit ne peut le suivre. Imaginez-vous donc Madame quelle beauté devait avoir cet ouvrage, si j'en avais pu tirer plus tost une copie au net, je vous l'aurais envoyée, elle vous appartient de droit venant de votre Maison, c'est un bien de patrimoine, et j'ai dit à Madame votre mère, que c'estait vous frustrer de votre légitime, de ne la point faire tenir ou vous estes, j'ay fai mes remontrances là-dessus. Mais sitost que la Relation est venue entre mes mains, je vous l'ay adressée, elle vous réjouira, vous la reconnaîtrez, c'est un fruit de vostre jardin...

Le sens de ce texte est clair malgré son style embarrassé et sa ponctuation défectueuse. La pièce représentée chez M^me^ de Thianges était l'œuvre de la Maison de celle-ci assemblée. Par Maison, il faut entendre parents et commensaux. A l'exception de la « personne qui a le vol si fin » difficile à identifier, peut-être M^me^ de Montespan, l'auteur donne les noms : M^me^ de Thianges elle-même, son frère le duc de Vivonne, sa fille et son gendre, le duc et la duchesse de Nevers, ses poètes favoris, Racine et Despréaux considérés comme « les plus grands hommes du royaume » et, en cette qualité, pouvant approcher de très près la noble famille de Mortemart. C'est donc aux lumières mises en commun par sept personnes au moins, qu'est due la comédie. Cette assemblée ne pourrait surprendre que par l'un de ses participants : le duc de Nevers, frère de la duchesse de Bouillon, qui, en 1677, avait pris la place principale parmi les ennemis de l'auteur de *Phèdre*. Mais les rapports du duc avec Boileau et Racine, connurent des phases variées qui ne furent pas toutes mauvaises. En 1679, Boileau et lui étaient au mieux [1].

Si les aptitudes littéraires du duc de Nevers sont bien connues, celles du duc de Vivonne n'en existaient pas moins : on voit par le *Mercure galant* de 1681 [2] que, par ses soins, le *Ballet des Muses* représenté à la

1. Lettre de Bussy-Rabutin en date du 1^er^ avril 1679. Voir A. Adam, *Histoire de la Littérature française au XVII^e^ siècle*, t. III, p. 36

2. Cité dans Parfaict, *Histoire du Théâtre Français*, 1747, t. XII, p. 273. Ce ballet des Muses était sans doute inspiré de celui de Benserade, créé en 1666, et dans lequel étaient insérées des pièces de Molière (*Mélicerte, Pastorale comique*).

Cour, au mois de septembre 1681, fut augmenté de quatre divertissements. Il n'est pas surprenant de voir le duc prendre part à l'élaboration d'une comédie pour le Carnaval, moins de deux ans après.

Une difficulté se présente dans l'étude de cet impromptu. La comédie des *Apartemens* fut jouée, nous le savons par le journal de La Grange, le mardi gras (2 mars 1683) à minuit, par la troupe de la Comédie Française, qui, outre cette comédie donnée chez Mme de Thianges, avait représenté, sans doute dans la nouvelle salle de comédie de Versailles [1], *Scévole*, tragédie de du Ryer, et le *Souper mal apprêté* de Hauteroche. Le texte de La Grange donne le nom de tous les comédiens qui participèrent à ce voyage de Versailles [2], mais ne distingue pas entre ceux qui prirent part à chacune des trois pièces. Une curieuse indication qu'avait relevée Monval dans *Le Molièriste* [3], apparaît en contradiction avec la *Lettre à Mme la duchesse de Sforce* : Madame de Thianges donna 330 livres à la troupe », et La Grange ajoute : « Donné au Sr de Brécourt autheur, 7 louis d'or 1/2. Partagé chacun un louis d'or. » L'assemblée des Comédiens, le lundi 8 mars, confirme ces indications (le louis, on l'a vu plus haut, valait 11 livres). « On a résolu sur 30 louis d'or que Mme de Thianges a donné à la troupe pour l'Impromptu des Appartements qu'on a joué à Versailles le mardi gras, de donner 8 louis d'or à Mr de Brécourt autheur dud. Impromptu, pour tous les voyages et dépenses qu'il a faits pour aller et venir à Versailles, et les 22 louis d'or restants sont partagés entre toute la Compagnie. »

Comme le remarque Monval, les acteurs restés à Paris reçurent donc une part de la libéralité de Mme de Thianges ; mais il reste à expliquer la contradiction apparente entre la lettre à la duchesse Sforza et le Registre de La Grange, l'une donnant la comédie à la « maison » de Mortemart assemblée avec Racine et Boileau, l'autre voyant en Brécourt « l'autheur » de la Comédie. Nous pensons que Brécourt a pu passer pour l'auteur de la Comédie, parce qu'il en fut, non seulement l'acteur principal, mais, comme le registre le laisse entendre, le metteur en scène dont le rôle dut être prééminent pour rendre rapidement jouable le travail hâtif de tant d'illustres collaborateurs. Certes, Brécourt, qui a laissé plusieurs petites pièces, dont l'une, *L'Ombre de Molière*, faite au lendemain de la mort de l'illustre auteur comique, met également en scène des personnages de comédie, était parfaitement capable d'écrire les *Apartemens*. Mais dans ce cas, il faudrait se deman-

1. Sur la salle de comédie de Versailles, voir *Compte des bâtiments du Roi*, éd. Guiffrey, t. II, p. 175, 298, 303, et A. Marie, « Les Théâtres de Versailles », *Revue d'histoire du Théâtre*, 1951, p. 136.

2. Champmeslé, Baron, la Thuilerie, de Villiers, Beauval, le Comte, Raisin, Hauteroche, Brécourt, Guérin, La Grange, Rosimon, Ducroisi, Hubert. — Demoiselles, Beauval, Raisin, d'Ennebaut, Le Comte, La Grange, Baron, plus le petit Comte.

3. *Le Molièriste*, 1887, p. 225-236, « Le second impromptu de Versailles ». — Sur Brécourt, voir V. Fournel : *Les Contemporains de Molière*, Paris, 1863, t. I, p. 479-484, et G. Mongrédien : *Les Grands Comédiens du XVIIe siècle*, Paris, 1927, p. 262-291. M. Georges Mongrédien et M. Pierre Mélèse nous ont donné pour le présent travail de précieuses indications dont nous les remercions vivement.

der pourquoi on les aurait attribuées à une assemblée si fameuse si celle-ci n'y était pour rien. On peut donc concilier aisément les deux témoignages, en voyant en Brécourt un metteur en scène ayant assumé un travail important pour que la pièce put être jouée en temps voulu.

Remarquons que la paternité de beaucoup de pièces attribuées à des comédiens du XVII^e^, siècle était souvent discutable. La Thuillerie et Baron auraient prêté leur nom au P. de la Rue ou à l'abbé Abeille ; on lit dans les œuvres de Raymond Poisson, la comédie du *Mercure galant* qui est de Boursault. Certaines pièces de Hauteroche passent pour être de Thomas Corneille [1]. A Brécourt lui-même, on a attribué parfois les *Fragments de Molière* qui sont de Champmeslé. Les conditions dans lesquelles certaines pièces de théâtre étaient composées au XVII^e^ siècle étaient souvent fort complexes, et la mention de Brécourt comme « auteur » des *Apartemens* dans le Registre de La Grange, n'est nullement contradictoire avec ce que dit la lettre à la duchesse Sforza qui garde tout son intérêt.

Cette comédie des *Apartemens* dont nous n'avons pas le texte est extrêmement curieuse puisqu'elle met en scène des personnages de Molière. On pourrait être surpris de voir Racine prendre une part, même secondaire, dans l'élaboration d'une comédie continuant l'œuvre de Molière qu'il avait visiblement attaqué dans la préface des *Plaideurs* (1668) en la voyant « pleine de sales équivoques et de malhonnêtes plaisanteries » [2].

Mais les rapports entre Racine et Molière, fort mauvais par la faute de Racine, n'empêchèrent pas ce dernier d'apprécier l'œuvre du poète comique, lorsqu'il fut mort. Boileau, malgré les fâcheuses réserves de l'*Art poétique*, avait toujours manifesté pour lui une vive admiration. Si Racine ne la partageait pas, Boileau eut-il parlé comme il l'a fait dans l'*Épître VII*, des « beaux endroits », et des « beaux traits si vantés » de Molière ? Rappelons un passage curieux de la *Vie de Molière* de Grimarest [3] ; il s'agit de Racine : « J'ai souvent entendu parler à Mr R... fort avantageusement de Molière, et c'est de lui que je tiens une bonne partie des choses que j'ai rapportées. » Racine pouvait donc n'avoir aucun scrupule, pas plus que Boileau, à prendre part à cet impromptu qui prolongeait l'œuvre de Molière.

1. *Le Deuil* et *la Dame Invisible*. (Cf. Gustave Reynier : *Thomas Corneille*, Paris, 1892, p. 245 et 246.)

2. Nous pensons avec M. Adam (*loc. cit.*, IV, p. 354-355) que c'est bien l'œuvre de Molière qui est ici visée. C'est elle que Hauteroche a en vue, lorsque dans la préface du *Souper mal apprêté* (1669), il parle, reprenant presque exactement les termes de Racine, de « basses expressions... remplies de quolibets et de sales équivoques ». Hauteroche, qui jouait dans *Les Plaideurs*, devait se souvenir amèrement de l'imitation que Molière avait faite de lui dans *L'Impromptu de Versailles*. Mais, comme pour Racine, sa rancune ne survécut pas à la mort de son ennemi, et dans la préface de *Crispin musicien* (1674), il cite « l'illustre Molière ».

3. Grimarest, *Vie de Molière*, 1704, éd. Liseux, 1877, p. 150. — Sur la légitime confiance qu'inspire l'ensemble de ce passage sur Racine, voir Adam, *loc. cit.*, IV, p. 301-302.

Quelle fut la nature de cette collaboration ? Nous n'en savons rien. L'auteur des *Plaideurs* avait assurément le sens du comique comme celui du *Lutrin*. Quelles furent leurs inventions, quels ont été leurs conseils ? Nous l'ignorons en le regrettant vivement, car la Relation donne le sentiment d'une œuvre pleine d'esprit. L'intervention de Trissotin sur laquelle on a assez de détails, montrerait, peut-être, la main des deux poètes. Dans le curieux sonnet d'une ironie assez subtile qui y est cité comme œuvre du fameux pédant, se trouve le vers suivant :

Que ne puis-je emprunter le lyre du soleil

« Il donna sujet, dit l'auteur de la Relation, aux femmes savantes de parler de la question, si le Soleil et Apollon sont la même chose. » Intéressant problème pour le XVII^e^ siècle, si féru de l'art des emblèmes et pour qui le Soleil était l'emblème royal. — L'auteur de la Relation, contrairement à ce qu'il rapporte de l'opinion de Trissotin, conclut que l'opinion « qui fait de tous les deux une seule et même divinité », semble généralement établie. Telle était, en effet, l'avis général alors ; celui du fameux P. Menestrier [1] et des membres de l'Académie des Inscriptions aux travaux de laquelle Racine et Boileau prirent part depuis la fin de 1683 [2]. Boileau lui-même, en 1696, proposera à l'Académie de représenter « le Soleil à l'antique sous la figure d'un jeune homme couronnée de rayons », c'est-à-dire sous la figure d'Apollon [3].

Le texte de la lettre serait fort intéressant, s'il montrait de façon assurée Racine participant à la préparation d'un Impromptu pour le Carnaval en 1683, cinq ans après *Phèdre* (1677). Une telle constatation confirmerait les thèses déjà présentées par M. Pommier [4] : le silence de Racine après *Phèdre* s'explique surtout par les travaux qu'il eut à entreprendre pour la Cour. On regrette que notre texte ne rapporte qu'un « on dit ».

Dans des circonstances comme le Carnaval de 1683, Racine et Boileau ont pu avoir fort à faire, car il n'est nullement assuré que la part qu'ils auraient prise à l'Impromptu de M^me^ de Thianges fut leur seule contribution à ces divertissements. En effet, si l'on revient aux textes des journaux qui nous ont servi de point de départ, on a peine à assimiler l'impromptu, au « petit opéra » fait en trois jours. L'impromptu, certes, avait été composé lui aussi avec une grande hâte et dans la Relation il est dit que « la chose avait été si précipitée que toutes les scènes n'étaient pas encore bien réglées, et les acteurs savaient à peine leurs rôles, cependant ils ne laissèrent pas de bien jouer ».

1. Père C. F. Menestrier, *La devise du roi justifiée...*, 1679, p. 56.
2. *Tapisseries du Roy*, éd. 1679, p. 49, *L'Été*. Le texte est de Félibien. — *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis XIV*, éd. 1702, p. 59 et 61.
3. *Œuvres complètes de Boileau Despréaux*, par Ch. Boudhors. *Dialogues...*, Paris, Les Belles Lettres, 1942, p. 213.
4. *Le Silence de Racine*, article paru en 1946, repris et complété dans l'important et suggestif ouvrage : *Aspects de Racine*, Paris, 1954, p. 47-87.

Mais cette hâte ne suffit pas pour que nous puissions conclure que l'opéra et l'impromptu soient la même chose, car elle est habituelle dans la préparation de fêtes de ce genre. L'opéra devait présenter de la musique et de la danse que l'impromptu n'offrait point. On en revient donc à l'hypothèse que nous avons déjà présentée : outre la part qu'ils ont prise à la comédie de Mme de Thianges, Racine et Boileau ont dû également composer un petit opéra pour le Carnaval de 1683 et, dans ce cas, comme nous l'avons dit ailleurs, on peut supposer leur participation aux entrées du ballet représenté chez le duc de Bourbon [1].

La *Relation sur l'Impromptu*, mise à part la personnalité de ses auteurs, offre un très vif intérêt comme témoignage de la survie de l'œuvre de Molière.

Dès le lendemain de sa mort, en 1674, Brécourt lui-même, on l'a vu, dans *L'Ombre de Molière*, avait imaginé de ressusciter quelques-uns de ces personnages de Molière autour de l'ombre de leur auteur : on voyait les Précieuses ridicules, Sganarelle, M. de Pourceaugnac, le Bourgeois Gentilhomme, et quatre Médecins [2]. Notre comédie était tout à fait du même ordre, puisqu'y apparaissaient M. et Mme Jourdain, le Misanthrope, la Comtesse d'Escarbagnas, le Malade Imaginaire et les Femmes savantes. La *Relation* nous dit expressément que l'idée de prendre des personnages de Molière fut imaginée par Mme de Thianges ; mais dans le choix de ses personnages, peut-être Boileau est-il intervenu. Il est curieux de constater que les comédies choisies sont celles auxquelles certains prétendaient que Boileau s'était particulièrement intéressé et pour lesquelles il aurait même apporté des éléments à Molière [3].

Peut-on ajouter l'Impromptu de 1683 aux œuvres qui ont reçu une certaine collaboration de Racine et Boileau sans qu'elles soient entièrement leur ouvrage, tel le *Chapelain décoiffé*? Le seul témoignage de la lettre à la duchesse Sforza ne permet pas de l'affirmer. Il faudrait trouver d'autres documents pour répondre à une question qu'il était cependant intéressant de poser.

J. VANUXEM.

1. Il resterait à expliquer pourquoi le paiement en aurait été fait par le Roi, au lieu d'être fait par le duc, puisque Mme de Thianges avait payé elle-même les comédiens des *Apartemens*.

2. Sur les comédies dont Molière et son œuvre sont le sujet, voir V. Fournel, *Les Contemporains de Molière*, t. I, p. 483-484. Nous ne citerons ici que les *Fragments de Molière* par Champmeslé, auxquels Brécourt a dû participer, puisque la comédie lui fut attribuée dans l'édition hollandaise. Ce ne sont que des morceaux empruntés au *Don Juan* qui n'avait pas encore été publié (Cf. Gohin : *Les Comédies attribuées à La Fontaine*, Paris, 1935, p. 17-20.) *Dom Juan*, la seule grande pièce de Molière restée inédite, excitait vivement la curiosité. Dès 1674, on publiait sous le nom de Molière, un *Festin de Pierre*, qui était en réalité de Dorimon, et, en 1677, Th. Corneille donnait de la véritable pièce de Molière une version en vers.

3. Voir le paragraphe XIX du *Bolaeana*. — Cf. Bray : *Molière, homme de théâtre*, Paris, 1954, p. 224. — Dans *Boileau, l'homme et l'œuvre*, Paris, 1942, p. 152, M. Bray assure qu'à la fin de sa vie, Boileau reprit du goût pour une pièce comme *La Comtesse d'Escarbagnas*.

LA CONFESSION ET LA MORT DE VOLTAIRE
d'après des documents inédits

Rentrant à Paris, le 10 février 1778, après vingt-huit ans d'absence, Voltaire venait mourir au centre de la bataille philosophique. Chacun des gestes, chacune des paroles de son agonie seraient guettés par les deux partis. Quand une existence a été aussi engagée que la sienne, on est tenté d'en considérer la fin comme une conclusion, et d'interpréter à partir des derniers actes toute la vie qui a précédé. Aussi met-on quelque passion à discuter des questions comme celles-ci : André Gide, sur son lit de mort, a-t-il prononcé certaines paroles susceptibles d'un commentaire édifiant ? Rimbaud a-t-il reçu les derniers sacrements ? Montesquieu, qui les reçut, y croyait-il, ou s'acquittait-il d'une formalité nécessaire ? Et Voltaire a-t-il fait le repas d'Ezéchiel que rapporte une certaine tradition ?

Dans le dernier volume de sa biographie, Desnoiresterres a examiné tout ce que les contemporains de Voltaire ont écrit sur sa fin. Cet effort pour extraire la vérité de témoignages faussés par l'ignorance, le préjugé ou la passion, est un modèle de bonne critique. Mais le travail de Desnoiresterres date de 1876. Depuis, des documents ont été publiés qu'il ne connaissait pas, dont le plus étonnant est la déclaration du « confesseur » de Voltaire, l'abbé Gaultier, récemment découverte par M. Jacques Donvez [1]. Desnoiresterres, avec toute apparence de raison, tenait pour digne de foi le *Mémoire* de l'abbé Gaultier, publié pour la première fois, en 1781, à Porrentruy, dans *Voltaire, recueil des particularités curieuses de sa vie et de sa mort.* Or, ce *Mémoire*, l'abbé Gaultier l'a désavoué, par devant notaire, le 19 septembre 1782 ; ou du moins il a semblé le désavouer.... De plus, l'abbé Gaultier affirme, dans la même déclaration, qu'il a eu avec Voltaire des « entretiens multipliés », au cours desquels l'auteur du *Sermon des cinquante* « lui a toujours paru croire toutes les vérités de la religion », et « n'a cessé de donner [...] les marques extérieures et publiques de la plus grande confiance et de la plus grande soumission à toutes les

1. « Voltaire mourut-il bon catholique ?... documents inédits présentés par Jacques Donvez », *Le Figaro littéraire*, 7 août 1954.

vérités de l'Église ». Si les mots ont un sens, ces expressions veulent dire qu'au seuil de la mort Voltaire a fait ce qu'attendaient les uns et ce que craignaient les autres : il s'est converti. Mais l'abbé Gaultier ne s'est-il pas trompé? Ou, hypothèse plus grave, n'a-t-il pas voulu tromper les lecteurs éventuels de sa déclaration ? Car ses assertions sont contredites par de nombreux documents, auxquels s'ajoutent ceux, inédits, qu'on lira plus loin. La déclaration de l'abbé Gaultier s'éclaire d'un jour singulier quand on la rapproche d'un manuscrit publié jadis par F. Lachèvre, *Voltaire mourant*. Ce *VM* [1] se présente comme une pièce de polémique, adressée à Mgr l'évêque d'A... et destinée à combattre « la contagion philosophique » par le spectacle de « Voltaire mourant dans les horreurs du désespoir ». Ce récit, nous dit-on, condense les résultats d'une enquête qui a duré longtemps (la lettre d'envoi est datée du 1er décembre 1778). Enquête menée par qui, auprès de qui ? L'auteur anonyme ne nous l'apprend pas ; mais il apparaît que le dessein apologétique a orienté ses recherches. Il reprend le récit du repas fécal publié dans la *Gazette de Cologne* du 1er juillet 1778, en trahissant maladroitement l'origine de ces dégoûtantes inventions : Lactance est allégué, et son traité de la mort des persécuteurs (p. 72) [2]. Cette mort de Voltaire illustre un thème préexistant ; à tel point que Voltaire mourant désespéré, emporté par les diables, etc., était complaisamment décrit dans des pamphlets anti-philosophiques largement antérieurs à l'événement.

Tout, dans *VM*, décèle une plume ecclésiastique. L'auteur, mal renseigné sur la chronologie et le détail de ce qui se passait à l'hôtel de Villette, où résidait Voltaire, est bien informé, en revanche, de ce que faisaient, disaient et pensaient l'abbé Gaultier, le curé de Saint-Sulpice, et l'archevêque de Paris. Certaines phrases concernant Mgr Christophe de Beaumont donnent même l'impression que l'anonyme appartenait à son entourage. Il a eu accès, en tout cas, à des archives qui pourraient bien être celles de l'archevêché. Il a eu vraisemblablement connaissance du *Mémoire*, encore manuscrit, de l'abbé Gaultier. De plus, il publie des lettres dans un texte dont les variantes attestent l'authenticité. Voici, en effet, un recoupement important : le 19 septembre 1782, l'abbé Gaultier joignit à sa déclaration les originaux de

1. Pour abréger, je désigne par *VM*, *Voltaire mourant...* publié et annoté par Frédéric Lachèvre, Paris, Champion, 1908 ; par *DG*, la déclaration de l'abbé Gaultier, publiée comme il a été dit ci-dessus par M. Jacques Donvez ; par *MG*, le *Mémoire* de l'abbé Gaultier contenu dans *Voltaire, recueil...*, Porrentruy, 1781. Les références au texte de Voltaire renvoient à l'édition Moland des *Œuvres complètes*.

2. Le même figurisme naïf fait écrire à l'auteur qu'à l'autopsie le cœur de Voltaire fut trouvé « petit, mal conformé et flétri » (p. 71). Dans ce récit où l'information est faussée par le parti-pris, un certain nombre de détails peuvent être exacts (cris, colères, literie souillée, p. 56-59). Il est certain que Voltaire a beaucoup souffert de la maladie de vessie dont il mourut ; mais, à partir du 25 mai, ayant cessé de s'alimenter, il tombe dans une grande faiblesse (lettres de Mme Denis et de d'Hornoy à Wagnière, L, 393-394) : les récits qui le peignent s'éteignant doucement dans la nuit du 30 mai sont les plus vraisemblables.

quatre lettres et de la *Rétractation* de Voltaire. M. Donvez a remarqué que ces versions authentiques diffèrent sur plusieurs points des versions de *MG*, qui était jusqu'ici la source unique du texte. Or, *VM* donne presque toutes les variantes qu'on relève sur les originaux [1]. Cette constatation établit donc la valeur des documents reproduits dans ce manuscrit, — de tous les documents : car on lit dans *VM* d'autres lettres, que l'abbé Gaultier s'est bien gardé de déposer chez son notaire, et ces lettres, qui sont aussi dans *MG*, présentent dans *VM* des variantes importantes par rapport à *MG* ; c'est donc le texte de *VM* qui est le bon.

Il résulte de ce qui précède qu'il convient de reprendre le récit de Desnoiresterres, en tenant compte de toutes les pièces aujourd'hui connues du dossier ; la confrontation permettra d'apprécier la valeur de la déclaration notariale faite par l'abbé Gaultier.

Le 17 février, après une semaine de surmenage, Voltaire tombe malade. Il appelle Tronchin : il se plaint d'une « alternative continuelle de strangurie et de diabète » ; il a les jambes enflées [2]. Il craint de mourir à Paris, et fait part de son inquiétude à d'Alembert : s'il allait être jeté à la voirie, comme Mlle Lecouvreur [3] ! C'est le sort, en effet, auquel, mourant à Paris, il était exposé. En 1778, la France restait en principe « toute catholique » ; il n'existait pas d'autre sépulture que la sépulture catholique ; un refus d'obsèques opposé par le clergé pouvait avoir pour conséquence de priver le défunt séparé de la confession romaine de tout enterrement décent. A Ferney, les interdictions de l'évêque d'Annecy n'auraient sans doute pas empêché la famille d'ensevelir son chef dans la tombe qu'il s'était préparée, adossée à *son* église : toute la population du canton lui était favorable ; le clergé même du pays de Gex était devenu depuis quelques années son allié dans la politique locale. Mais à Paris, Voltaire ne pouvait pas compter sur les mêmes complaisances. En pareille circonstance, les philosophes avaient coutume de se soumettre à la nécessité. Voltaire lui-même avait jadis persuadé à l'incroyante Mme de Fontaine-Martel d'accomplir des actes de catholicité dont personne n'était dupe. Ce fut le parti que d'Alembert, consulté, conseilla à Voltaire [4]. Mais il était à présumer que l'autorité religieuse exigerait du patriarche des

1. Par exemple, les deux textes portent, pour la lettre de Voltaire du 20 février 1778, « M. Franklin, l'homme le plus respectable de l'Amérique *et peut-être de l'Europe* », « Si vous avez quelque chose *de particulier* à me communiquer *et qui en vaille la peine* », signé « Voltaire, *gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, 20 février 1778* » (*MG*, et les éditions suivantes donnent à cette lettre la date inexacte du 21 février) ; les différences entre *VM* et *DG* peuvent toutes s'expliquer par l'inattention d'un copiste.

2. L, 366.

3. *Correspondance avec les Tronchin*, éd. Delattre, p. 704. La lettre est datée sur le manuscrit du 18 février ; il faut donc rectifier Desnoiresterres, *Voltaire, son retour et sa mort*, p. 368, qui la place au mois de mai. Je suppose que cette conversation du 17 février est celle dont d'Alembert parle à Frédéric II, cité par Desnoiresterres, *ibid.*, p. 249-250.

4. Desnoiresterres, *ibid.*, p. 250.

impies une rétractation solennelle qui porterait un coup sensible à la cause philosophique. Le cas était donc embarrassant.

La maladie de Voltaire s'aggrave dans les jours suivants. Le 20 février, Tronchin, dont les avertissements n'avaient pas été écoutés, publie dans le *Journal de Paris* une mise en garde : si Voltaire continue à mener cette vie d'agitation, l'issue fatale est proche. Ce même jour, Voltaire recevait une lettre signée de l'abbé Gaultier, dont le texte véritable est certainement celui de *VM* (p. 19-20). L'abbé apporte au grand homme son tribut d'admiration, et il lui offre ses services. Voltaire lut cette lettre avec plaisir ; il pensa que ce prêtre pourrait peut-être l'aider à sortir d'un mauvais pas. Dans sa réponse, dont M. Jacques Donvez a retrouvé l'original, Voltaire accepte de recevoir l'abbé Gaultier. L'entretien eut lieu le lendemain, 21 février. Voltaire, qui craignait un piège, demanda à l'abbé qui il était et de quelle part il venait. L'abbé répondit qu'il avait agi de son propre chef, qu'il avait été jésuite, et qu'il exerçait présentement les fonctions d'aumônier aux Incurables et de prêtre habitué à la paroisse de Saint-Sulpice. Voltaire sortit de l'entretien fort satisfait : il voyait qu'il pourrait se servir de son interlocuteur : « C'est un bon imbécile », aurait-il dit ; « cela sauvera du scandale ou du ridicule » [1].

Il ne tarda pas à avoir besoin de l'abbé. Le 25 février, Voltaire se mit à cracher le sang. Le lendemain, il appelle l'abbé Gaultier, appel réitéré le 27 par Mme Denis. Mais comment se fait-il que ce prêtre, dont le zèle ne fait pas de doute, mandé le 26 février n'ait vu son pénitent que le 2 mars ? C'est, semble-t-il, une négociation entre l'abbé Gaultier, le curé de Saint-Sulpice et l'archevêché qui retarda l'entrevue. Il est vraisemblable que M. de Tersac, curé de la paroisse sur laquelle se trouvait Voltaire, eut connaissance de la démarche accomplie par son prêtre habitué, le 20 février, sans son autorisation. M. de Tersac, jeune prêtre récemment nommé à la cure de Saint-Sulpice, était jaloux de son autorité. Il se présenta donc à la porte de Voltaire le 26, selon *VM*. Mme Denis lui répondit que son oncle ne voulait se confesser qu'à l'abbé Gaultier. Voltaire, informé sans doute de l'intransigeance de M. de Tersac, ne tenait pas à traiter avec lui. Mais il voulut ménager son amour-propre : dans sa *Rétractation* du 2 mars, Voltaire feindra de croire que l'abbé Gaultier lui avait été envoyé par le curé de Saint-Sulpice ; il écrira toute une lettre, le 4 mars, pour tenter d'accréditer cette fiction. Mais M. de Tersac a affirmé solennellement que l'abbé Gaultier avait agi à son insu ; et ce doit être la vérité [2]. Car on voit

1. Le premier propos est rapporté par Wagnière, le second par Mme du Deffand cités par Desnoiresterres, *op. cit.*, p. 222 et 226. L'entretien est connu par *VM* et *MG*, qui, comme on le verra, mérite un certain crédit. *VM* contient des détails vraisemblables qui ne sont pas dans *MG*.

2. Voir le *Mémoire* de M. de Tersac publié ci-dessous. *VM* prétend, p. 22-23, qu'avant le 2 mars, M. de Tersac « multiplia ses visites », « fut goûté », et avait déjà soumis à Voltaire une formule de rétractation. Mais ces assertions sont en contra-

l'abbé se couvrir en informant, le 26 février, l'archevêque de Paris. Mgr de Beaumont répondit le 27 : il approuvait l'initiative de l'abbé Gaultier, et l'exhortait à la mener à bien [1]. Mais désormais l'abbé Gaultier est obligé de concerter ses démarches avec son supérieur, le curé de Saint-Sulpice, et avec l'archevêché. Le 28 février et le 1er mars durent être employés à rédiger la *Rétractation* que Voltaire aurait à signer. Car, selon *VM* (p. 27 et 28), le 2 mars, l'abbé interrompit son pénitent, qui, déjà, récitait son *Confiteor*, et lui dit qu'il fallait d'abord signer une rétractation :

et pour vous épargner la peine de la composer vous-même, en voici une, continue-t-il, en tirant de sa poche un écrit, elle est concertée avec M. le Curé de Saint-Sulpice c'est tout ce qu'il vous faut.

Mais Voltaire, qui s'y attendait, avait préparé, lui aussi, sa formule de rétractation ; il répliqua :

C'est moi-même qui vais la faire, [...] qu'on me donne du papier, et qu'on me laisse seul avec M. Gaultier, mon ami.

Tout le monde sortit alors, et, dit *VM*, le patriarche écrivit « tout de suite et sans hésiter » sa rétractation. Sur ce point, *DG* est d'accord avec *VM* : Voltaire « n'hésita pas un moment à donner [à l'abbé Gaultier] la rétractation qu'il crut devoir lui demander en présence de sa famille, le 2 mars 1778 ». Mais l'abbé se rend coupable ici d'une petite falsification : il présente l'empressement de Voltaire comme la preuve de ses sentiments chrétiens, alors que le malin vieillard n'avait que la hâte d'imposer une rétractation peu compromettante. Qu'on lise, en effet, ces formules : Voltaire ne déclare pas qu'il est catholique, mais qu'il « meurt dans la religion catholique » ; il ne renie pas ses œuvres, mais il déclare que « *s'il avait* jamais scandalisé l'Église, *il en demande* pardon à Dieu et à elle ». Le curé de Saint-Sulpice jugera que par de telles expressions, Voltaire se dérobait, et il est difficile d'être d'un autre avis. Mais l'abbé Gaultier s'en laissa imposer : se contentant de cette rétractation équivoque, il entendit la confession de Voltaire, et lui donna l'absolution. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait été joué. Après la confession, l'abbé Gaultier voulut aller chercher à la paroisse le Saint-Sacrement. Mais Voltaire l'arrêta : Voltaire ne voulait pas faire plus que l'indispensable. Il refusa la communion, en alléguant ses crachements de sang. L'abbé Gaultier ne devait pas avoir la conscience très tranquille en quittant l'hôtel de Villette. Il avait accordé à Voltaire une absolution qu'il aurait dû lui refuser, s'il avait suivi les instructions de ses supérieurs. D'après *VM* (p. 30), l'abbé se serait

diction avec la lettre du 4 mars, qui prouve qu'à cette date Voltaire n'avait pas encore reçu le curé de Saint-Sulpice. La version de *VM* semble destinée à donner le beau rôle à M. de Tersac, en aggravant les torts de l'abbé Gaultier : le prêtre habitué paraît traverser la négociation conduite par son curé

1. Pièce justificative jointe à *DG* ; nous n'avons pas la lettre de l'abbé Gaultier à Mgr de Beaumont

plaint, avant de se retirer, que la rétractation « n'était pas assez ample », et lui paraissait même « équivoque ». Espérait-il remédier à son insuffisance par le post-scriptum qu'il fit ajouter ?

Monsieur l'abbé Gaultier, mon confesseur, m'ayant averti qu'on disait dans un certain monde que je protesterais contre tout ce que je ferais à la mort, je déclare que je n'ai jamais tenu ce propos, et que c'est une ancienne plaisanterie attribuée dès longtemps très faussement à plusieurs savants plus éclairés que moi. Voltaire.

Hélas ! l'abbé Gaultier ne savait pas que son perfide pénitent tenait en réserve un papier qui était une rétractation de sa rétractation. Le 28 février, Voltaire avait remis à Wagnière cette déclaration, où il avait consigné sa véritable profession de foi :

Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis, et en détestant la superstition.

Sortant de l'hôtel de Villette, l'abbé Gaultier se rendit à Conflans auprès de l'archevêque, pour rendre compte.

A la première lecture de la rétractation, dit *VM* (p. 31), l'œil du prélat perce le voile philosophique et apperçut la besogne. Le confesseur excusé à cause de ses bonnes intentions reçoit des instructions relatives à son caractère simple et à celui de son Pénitent qui ne l'est pas. On lui trace la route qu'il doit tenir à l'avenir pour l'honneur de la religion et pour le salut du malade.

Il est vraisemblable que les choses se passèrent à peu près ainsi. Car dès le 3 mars, l'abbé Gaultier retourna à l'hôtel de Villette, apparemment pour réparer sa faute. Mais il ne fut pas reçu. Après l'échec de plusieurs autres tentatives, il se décida à écrire à Voltaire. De cette lettre du 13 mars, *MG* ne donnait qu'une version abrégée. Voici le texte, certainement plus authentique, qu'on lit dans *VM* (p. 32-33) :

Je désire, Monsieur, sçavoir des nouvelles de votre santé, je me suis présenté plusieurs fois à votre hôtel et toujours inutilement. Tout ce qu'on m'a dit, c'est que vous n'étiez pas visible ; pourvu que votre santé soit parfaite, [je suis content, mais je ne vous dissimulerai pas que je serois au comble de la joie, si je le voyois par moi-même, je ne pourrois plus en douter alors. Je ne vous oublie pas et je ne vous oublierai jamais] au Saint-Sacrifice de la Messe ; que le Dieu de bonté vous accorde [de longs et] d'heureux jours : [soyez convaincu, Monsieur, que je fais au Ciel des vœux pour votre vrai bonheur]. Vous ne devez pas douter de mes sentiments envers vous, ils ne peuvent être ni plus vifs ni plus sincères. Si vous me permettez de vous rendre visite, je prendrai la liberté de vous dire de vive voix ce que je n'ose marquer dans une lettre plus dictée par le cœur que par l'esprit. [Ah ! Monsieur, si vous ne voulez pas m'honorer d'un mot de réponse, faites-moi au moins dire par quelqu'un que vous ne serez pas fâché de me voir, et vous pouvez compter que j'aurai aussitôt l'honneur et l'avantage d'aller vous rendre mes devoirs ; fasse le Ciel que j'aie l'avantage de vous voir jouir d'une santé qui m'est si précieuse, et à laquelle tant de personnes prennent part. La grâce que je vous demande est de croire celui qui est avec un profond respect], etc.

Paris, ce 13 mars 1778 [1].

1. Les passages entre crochets sont ceux qui sont supprimés dans *MG*.

On comprend que l'abbé Gaultier, dans sa déclaration par devant notaire, n'ait soufflé mot d'une telle lettre, et qu'il ait omis de déposer l'original de la réponse qu'y fit Voltaire :

Le maître de la maison a ordonné à son suisse de ne laisser entrer aucun ecclésiastique que M. le Curé de Saint-Sulpice ; quand le malade aura recouvré un peu de santé, il se fera un plaisir de recevoir M. l'abbé Gaultier. Voltaire, ce 15 mars 1778.

On saisit la manœuvre : avant le 2 mars, Voltaire s'était soustrait aux avances de M. de Tersac en lui opposant l'abbé Gaultier ; maintenant qu'il n'a plus que faire de l'abbé, il l'écarte en s'adressant à son curé. Le lendemain de la tentative que fit l'abbé Gaultier pour revoir Voltaire (3 mars), l'habile vieillard écrivait à M. de Tersac, lequel répondit qu'il prendrait soin très volontiers de l'âme d'un homme aussi célèbre que M. de Voltaire. Voltaire désormais pouvait répondre qu'il ne recevrait plus que M. le curé de Saint-Sulpice.

L'abbé Gaultier insista. Il se présenta encore à la porte de Voltaire dans la deuxième quinzaine de mars ; sans résultat. Il écrivit alors à son invisible pénitent la lettre suivante :

Plusieurs de ceux qui ont par eux-mêmes l'honneur de sçavoir de vos nouvelles, Monsieur, me disent que vous jouissez d'une meilleure santé ; personne n'y prend plus de part que moi, je désire même qu'elle soit parfaite. Je ne vous oublie pas dans mes prières ; si elles sont efficaces, vous en ressentirez bientôt les heureux effets. Je me suis présenté plusieurs fois à l'hôtel que vous habitez pour vous féliciter sur votre convalescence ; on m'a dit chaque fois [qu'il n'y avoit pas moyen de vous parler et] qu'il n'y avoit plus rien à faire. Je ne sçais ce que cela signifie, surtout après ce que vous m'avez fait l'honneur de me marquer, que quand vous auriez recouvré un peu de santé, vous vous feriez un plaisir de me recevoir. Je ne me présenterai plus à l'hôtel que vous habitez ; car il me paroît qu'il est inutile que je frappe à cette porte-là ; mais je frapperai à la porte de votre cœur, je suis sûr d'y avoir entrée, [à raison du désir sincère que j'ai de vous voir véritablement heureux, et je vous avouerai franchement que je serois au comble de mes vœux si je pouvois vous procurer le vrai bonheur]. J'ai l'honneur d'être, etc. A Paris, le 30 mars 1778 [1].

Comment donc croire l'abbé Gaultier, quand il déclare, dans *DG*, que Voltaire lui écrivit « de venir l'entendre en confession deux mois avant sa mort » ? Où est cette lettre de Voltaire à l'abbé Gaultier ? Si l'abbé l'a reçue, pourquoi ne l'a-t-il pas déposée avec les autres pièces justificatives ? Voltaire mourut le 30 mai ; « deux mois avant sa mort » correspond donc au 30 mars : or, le 30 mars, c'est l'abbé Gaultier qui écrit à Voltaire ce qu'on vient de lire ! Et remarquons que le 30 mars est la journée de l'apothéose parisienne du vieillard. Ses forces étant revenues, il fut reçu triomphalement par l'Académie française ; puis une foule en délire l'a porté à la Comédie française pour la 6e représentation d'*Irène*. Il se serait écrié : « Vous voulez donc me faire mourir

1. *VM*, p. 34-35 ; comme précédemment, entre crochets, les mots supprimés dans *MG*.

à force de gloire. » Il n'y a pas d'apparence qu'en prévision d'une mort de cette sorte il ait mandé à l'abbé Gaultier, ce jour-là, de venir l'entendre en confession.

Provisoirement découragé, l'abbé Gaultier laissa passer tout le mois d'avril et tout le mois de mai, jusqu'au 30, sans plus se manifester. Voltaire paraissait rétabli ; chaque jour il sortait et rendait des visites. Mais après la séance académique du 7 mai, il se met à faire des folies ; pour travailler à son nouveau projet de dictionnaire, il se bourre de café ; ses maux d'entrailles se réveillent ; il les combat en absorbant de grosses doses d'opium ou de laudanum, et le résultat est qu'il entre dans une agonie dont il ne devait pas revenir.

La situation n'était plus celle de février. Les triomphes parisiens de Voltaire avaient exaspéré le parti dévot. Humiliés, les anti-philosophes brûlaient de prendre leur revanche. A la Cour, Mesdames les tantes entretenaient les préventions du roi contre l'impie patriarche. Les philosophes durent renoncer au projet de produire leur grand homme à Versailles. Le 30 mars, Louis XVI interdit à la reine de se rendre à la Comédie française où Voltaire lui aurait été présenté. Le jour des Rameaux, dans la chapelle du château de Versailles, l'abbé de Beauregard avait condamné en chaire les honneurs rendus à cet ennemi de la religion. De grandes dames dévotes intervenaient auprès du curé de Saint-Sulpice et de l'archevêque. Les autorités ecclésiastiques étaient donc moins disposées que jamais à accorder la sépulture chrétienne, quand de nouveau, vers le 20 mai, la question se posa.

Que s'était-il passé à l'hôtel de Villette pendant la seconde décade de mai ? Le détail des faits n'est pas bien connu, mais c'est dans cette période que se situent les terribles agitations du vieillard rapportées par Tronchin. Voltaire, qui souffre atrocement et qui comprend qu'il n'en réchappera pas, est *furiis agitatus*. La légende se saisira bientôt de ces confidences de Tronchin. Cette phase d'agitation prend fin le 19 mai. Nous avons une lettre, datée « ce mardi », par laquelle Condorcet annonce à Turgot que l'effet de l'opium est passé et que la fièvre est calmée [1] : cette lettre ne peut donc être que du mardi 19. Condorcet se réjouissait trop tôt. Voltaire, qui ne s'alimente plus, s'affaiblit progressivement. A partir du 23, il n'a plus qu'un souffle de vie. La lettre de Condorcet nous apprend aussi que la veille, le 18 mai, le curé de Saint-Sulpice s'était rendu à l'hôtel de Villette, « pour tâcher d'avoir un corps ou une âme ». M. de Tersac craignait-il d'être encore une fois devancé par l'abbé Gaultier ? Venait-il annoncer ses intentions en matière de sépulture ? Celles-ci ne pouvaient plus être douteuses : M. de Tersac n'accorderait pas son permis d'inhumer à moins d'une rétractation formelle et complète. La conciliation, remarquons-le, avait ses partisans dans le clergé parisien. Le curé de Saint-Eustache disait qu'il n'aurait pas agi comme son collègue de Saint-Sulpice ; le

1. L, 396.

curé de Saint-Étienne-du-Mont déclara qu'il aurait enterré Voltaire dans son église entre Racine et Pascal ; un autre, qu'il lui aurait fait un service solennel et aurait gravé sur sa tombe la rétractation du 2 mars [1] ; le curé de Saint-Roch prétendait que « ce n'était pas une conversion à faire, mais une conversion à escamoter, et qui eût fait honneur au Clergé » [2]. Voltaire, en somme, n'eut pas de chance de mourir dans le ressort de M. de Tersac ; mais il faut observer que l'archevêque de Paris soutenait le curé de Saint-Sulpice dans son intransigeance.

Voltaire est désormais hors d'état de mener la négociation. C'est son neveu l'abbé Mignot, frère de Mme Denis, et son petit-neveu d'Hornoy, fils de la sœur de Mme Denis, qui discutent avec les autorités. Tous deux appartenaient au Parlement ; ils songèrent à employer les voies de justice. Mais le Parlement restauré n'avait aucune sympathie pour son vieil ennemi Voltaire, apologiste des Parlements Maupeou. D'autre part, l'archevêché et le curé de Saint-Sulpice ne tenaient pas à faire un éclat qui, dans l'état de l'opinion, eût augmenté l'impopularité du clergé ; et puis l'absolution accordée par l'abbé Gaultier était gênante. Une solution de compromis était souhaitée par le ministre, le comte de Maurepas, aussi bien que par Amelot, chargé de la ville de Paris, et par Lenoir, lieutenant de police. L'autorité ecclésiastique se prêta donc à un arrangement.

Ici se place une correspondance, inédite semble-t-il, conservée dans le ms. nouv. acq. fr. 24 342 de la Bibliothèque nationale, où l'on suit les phases de l'agonie de Voltaire et des tractations sur sa sépulture. Le 23 mai, le lieutenant de police écrivait, probablement à son supérieur direct, M. Amelot :

Paris le 23 mai 1778

Monsieur,

J'apprens à l'instant que M. de Voltaire est très mal et qu'il y a apparence qu'il ne sera plus en vie dans 24 heures. Je viens d'avoir le détail de M. le Curé de St Sulpice qui pour éviter les difficultés qu'on pourait faire pour son enterrement est convenu avec son neveu qu'aussitôt sa mort on le transporterait comme malade à fernex, et dès à présent on fait courir à cet effet le bruit que le malade veut à toutes forces retourner en ce lieu. Je me hâte d'avoir l'honneur de vous prévenir de ce qu'on se propose de faire pour vous mettre à portée de donner quelques ordres, s'il y a lieu, ou de laisser agir la famille, ainsi qu'elle se le propose. M. l'abbé Mignot m'ayant fait demander un passeport pour qu'il ne soit pas inquiété dans la route, je lui ai écrit que je ne pensais pas qu'on pût s'opposer au transport de M. de Voltaire malade [3] et qu'en cas de difficulté il pourait représenter ma lettre comme servant de passeport.

1. Cités par Desnoiresterres, *op. cit.*, p. 413-414.
2. Duvernet, *La vie de Voltaire*, Genève, 1786, p. 277.
3. « Malade » rajouté au-dessus de la ligne.

Je suis avec respect

Monsieur

votre très humble et très obéissant serviteur

Lenoir [1].

Ainsi, le 23 mai, un accord avait été conclu entre l'abbé Mignot et M. de Tersac : Voltaire, après sa mort, serait transporté comme malade à Ferney. Le curé de Saint-Sulpice n'aurait pas à refuser la sépulture, ni à accorder un permis de transporter le corps, puisqu'il serait censé ignorer le décès. Solution peu satisfaisante pour la famille : un voyage aussi long que celui de Ferney était plein d'aléas. Les neveux essayèrent donc d'obtenir quelque chose de plus. *VM* (p. 54) nous apprend que le 27 mai se réunit chez M. Amelot « un comité où furent appellés M. le Curé de Saint-Sulpice, M. Le Noir, lieutenant de police, M. d'Hornoy, conseiller au Parlement, et l'abbé Mignot, conseiller au Grand-Conseil ». L'explication fut vive, mais M. de Tersac se montra inflexible. On en resta donc aux termes de l'accord conclu le 23 mai. Le comte de Maurepas, informé par Amelot, se contenta de perfectionner le projet dans le détail, comme on voit par les deux lettres suivantes :

M. Amelot a M. d'Hornoy.

Marly 27 may 1778

J'ai fait part, M., à M. le cte de Maurepas de la conversation que nous avons eû ce matin avec M. le Curé de St Sulpice et de ce dont ensuite nous étions convenus. Il croit, vu les circonstances, que le parti auquel on s'est arrêté est le moins susceptible d'inconvéniens et n'en aiant trouvé aucun à la lettre que vous avés désiré recevoir de moi, vous la trouverés cy jointe. Il pense ainsi que moi que dans le cas où vous auriés le malheur de perdre M. de Voltaire, il seroit préférable, pour accréditer le bruit que vous aurés soin de faire répandre que quoique dangereusement malade il veut absolument être transporté à Ferney pr y finir ses jours, de tâcher, lorsque le triste moment de sa mort sera bien assuré, de le mettre tout habillé dans sa voiture, sauf à arrêter à 3 ou 4 lieues de Paris pr le faire embaumer par le chirurgien que vous auriés emmené à cet effet, et ensuite continuer votre route. Nous regardons enfin comme très essentiel que vous tâchiés dès ce moment cy de ne plus laisser entrer personne chez lui ; il me semble qu'il n'y a que trop de prétextes plausibles pour en écarter tous autres que ses proches parens. Je ne scaurois trop vous répéter combien je partage la triste et affreuse situation où vous vous trouvez. J'espère que vous voulez bien rendre justice [2]....

A cette lettre était joint le billet ostensible suivant :

M. Amelot a M. d'Hornoy.

Marly 27 may 1778

Personne, M., ne partage plus sincèrement que moi toute la peine que vous cause l'état fâcheux de M. de Voltaire ; puisqu'il désire avec tant de vivacité d'être transporté à Ferney malgré la crainte qu'un pareil voyage peut occasionner, je pense qu'il faut céder à sa volonté. Je connois même assés son caractère pour croire qu'il y auroit peut-être plus d'inconvéniens à y résister que de risquer le voyage, dont le danger est encore plus douteux

1. Ms., Nouv. acq. fr., 24 342, f. 221.
2. *Ibid.*, f. 222, minute.

que celui d'un accès de colère. On peut d'ailleurs s'en rapporter à vos soins et à ceux de M. l'abbé Mignot. Mais si par malheur vous veniés à le perdre avant que d'être arrivés au lieu dont il est fondateur et où il témoigne tant de désir d'achever sa vie, je n'imagine pas que vous trouviés aucun obstacle à continuer votre route. A tout événement ma lettre vous serviroit de passeport [1].

Que serait-il arrivé si la famille avait exécuté ce plan ? L'abbé Mignot préféra n'en pas courir le risque. Ce neveu de Voltaire avait de qui tenir ; nous allons voir le rusé personnage tromper le curé de Saint-Sulpice, l'archevêque de Paris, les ministres, et enterrer son oncle à leur insu.

Il commença par se procurer deux pièces en apparence anodines, un permis de transport et un certificat d'authenticité. Le 30 mai au matin, le décès de Voltaire est attendu d'une heure à l'autre. Le lieutenant de police le mande à M. Amelot :

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoier la lettre et la notte que je reçois de M. le Procureur général. J'ai pris des précautions pour faire observer le silence par le *Journal de Paris*. Je fais venir le semainier de la Comédie françoise pour lui prescrire même circonspection. M. de Voltaire est à toute extrémité s'il n'est mort. La famille cachera pendant quelques heures son décès pour les raisons qui vous sont connues.

Ce samedi 30 mai
10 h du matin Lenoir [2].

C'est à ce moment que l'abbé Gaultier rentre en scène. Espérant encore toucher le cœur de Voltaire, il lui écrit la lettre suivante :

J'apprends, Monsieur, par la voix publique que vous êtes dangereusement malade. Cette nouvelle m'affiige beaucoup ; mais ce qui augmente mon affliction, c'est qu'on ne m'envoie pas chercher de votre part. Quoique je n'aie pû depuis votre dernière maladie, [il y a environ trois mois] quelqu'effort que j'aie fait, avoir l'honneur de vous voir, cela ne m'empêchera pas de me transporter chez vous si vous le jugez à propos. [Je ne prendrai point cette liberté que vous ne me le fassiez sçavoir. J'ai tout lieu d'espérer que vous me donnerez cette satisfaction. Personne ne désire plus que moi le rétablissement de votre santé] ; mais si le Seigneur vouloit vous appeller à lui dans ce moment, quel bonheur pour vous de vous estre mis en état de paroître devant ce grand Dieu qui jugera les justices mêmes ? Quel malheur, au contraire, si vous mouriez sans avoir pensé à l'affaire de votre salut ? Ah ! mon cher Monsieur, pensez-y sérieusement, et ne pensez qu'à cela, profitez du peu de tems qui vous reste à vivre. J'ai l'honneur d'être, etc.

A Paris, ce 30 may 1778 [3].

Comment l'abbé Gaultier présente-t-il cette suprême tentative dans sa déclaration notariale ? Il renverse tout simplement les rôles : le pénitent Voltaire, six heures avant sa mort, aurait pris l'initiative d'appeler son confesseur ! En fait, il n'est même pas sûr que Voltaire

1. *Ibid.*, f. 223, minute.
2. *Ibid.*, f. 224.
3. *VM*, p. 59 ; entre crochets, les mots omis dans *MG*.

ait lu la lettre de l'abbé Gaultier. Elle parvint à l'abbé Mignot, qui vit quel parti il en pouvait tirer. Il se rendit auprès de l'abbé Gaultier et lui dit :

Je viens, Monsieur, vous chercher et vous prier de confesser M. de Voltaire. Votre dernière lettre lui a fait impression, il veut se confesser et ne se confesser qu'à vous [1].

L'abbé Gaultier répondit qu'il ne pouvait rien faire sans le concours de son curé, et que Voltaire devrait signer une « réparation authentique ». Le soir, vers six heures, les deux prêtres traversaient le salon de l'hôtel de Villette, où attendait une compagnie nombreuse. Ils furent introduits au chevet du moribond. D'après les témoignages, Voltaire manifesta, à la vue des deux hommes, une certaine agitation ; il reconnut l'abbé Gaultier, et prononça quelques paroles confuses. Les visiteurs n'insistèrent pas ; ils se retirèrent sans avoir fait signer la rétractation « authentique » dont ils étaient porteurs. Mais, revenus dans le salon, ils furent obsédés par la foule des amis et admirateurs du patriarche. C'était peut-être ce qu'avait escompté l'abbé Mignot. L'abbé Gaultier délivra alors ce billet de confession qui ne le compromettait pas :

Je déclare que j'ai été appellé pour confesser M. de Voltaire, que j'ai trouvé hors d'état d'être entendu et sans connoissance. Ce 30 may 1778 [2].

Quant à M. de Tersac, intimidé par ce beau monde philosophique, il se laissa, cette fois, fléchir : il décerna, non pas un permis d'inhumer, mais un permis de transporter :

Je consens que le corps de M. de Voltaire soit emporté sans cérémonie, et je me dépars à son égard de tous les droits curiaux. Ce 30 may 1778. Signé : F. R. de Tersac, curé de Saint-Sulpice.

M. de Tersac n'aurait certainement pas accordé cette pièce s'il avait prévu l'usage qu'en ferait l'abbé Mignot.

VM (p. 65) place ici une tentative de M^me^ Denis qui n'est pas invraisemblable. M^me^ Denis pratiquait, c'est-à-dire qu'elle allait à la messe. Espérait-elle, à ce titre, obtenir davantage ? Elle fit passer dans son appartement les deux ecclésiastiques, et les supplia à nouveau d'accorder la sépulture. M. de Tersac tint bon. Il refusa même de donner un prêtre pour accompagner le corps. M^me^ Denis n'était pas aussi adroite que son frère l'abbé. Car celui-ci arracha encore une pièce à l'intransigeant curé. Le 30, ou le 31 mai, Mignot chercha l'original de la rétractation du 2 mars : il avait disparu ; il demanda donc à M. de Tersac de certifier conforme la copie qu'il lui présenta ; M. de Tersac, ne soupçonnant pas le piège, octroya le certificat [3].

Voltaire mourut le 30 mai à 11 heures du soir. Le permis de transporter rendait inutile la fiction du décès survenu au cours du voyage.

1. *VM*, p. 60, qui donne un récit de la scène plus détaillé que *MG*.
2. *VM*, p. 64.
3. Cet épisode est connu par le *Mémoire* inédit du curé de Saint-Sulpice qu'on lira ci-dessous.

La famille fit donc embaumer le corps sur place. D'Hornoy en informa le lieutenant de police :

Mon malheureux oncle n'est plus, Monsieur. Il a expiré hier à 11 heures du soir. Conformément au plan concerté avec Mr. Amelot et vous, Monsieur, nous cachons sa mort autant que nous le pouvons dans la maison où il est. Nous le conduirons ce soir au lieu où nous devons le déposer. Nous partirons à 11 heures. Ce voyage est cruel. Je sacrifie la répugnance que j'y avais, le blâme que beaucoup de gens jetteront sur nous, au désir d'éviter un éclat. Nous avons obtenu du curé qui est venu le voir hyer un consentement de le transporter sans cérémonie. D'après cette pièce, nous croyons pouvoir avouer que nous ne sommes partis qu'après sa mort. Nous avons cru aussi que, quoique Mr. Amelot m'eût mandé de ne le faire embaumer qu'à quelques lieues de Paris, nous pourrions cependant prendre cette précaution ici. Il aurait fallu mettre une auberge dans notre confidence. J'ai cru, Monsieur, devoir vous prévenir de l'instant de notre départ. Recevez mes remerciements, et ceux de la famille de Mr. de Voltaire des démarches que vous avés bien voulu faire. J'ai l'honneur de vous assurer du respect et de l'attachement avec lesquels je suis, Monsieur,

votre très humble et très
obéissant serviteur
D'Hornoy
A Paris, ce 31 may 1778 [1].

Remarquons que dans cette lettre le nom de Ferney n'est pas prononcé. Le soir, à l'heure prévue, un carrosse quittait Paris, emportant le corps de Voltaire. Dans la direction de Ferney, comme le croyaient les autorités civiles et religieuses ? Non pas. On n'avait pas songé que Mignot était abbé commendataire de Scellières, dans le diocèse de Troyes. L'archevêque de Paris avait écrit à Mgr Biord trois lettres consécutives pour le prier de ne pas enterrer Voltaire à Ferney [2]. Défense avait été faite au curé de Ferney d'admettre le corps du patriarche dans l'église qu'il avait rebâtie [3]. Mais tandis qu'on attendait là-bas la dépouille de l'impie pour lui refuser la sépulture, l'abbé Mignot débarquait à Scellières, montrait à son prieur, Dom Potherat de Corbierres, la rétractation du 2 mars accompagnée du certificat d'authenticité, qui passa pour une approbation, et le permis de transporter, qui fut présenté comme un consentement à la sépulture hors de Paris [4]. Dom Potherat n'y entendait pas malice : il convoqua le clergé des environs pour les obsèques de l'oncle de son abbé. Mignot pressa les choses : la cérémonie commença le 2 juin à 5 heures du matin, et tout était terminé quand arriva la lettre de l'évêque de Troyes, interdisant à Dom Potherat d'enterrer Voltaire.

Voltaire avait joué son dernier mauvais tour aux prêtres. Après leur avoir escroqué une communion en 1768, une autre en 1769, une abso-

1. Ms., Nouv. acq. fr., 24 342, f. 227.

2. On le sait par Gaullieur, *Étrennes nationales*, 3e année, Genève, 1855, p. 210, qui a vu ces lettres ; malheureusement, il ne les a pas publiées.

3. C'est ce qui résulte de la lettre de Mgr Biord reproduite dans *VM*, p. 78.

4. Sur cet usage des deux pièces, cf. ci-dessous le *Mémoire* de M. de Tersac et la lettre du prieur de Scellières du 1er juillet 1778, et Desnoiresterres, *op. cit.*, p. 399.

lution le 2 mars 1778, il obtenait par surprise le 2 juin des obsèques religieuses qui ne furent pas sans solennité. Mais le mérite de ce dernier exploit revenait à son digne neveu Mignot.

Selon d'Alembert, l'évêque de Troyes se serait prêté à la manœuvre, sans qu'il y paraisse : Mgr de Barral aurait pris ses mesures pour que sa lettre, portée par un exprès, arrivât après l'inhumation [1]. Cependant les extrémistes du parti dévot ne désarmaient pas. Il fut question d'exhumer de Scellières la dépouille de Voltaire. C'est cette menace que vise, dans son dernier paragraphe, la lettre suivante de d'Hornoy au lieutenant de police :

Monsieur,

Nous avons rempli, Mr l'abbé Mignot et moi, notre triste commission sans obstacle. Nous avons rendu à M. de Voltaire les honneurs que la haine voulait lui arracher et qui sont dus à tout citoyen qui n'a point démérité de sa patrie. Je suis revenu avant hyer avec M. de Varennes et M. de la Houllière, ses deux plus proches parents après nous. J'ai attendu que mon oncle fût de retour pour vous rendre compte de mon voyage. Entre mon départ et le sien, il est arrivé à l'abbaye de Scellières une lettre de l'évêque de Troyes envoyée par un exprès par laquelle ce prélat ordonnait au prieur, en cas que la famille de M. de Voltaire portât son corps à son abbaye, de refuser de l'inhumer jusqu'à ce qu'il eût pris ses ordres. Le prieur a fait sous les yeux de mon oncle une réponse respectueuse et ferme. Il observa au prélat que n'étant point soumis à l'ordinaire son respect pour l'épiscopat peut seul l'obliger à le rendre non pas le juge, mais l'arbitre de sa conduite. Il lui expose les motifs d'après lesquels il n'aurait jamais pu imaginer et ne peut pas comprendre encore qu'on puisse refuser la sépulture à un homme qu'aucun jugement n'a rejetté du sein de l'Église, et qui, dans la dernière maladie où il eût eu sa tête, a déclaré qu'il mourait dans la religion catholique. Il l'assure qu'il ne peut se repentir d'avoir rendu les honneurs funèbres à l'oncle de son abbé.

Nous avons donné, Monsieur, la plus grande marque de respect possible au gouvernement, en prenant un parti cruel pour nous, dans la vue d'éviter un éclat, presque aussi désagréable pour le ministère qu'il aurait été douloureux pour la famille. Nous avons voulu éviter un outrage que le fanatisme seul pouvait faire à la mémoire d'un homme que nous devons respecter et chérir. Mais si, malgré notre circonspection, cet outrage a lieu, si la persécution est poussée plus loin, nous ne pouvons pas nous dispenser de recourir aux lois et à l'autorité. Nous ne voulons pas mériter l'accusation de laisser flétrir la mémoire de notre oncle. Les loix ne peuvent pas nous être contraires et nous connaissons trop l'équité du roy et des ministres pour n'être pas certains que nous trouverons dans le gouvernement la protection que notre position et j'ose dire notre conduite méritent.

J'ai l'honneur d'être avec toute la reconnaissance que m'inspirent vos bontés, et avec autant d'attachement que de respect

Monsieur
votre très humble et très
obéissant serviteur
d'Hornoy

A Paris, ce 4 juin 1778 [2].

1. Desnoiresterres, *op. cit.*, p. 397-398.
2. Ms., Nouv. acq. fr., 24 342, f. 230.

Le scandale d'une exhumation fut évité. Mais le ressentiment des anti-voltairiens trouva d'autres occasions de se manifester. L'Académie française faisait célébrer une messe à l'intention de chacun de ses membres décédés. D'Alembert, non sans malice, demanda aux Cordeliers de dire pour Voltaire le service habituel. Mais les religieux, avertis par l'archevêque, répondirent que l'Académie devait obtenir d'abord l'agrément des autorités ecclésiastiques (6 juin 1778). C'est alors que M. de Tersac rédigea un long mémoire, dans lequel il conclut au refus de la messe, et se justifie du permis de transporter imprudemment décerné :

MÉMOIRE

Le Curé de St Sulpice apprend avec étonnement que l'Académie françoise se dispose à faire célébrer un service pour le repos de l'âme de feu M. de Voltaire. Il observe que ce service seroit contre toutes les règles civiles et canoniques, et ne peut avoir lieu qu'après qu'on aura décidé si la sépulture ecclésiastique doit lui être accordée. C'est le point de la question qui ne peut être jugé que par l'officialité de Paris et le Parlement. Le Curé de St Sulpice établit deux propositions qui, bien éclaircies, ne laisseront aucune incertitude sur la conduite à tenir dans cette circonstance :

1° La sépulture ecclésiastique peut-elle être accordée à M. de Voltaire ?

2° Le Curé de St Sulpice la lui a-t-il accordée ?

1° Que l'on consulte le rituel de Paris et toutes les règles canoniques : la sépulture doit être refusée aux pécheurs publics qui meurent sans pénitence. Or il est notoire non seulement en France, mais dans toute l'Europe que Voltaire étoit l'ennemi déclaré de la religion chrétienne ; ses blasphèmes contre la personne adorable de J. C. sont consignés dans la plupart de ses ouvrages et retentissent de tous côtés ; n'ayant pas rétracté ou désavoué les ouvrages qui portent son nom, le voilà évidemment pécheur public, dans la plus furieuse impiété, et avec la dernière infamie. Plus de trente témoins déposeront qu'il n'a point donné la moindre marque de repentir à sa mort. Il n'a reçu ni le St Viatique ni l'Extrême-onction. Sa confession, deux mois auparavant, est illusoire, et un jeu de son impiété avec un pauvre prêtre qu'il a trompé ; sa déclaration qui suivit cette confession n'est rien moins qu'une profession de foi ; et quand elle le seroit, Voltaire ne réparant point le scandale de ses livres impies, ne seroit pas moins pécheur public, et par conséquent privé de la sépulture ecclésiastique. Que conclure de cette déclaration ? Qu'il s'est confessé pour se conformer à l'usage, qu'il est mort dans la religion catholique sans y croire, et qu'il a craint d'avoir scandalizé l'Eglise sans lui appartenir. Ne reconnoissant aucune religion, il a seulement prétendu suivre la coutume des lieux où il s'est trouvé. Il en auroit fait tout autant en Turquie parmi les Mahométans, ou dans les Indes parmi les Payens. Ainsi sa déclaration est un scandale de plus.

2° Tout le monde sçait que le Curé de St Sulpice n'a point voulu lui accorder la sépulture. Il a seulement consenti que son corps fût emporté sans cérémonie où l'on voudroit, et s'est départi de tous ses droits. Par conséquent il a fait un acte d'abandon, de proscription qu'il ne pourroit faire, sous quelque prétexte que ce fût, à l'égard de quelqu'un mort dans la religion catholique. Dans cette circonstance, il seroit obligé de certifier la catholicité, la vie chrétienne du défunt au Supérieur de l'endroit où se feroit l'inhumation, et il ne le pourroit qu'après la présentation à son église, et par la permission de M. l'archevêque ; telles sont les règles canoniques expressément prescrites dans le rituel. Ici c'est un abandon absolu. Le Curé de St Sulpice a fait tout ce qu'il a pu faire ; il n'a point d'officialité, de tribunal,

il n'est point juge. Il ne pouvoit que garantir son église, son cemetière (*sic*) et ses registres, en attendant qu'il y eût un jugement prononcé et c'est ce qu'il a fait. Le corps de Voltaire lui est devenu tout à fait étranger ; en se départant de ses droits, il ne les a transmis à personne ; par conséquent la sépulture n'a pas été accordée à M. de Voltaire, et il est contre tout principe, contre toute règle qu'on lui fasse un service. Ce seroit une playe à la religion et un outrage au clergé de France.

De plus, on a supposé que le Curé de St Sulpice avoit approuvé la prétendue profession de foi ou déclaration de M. de Voltaire du 2 mars 1778. Afin de détruire absolument cette calomnie, il ne faut que rapporter ce qui l'a occasionnée. M. l'abbé Mignot, désirant procurer à son oncle la sépulture dans son abbaye, pensa que son prieur se contenteroit de la d^e^ déclaration ; n'ayant que la copie, et ne sçachant où étoit l'original, il fut trouver le Curé de St Sulpice, et le pria de certifier la vérité de cette copie. Le Curé de St Sulpice, à qui l'original avoit été présenté quelques jours auparavant, reconnut la conformité de la d^e^ copie, et ne crut pas devoir en refuser le certificat, persuadé qu'il n'étoit pas de sa droiture de se prévaloir de ce que l'original, qui s'est retrouvé depuis, avoit alors disparu. Il profita de cette occasion pour détruire une fausseté avancée par M. de Voltaire dans la d^e^ déclaration sur la mission du prêtre Gauthier qui s'étoit offert lui-même, et dont le Curé de St Sulpice, à cette époque, n'avoit jamais entendu parler, tant s'en faut qu'il l'ait envoyé pour confesser M. de Voltaire ; mais il n'approuva en rien la d^e^ déclaration, sur laquelle il ne lui appartenoit pas de prononcer en juge, et son certificat n'a d'autre objet que la conformité de la copie à l'original [1].

Au folio 215 suivant, on lit le « consentement du curé de Saint-Sulpice » cité plus haut, et au-dessous :

> Certificat de la vérité de la copie sur l'original de la déclaration de M. de Voltaire, écrite de sa propre main, donné au bas de la d^e^ copie par le curé de St Sulpice.

« Certifié véritable copie sur l'original qui m'a été présenté par M. l'abbé Gauthier, lequel s'étoit offert lui-même. » Signé : Fr [?] [2].

Cette affaire de la messe de Voltaire traîna plusieurs mois. D'Alembert proposa de la célébrer dans la chapelle du Louvre, dont disposait, en sa qualité de grand aumônier, le cardinal de Rohan, membre de l'Académie. Rohan, après avoir tergiversé, refusa au cours de la séance du 16 décembre 1779. C'est à quoi fait allusion le billet suivant du lieutenant de police :

22 Xbre

Monsieur,

M. le cte de Maurepas vient de me répondre que M. le Cardinal de Rohan s'était chargé d'arranger avec l'Académie l'affaire dont j'ai eu l'honneur de vous rendre compte avant-hier et de prendre les mesures pour qu'elle n'ait pas de suite.

Lenoir

[Annotation :]

M. le garde des sceaux vient de me faire la même réponse.

M. Amelot [3]

1. Ms., Nouv. acq. fr., 24 342, f. 214, copie non signée
2. Copie ; F. R., d'après *VM*, p. 64, sont les initiales des prénoms de M. de Tersac.
3. Ms., Nouv. acq. fr., 24 342, f. 235.

Finalement, Voltaire n'eut pas à Paris sa messe académique. Ce furent seulement les académiciens catholiques de Berlin qui prièrent en cérémonie, le 30 mai 1780, pour le repos de l'âme de leur défunt confrère.

Entre temps d'autres représailles avaient été exercées, contre le prieur de Scellières, coupable d'avoir enterré Voltaire. Dom Potherat de Corbierres écrivait le 1er juillet 1778, la lettre suivante, adressée à Amelot :

Monseigneur,

Un pauvre religieux ne peut s'adresser qu'en tremblant au ministre de l'autorité suprême, mais les circonstances semblent m'y authoriser, et j'espère beaucoup de votre bonté que vous daignerez entendre la vérité et protéger l'innocence.

Je suis le prieur de Scellières qui ait (*sic*) enterré feu Mr de Voltaire présenté à l'église de cette abbaye par Monsieur Mignot son neveu notre abbé commendataire ; cette inhumation fait, m'a-t-on dit, beaucoup de bruit dans toute la France. Plusieurs me blâment et même me menacent ; cependant j'ai cru avoir suivi les règles du droit canon, du droit public et de la charité chrétienne en accordant à notre abbé et à sa famille assemblée ce qu'ils ont demandé de moi et ce que les circonstances sembloient exiger, puisqu'il est de fait que le corps prêt à se corrompre ne pouvoit être transporté plus loin.

Monsieur l'abbé Mignot m'aprend qu'il a mis sous vos yeux la profession de foi de feu Mr son oncle, légalisée par Monsieur le curé de St Sulpice, le consentement de ce pasteur à ce que le corps fût transporté sans cérémonie. J'avois vu, Monseigneur, la lettre que vous avez bien voulu écrire pour autho-riser la famille à transporter Mr de Voltaire à Ferneix. Ces pièces ne m'authorisaient-elles pas aussi à rendre à notre abbé et à sa famille un service que je n'aurois pas cru qu'aucun pasteur leur eût refusé ? On m'assure cependant que quelques personnes sollicitent vivement ma déposition. Monseigneur, daignez protéger auprès de ses supérieurs un religieux qui est entré dans vos vues, en donnant la sépulture à un corps que vous avez voulu qui fût transporté hors de Paris et que son pasteur local avoit permis formellement qu'on transportât. M. de Voltaire avoit donné de son vivant des témoignages de catholicité, que la charité chrétienne ne permettoient (*sic*) pas de regarder comme équivoques. J'espère de votre puissante protection, Monseigneur, que je ne serai pas puni pour avoir fait ce que ma conscience m'a dicté et ce que les circonstances sembloient me prescrire. Dans cette espérance, j'ai l'honneur de vous présenter mes très humbles prières et le profond respect avec lequel je serai toute ma vie,

Monseigneur,

de votre Grandeur le très humble et très obéissant serviteur.

Le Potherat de Corbierres De l'abbaye de Scellières par les Granges, ce 1er juillet 1778[1].

Dom Potherat dut pourtant quitter Scellières. Mais son supérieur s'efforça d'atténuer le coup, comme on le voit par cette pièce :

Note particulière en forme de lettre non signée et que l'on croit pouvoir attribuer à l'abbé gal de l'ordre de Citeaux.

Ne vous alarmés pas, mon cher prieur, sur ce que je vais vous annoncer par ma lettre. L'affaire de M. de Voltaire que je croiois assoupie se réveille

1. *Ibid.*, *f.* 233.

plus que jamais, et le public est dans la confience que je vous ai retiré de la place de prieur de Scellières. Ne vous alarmés point. Le ministre et tout le clergé est dans la même confience. Il faut faire un sacrifice dans cette circonstance pour peu de tems. Ainsi ne soïés point surpris que je vous rappelle à Pontigni sitost que j'y serai arrivé, et que j'envoie un commissaire à votre place pendant votre absence de Scellières. Attendés néantmoins de mes nouvelles lorsque je serai arrivé à Pontigni.

Vous avez eu trop de complaisance pour ceux qui vous ont sollicité de faire la démarche que vous avez tenue. Ce n'est qu'un moment de désagrément à passer. Je n'en suis pas moins porté à vous donner en toute occasion des preuves de l'amitié avec laquelle je suis... [1].

L'abbé de Pontigny cédait à contre-cœur à des pressions extérieures. Si l'on en croit *VM* (p. 87), après quelques jours d'exil, Dom Potherat fut réintégré dans sa place.

Que devenait cependant l'abbé Gaultier ? N'est-il pas vraisemblable qu'il eut à subir, comme Dom Potherat, la vindicte des intransigeants, lui qui avait accordé à Voltaire une absolution indue. N'est-il pas vraisemblable que l'archevêque de Paris lui demanda un rapport sur les événements auxquels il avait été mêlé ? C'est sous cette forme que se présente *MG* :

Copie exacte du Mémoire de Mr l'Abbé Gaultier, présentée à Monseigneur l'Archevêque, concernant tout ce qui s'est passé à la mort de Voltaire. Lettre de Mr l'Abbé Gaultier à Monseigneur l'Archevêque de Paris.

Mais, dira-t-on, l'abbé Gaultier a désavoué *MG*. Remarquons cependant en quels termes est rédigé ce désaveu, dans *DG*. L'abbé Gaultier déclare

qu'ayant vu s'introduire et même s'accréditer une brochure intitulée *Voltaire, recueil* [...] et que n'ayant ledit sieur comparant aucune part à la composition, impression et débit de cet ouvrage clandestin imprimé en pays étranger qui, néanmoins, pourrait dès à présent et encore plus dans la suite, accréditer des anecdotes et des faits contraires à la vérité et à l'exactitude,

Pourquoi ledit sieur comparant s'est cru obligé, tant pour se justifier de la conduite qu'il a tenue avec M. de Voltaire à son arrivée à Paris, que pour rétablir l'ordre des faits, de réunir toutes les preuves de sa correspondance par ordre de date et de les déposer comme autant de monuments [etc.].

Cette prose empêtrée semble dire plus qu'elle ne dit. L'abbé Gaultier n'affirme pas catégoriquement qu'il n'est pas l'auteur de *MG*. De son démenti on peut seulement extraire trois propositions :

1. L'abbé Gaultier n'a eu « aucune part à la composition, impression et débit » de *Voltaire, recueil....*

2. *MG* pourrait accréditer « des anecdotes et des faits contraires à la vérité et à l'exactitude ».

3. Pour « rétablir l'ordre des faits », l'abbé Gaultier dépose « toutes les preuves de sa correspondance ».

1. *Ibid.*, f. 236 ; *VM*, p. 86, donne une lettre antérieure de l'abbé général à Dom Potherat, lui enjoignant de ne pas accorder la sépulture à Voltaire ; apparemment, lettre *ostensible*, écrite après coup.

Sur le premier point, on accordera volontiers à l'abbé Gaultier qu'il ne fut pour rien dans la publication de *Voltaire, recueil....* Mais ce démenti ne suffit pas à ruiner l'autorité de *MG. Voltaire, recueil...* est un pamphlet anti-voltairien, que Barbier attribue au P. Elie Harel. En sa qualité d'ecclésiastique menant le bon combat, le P. Elie a pu, vraisemblablement, prendre copie à l'archevêché du *Mémoire* de l'abbé Gaultier. Un détail prouve en tout cas que *MG* n'a pas été fabriqué par l'auteur de *Voltaire, recueil...* : le récit du repas d'Ezéchiel est ajouté en note ; si le P. Elie avait confectionné lui-même *MG*, il aurait incorporé l'anecdote à son texte, comme le fit l'auteur de *VM*.

Sur le second point, l'abbé Gaultier est beaucoup trop vague quand il parle d'anecdotes et de faits contraires à la vérité. Quelles anecdotes ? Quels faits ? Dans le peu de précisions qu'apporte la deuxième partie de sa déclaration, l'abbé Gaultier, nous l'avons vu, fausse la vérité. Il y avait, dans *Voltaire, recueil...*, une anecdote qu'il devait démentir expressément, s'il ne voulait pas qu'on le crût l'auteur de *MG. Voltaire, recueil...* publie, page 129, une lettre de Lalande à l'abbé Gaultier, du 12 octobre 1778 : *MG* circule dans Paris ; Lalande, qui a des doutes, demande à l'abbé Gaultier s'il en est bien l'auteur. *Voltaire, recueil...* ajoute :

> Mr l'Abbé Gaultier répondit à cette lettre, que le mémoire en question étoit de lui, et promit à Mr de la Lande de lui montrer les lettres originales signées de Voltaire ainsi que la rétractation écrite de sa propre main. Mr de la Lande fut chez Mr l'Abbé Gaultier et se convainquit par lui-même de l'authenticité du mémoire.

Sur le troisième point, nous prenons l'abbé Gaultier en flagrant délit de mensonge : il n'a pas déposé « toutes les preuves de sa correspondance ». Il n'a déposé aucune des lettres qu'il écrivit à Voltaire. C'était pourtant le meilleur moyen de détruire l'autorité de *MG*, les lettres de l'abbé Gaultier, dans *MG*, étant des versions très remaniées des textes authentiques, tels que nous les connaissons par *VM*. On comprend pourquoi l'abbé Gaultier a gardé par devers lui de telles pièces : elles prouvaient que Voltaire n'avait pas du tout les sentiments que lui prêtait son « confesseur » ; elles accusaient l'abbé, au lieu de le disculper.

Tout s'éclaire, en effet, si l'on admet que l'abbé Gaultier eut, comme il le dit dans *DG*, à se « justifier » contre des critiques, d'origine ecclésiastique, dont *VM* et le *Mémoire* de M. de Tersac donnent une idée. *MG*, rédigé le surlendemain de la mort de Voltaire, est une première tentative de justification. L'abbé Gaultier (car qui donc, sinon lui, avait intérêt à parler ainsi ?) y déclare qu'après sa visite du 21 février, il rendit compte au vicaire général et au curé de Saint-Sulpice : ces supérieurs lui firent connaître leurs intentions auxquelles, prétend-il, il s'est « strictement conformé », ce qui est faux. L'abbé passe sous silence les faits les plus embarrassants : il ne dit pas qu'il a confessé et absous Voltaire, comme il ressort du texte même de la rétractation

et du *Mémoire* de M. de Tersac. Il ne dit pas que Voltaire a refusé de communier. Malgré ces réticences, l'abbé Gaultier en avouait assez pour qu'on comprît que le pénitent s'était moqué de son confesseur. L'abbé Gaultier reconnaissait, dans *MG*, que « la rétractation ne lui paraissait pas assez ample », qu'elle avait été désapprouvée par l'archevêque et par le curé de Saint-Sulpice, que Voltaire, une fois le tour joué, avait fermé sa porte à son prétendu confesseur.

L'abbé Gaultier fut donc mécontent que la publication de *Voltaire, recueil...* vînt rappeler, en 1781, un passé gênant. L'apaisement ne s'était pas fait autour du nom de Voltaire. Beaumarchais préparait son édition des *Œuvres complètes*. Le prospectus avait été lancé en janvier 1781. L'épiscopat était en alerte. Il est probable que, dans ces circonstances, la hiérarchie n'était pas portée à juger avec indulgence la conduite de l'abbé Gaultier. Celui-ci crut donc utile d'élaborer une justification plus complète que *MG* : ce fut cette déclaration du 19 septembre 1782, où la vérité est entièrement travestie. Mais l'abbé Gaultier ne pouvait pas la publier : il eût vu se dresser contre lui à la fois philosophes et dévots, qui l'auraient confondu. L'abbé Gaultier garda donc en réserve cette arme, dont il pourrait faire usage si ses ennemis le poussaient à bout.

On est tenté de juger sévèrement l'abbé Gaultier. Ses lettres, dans le texte de *MG*, rédigées d'un style ferme et sobre, faisaient bonne impression. Mais quand on les lit dans *VM*, telles qu'elles étaient avant la toilette qu'on leur fit subir pour les publier dans *MG*, il faut en rabattre : l'abbé Gaultier fut un bonhomme naïf et verbeux, qui n'était pas de force à déjouer les ruses de Voltaire. Reconnaissons-lui pourtant des qualités de cœur : ses démarches furent inspirées par un esprit de charité qui, dans cette affaire, semble avoir un peu manqué à d'autres ecclésiastiques, M. de Tersac par exemple. L'abbé Gaultier a droit pour ses mensonges aux circonstances atténuantes. Sa générosité un peu aveugle l'avait placé dans une situation difficile. Et puis il faut tenir compte de l'état d'esprit du confesseur que tout incite, au chevet d'un mourant, à l'indulgence. Dans de tels moments un prêtre n'est guère enclin à examiner par le détail les opinions théologiques de son pénitent. Le « confesseur » de Voltaire aurait pu alléguer un précédent assez piquant : celui de M. Beurrier, confesseur de Pascal. M. Beurrier fut, lui aussi, convoqué à l'archevêché pour avoir administré les derniers sacrements à l'auteur des *Provinciales*. Il se « justifia », comme l'abbé Gaultier, au détriment de l'exacte vérité : il insinua que Pascal avait rétracté ses opinions jansénistes, ce qui n'était pas.

Quant à Voltaire, la réponse à la question : « Mourut-il bon catholique ? » est évidente. Elle était déjà formulée dans l'adage sous lequel le P. Elie croyait écraser le patriarche des incroyants :

Qualis vita, talis mors.

René Pomeau.

A PROPOS DU « FANTASIO » D'ALFRED DE MUSSET

Malgré l'immense quantité de livres et d'articles consacrés aux « Amants de Venise », on est encore loin d'avoir résolu tous les problèmes qui se posent, surtout à propos de leurs œuvres, des influences subies en commun et de l'influence exercée de part et d'autre. On sait aussi très peu sur la façon de travailler de Musset, et il manque encore une chronologie exacte de la composition de ses œuvres, surtout en ce qui concerne les derniers mois de l'année 1833. Je me propose dans le présent article plutôt de reposer les problèmes que de prétendre y apporter des solutions.

M. Dimoff [1] a établi que Musset a dû commencer *Lorenzaccio avant* le départ pour Venise, sans pouvoir d'ailleurs citer, pour appuyer cette déduction, un seul document qui préciserait à quel moment, pendant les six mois de juillet à décembre, Musset travaillait à sa pièce. Mais *Fantasio*, publié à la *Revue des Deux Mondes* le 1er janvier 1834, date aussi de cette fin d'année 1833, et M. Pommier [2] ajoute d'autres écrits, tant poésies de circonstances que publications, qui sont de la même époque.

Quelles sont donc les dates connues ? De la part de Musset : *Rolla* (15 août), *Un mot sur l'art moderne* (1er septembre), *La Matinée de don Juan* (décembre) et *Fantasio* (1er janvier 1834). De la part de George Sand : *Aldo-le-rimeur* (1er septembre), *Métella* (15 octobre) [3] et *Le Secrétaire intime* qu'elle déclare [4] avoir terminé en novembre, mais qui ne sera publié qu'en avril 1834. Les quelques pages de *La Matinée de don Juan* n'ont pas dû coûter un grand effort, mais *Fantasio* et *Lorenzaccio* sont des œuvres d'une tout autre envergure. A

1. P. Dimoff, *La Genèse de Lorenzaccio*, Droz, 1936. Voir surtout p. XXXVIII-XLV.
2. J. Pommier, *Variétés sur Alfred de Musset et son Théâtre*, Nizet et Bastard, 1944, p. 63.
3. Toutes ces œuvres ont paru à la *Revue des Deux Mondes*, à l'exception de *La Matinée de don Juan*, qui parut dans *La France Littéraire*, et que Musset n'a jamais complétée ni réunie dans ses *Comédies et Proverbes*.
4. Lettre de G. Sand à Sainte-Beuve, le 14 novembre 1833.

quel moment faut-il placer la composition de ces deux pièces ? Musset était-il capable de mener les deux pièces de front ? — tel un Balzac, qui voudrait « avoir deux cervaux et écrire des deux mains » [1] pour pouvoir terminer au plus vite et *La Cousine Bette* et *Le Cousin Pons* ! Rien ne nous le laisse supposer. La *Correspondance* [2] est muette sur les deux pièces, et l'on ne peut que supposer, d'après les sources, que *Fantasio* précède l'ébauche de *Lorenzaccio.*

La plupart de ces sources soulignent l'entente qui existait entre G. Sand et Musset pendant ces quelques mois — entente qui a poussé G. Sand à céder son manuscrit, *Une Conspiration en 1537*, pour que Musset en fasse *Lorenzaccio* [3]. Il doit être très rare dans l'histoire de la littérature qu'un auteur abandonne un ouvrage pour qu'un autre tire un meilleur parti du sujet. M. Pommier [4] relève les ressemblances qui lient *Fantasio* au *Secrétaire intime* et suppose que « les deux amants ont dû écrire en même temps la comédie et, pour partie, le roman ». Dans le chapitre suivant il poursuit cette idée et l'on ne saurait revenir sur cette question. Les ressemblances entre les deux œuvres ne sont que trop évidentes, mais ne nous permettent pas, malheureusement, de dater *Fantasio* avec précision.

Dans la même lettre à Sainte-Beuve [5], G. Sand avoue que le *Secrétaire intime* n'est pas autre chose qu' « un pastiche de Hoffmann », et J. Giraud [6] a relevé les emprunts de Musset à cette même source lorsqu'il écrivait *Fantasio.* Non seulement, donc, Musset a subi l'influence des écrits de G. Sand, mais tous les deux ont subi l'influence de l'écrivain romantique allemand.

En effet, Loève-Veimars avait fait paraître, en 1830, une traduction française des *Contes fantastiques*, et J. Giraud, dans le premier de ses articles, met en lumière une foule de rapprochements intéressants qui permettent de voir l'intérêt que Musset a dû prendre à cette lecture de Hoffmann. Giraud consacre toute une section de son article à *Fantasio*, et nous voudrions présenter ici quelques additions qui se sont présentées à nous au cours d'une lecture de cette charmante fantaisie, *Les Contemplations du Chat Murr et la biographie du maître de chapelle Jean Kreisler*, avant de revenir à George Sand.

Giraud fait remarquer très justement (p. 327) que Musset « reporte au duc de Mantoue le caractère grotesque du grand duc Irénius, qui joint à la marotte des titres et de l'étiquette, des gestes et des paroles de marionnettes ». Voyons, à titre d'exemple, comment se comporte

1. *Lettres à l'Étrangère*, éd. Calmann-Lévy, vol. IV, p. 111.
2. Musset, *Œuvres complètes illustrées*, Librairie de France, 1927-1929, 10 volumes in-4°. Vol. X, *Correspondance 1827-1857.*
3. Dimoff, *op. cit.*, p. XXII-XXXIII.
4. Pommier, *op. cit.*, p. 57 et p. 63-73.
5. Lettre du 14 novembre 1833, déjà citée.
6. J. Giraud, « Alfred de Musset et trois romantiques allemands, Hoffmann, Jean-Paul, Henri Heine », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, vol. 18 et 19 (1911 et 1912).

le grand duc lorsque le prince Hector veut demander la princesse Hedwige en mariage :

Le duc répondit que la mémoire du feu prince, et l'attachement qu'il lui avait toujours porté, rendaient une demande en mariage presque inutile ; mais que, pour le décorum, le prince n'aurait qu'à envoyer un homme d'un rang convenable, chargé de pleins pouvoirs, pour épouser en bottes et en éperons, selon l'ancienne et noble coutume. Le prince répondit qu'il ferait le voyage lui-même, ce qui contraria singulièrement le duc, car il se figurait qu'un mariage par envoyé était cent fois plus conforme au rang des deux parties ; mais il se consola en pensant qu'il donnerait une fête solennelle, pendant laquelle il se proposait de remettre au prince Hector, avec tout l'appareil convenable, la grand'croix d'un ordre domestique que son père avait fondé, et dont il n'existait plus de membres. Le prince vint donc à Sieghartsweiler pour épouser Hedwige, et recevoir en même temps la décoration d'un ordre qui n'existait plus. Enchanté du secret que le duc avait gardé, il désira qu'on l'observât encore envers Hedwige, pour être sûr d'être aimé d'elle avant de demander sa main [1].

Ne peut-on pas voir ici, dans cette dernière phrase, le germe de toutes ces scènes comiques dans *Fantasio* où le Prince de Mantoue se livre à son petit stratagème d' « arriver à la Cour du roi (son) beau-père dans l'habillement d'un simple aide de camp » [2], afin de tâcher de se faire aimer sous ce déguisement ? Que d'affronts ne subit pas son amour-propre de prince ! mais lorsque Marinoni offre de lui rendre son habit, il ne peut se résoudre à abandonner son projet [3].

Et voici encore un petit fait qui vient souligner l'importance de la *Biographie de Jean Kreisler* dans la genèse de *Fantasio*. Sur le manuscrit de la pièce qui a servi à l'impression dans la *Revue des Deux Mondes*, la princesse s'appelait d'abord Edwige tout comme la princesse dans le conte de Hoffmann [4].

On a proposé d'autres sources de *Fantasio*. Les plus importantes sont le fait divers du mariage de la princesse Louise, fille de Louis-Philippe, avec Léopold I, roi des Belges, en août 1832 [5], un autre ouvrage de Musset lui-même, *Le Roman par lettres* de 1831 et *Aldo-le-rimeur*, de George Sand [6]. Peut-être n'a-t-on pas jusqu'ici prêté suffisamment d'attention à *Aldo-le-rimeur*.

Que Musset ait connu *Aldo-le-rimeur* avant de terminer, sinon avant de commencer *Fantasio*, me paraît indéniable. La pièce de G. Sand a paru dans le même numéro de la *Revue des Deux Mondes* que l'article de Musset intitulé *Un mot sur l'art moderne*. Elle était probablement une des dernières sources de la pièce de Musset, et peut-être même a-t-elle exercé une influence négative, si je puis dire, car j'imagine que

1. Hoffmann, *Contes fantastiques*, 1830, vol. X, p. 191-193.
2. *Fantasio*, acte I, sc. III.
3. *Ibid.*, acte II, scènes II, IV et VI.
4. J. Richer a publié quelques-unes des variantes qu'il a relevées sur ce manuscrit dans : Alfred de Musset, *Textes dramatiques inédits*, Paris, Nizet, 1953. Voir p. 187-190.
5. G. Lanson, « Mariage de Princesse. Vérité et fantaisie dans une comédie de Musset », *Revue de Paris*, mars-avril 1913, p. 32-46.
6. J. Pommier, *op. cit.*, p. 67-72.

Musset a dû remarquer surtout les fautes dramatiques commises par la célèbre romancière dans ce premier essai dramatique [1].

Mais je ne saurais me mettre d'accord avec Mme Karénine qui parle d'*Aldo* comme « la première... des œuvres empreintes des souvenirs du voyage en Italie » [2]. *Aldo* a dû être écrit pendant l'été 1833 — M. Pommier dit plus précisément « en août » [2] — et j'y verrais plutôt une source d'idées pour *Fantasio* que l'inverse !

Mme Karénine consacre plusieurs pages à ce « roman dialogué » et j'avouerai que je ne partage pas son enthousiasme. Elle y voit « de la vraie poésie, de l'art vrai.... *Aldo* est aussi peu propre à être joué que *On ne badine pas avec l'amour*, quoiqu'on donne cette pièce sur la scène.... Tout cela est trop délicat, trop poétique et perd sous le fard, à la lumière de la rampe, c'est une œuvre trop finement écrite pour la foule qui remplit une salle de théâtre [4]. »

Mlle Fahmy, aussi [5], voit dans *Aldo* une pièce « qui s'apparente intimement aux *Comédies et Proverbes* de Musset » [6].

Sans doute que la connaissance de Musset a dû aider G. Sand à concevoir le rôle du poète Aldo ; elle a pu aussi lui inspirer quelques-unes des belles parties du passage que cite Mme Karénine :

> Mais le poète, c'est moi ! Le cœur brûlant qui se répand en vers brûlants, je ne puis l'arracher de mes entrailles.... Qu'est-ce donc que la poésie ? Croyez-vous que ce soit seulement l'art d'assembler les mots [7] ?

« C'est, dit Mme Karénine un peu plus loin, l'histoire triste et véridique des souffrances d'une nature artiste en lutte avec la réalité ; elle est chère à tous ceux qui ont souffert tant soit peu les mêmes souffrances et qui peuvent les ressentir. Et celui qui peut les dépeindre ainsi est un poète lui-même ; il comprend parfaitement un autre poète, comme George Sand comprenait Musset, lorsque, en 1833, elle écrivait *Aldo*. » [8]

Regardons ce chef-d'œuvre méconnu d'un peu plus près.

La scène est à Ithona. Aldo est un pauvre poète qui vit dans un galetas. Il reçoit la visite de Tickle, bouffon nain de la cour, qui lui offre de l'or en paiement d'un drame qu'Aldo écrirait et que Tickle ferait présenter à la cour comme sa propre œuvre. Aldo, touché dans son orgueil de poète, renvoie le nain en l'injuriant. Un long monologue

1. C'est-à-dire, le premier à être publié. *Une Conspiration en 1537* a été composé bien avant. Voir Dimoff, *op. cit.*, p. XXII, et Pommier, *op. cit.*, p. 66.
2. Mme Wladimir Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, Ollendorff et Plon, 1899-1912, 4 volumes, vol. II, p. 138. — Voir pourtant vingt pages plus haut (118-119) où Mme Karénine place *Aldo* dans une liste des œuvres « où l'influence de ces deux poètes [l'un sur l'autre] se fait le plus sentir » ou de « celles [les œuvres] qui furent tout bonnement écrites à la même table ».
3. J. Pommier, *op. cit.*, p. 64.
4. Karénine, *op. cit.*, II, p. 139.
5. Dorrya Fahmy, *George Sand, auteur dramatique*, Droz, 1934.
6. *Ibid.*, p. 357.
7. Karénine, *op. cit.*, II, p. 142.
8. *Ibid.*, p. 143.

de quatre pages nous fournit quelques autres détails, mais Aldo, exténué de fatigue et souffrant du froid et de la faim, s'endort au lieu d'écrire le poème qu'il devait vendre le lendemain. Pendant son sommeil, sa vieille mère, aveugle et sourde, descend de sa chambre pour mourir en scène. Nouveau monologue d'Aldo (deux pages) lorsque finalement il se réveille et découvre le corps de sa mère. Désormais il n'a plus de raison pour vivre. Cependant Jane, sa fiancée, jeune fille « montagnarde », vient pleurer avec lui. « Si je vous promets de vous aimer toujours, promettez-vous de m'épouser ? » Elle veut bien, en effet, se consacrer à lui, mais lui s'en dégoûte brusquement, la trouvant trop simple.

Cette jeune fille est d'une merveilleuse stupidité ! Elle me blesse et me choque sans s'en douter, elle m'accorde mon pardon quand c'est elle qui m'offense, et elle reçoit mon baiser sans s'apercevoir au froid de mes lèvres que c'est le dernier [1] !

Après le départ de Jane, ses doutes le reprennent. Il n'a plus de devoirs qui le retiennent sur terre, il ira se jeter dans le fleuve qui coule devant sa porte. Au moment où il franchit cette porte, la reine Agandecca passe dans sa barque pavoisée, remarque les beaux traits du poète, et veut l'emmener avec elle.

— Madame, où me menez-vous ?
— A la promenade.
— Votre promenade sera-t-elle longue ?
— Que sais-je ? [2]

Le deuxième acte se passe dans le palais de la reine. Tickle est jaloux de la faveur dont jouit Aldo, mais la reine n'écoute pas les méchancetés que lui suggère cette jalousie. Elle est sûre, elle, qu'Aldo l'aime pour elle-même et non pas parce qu'elle est reine. Seulement quelquefois il n'est pas très raisonnable ! La scène II nous montre Aldo toujours aux prises avec sa fâcheuse sensibilité de poète orgueilleux, qui s'offense d'un rien. D'ailleurs il n'a que son amour pour l'occuper, tandis qu'elle ne le retrouve qu'à ses moments de loisir.

Je ne peux pas toujours parler d'Apollo et de Cupido.... Mais votre lyre n'a qu'une corde et ne rend qu'un son. Vous êtes beau et mélancolique comme la lune à minuit, mon pauvre poète [3].

Suit un autre long monologue qui se termine au bout de cinq pages et demie par un geste mélodramatique de la part d'Aldo, qui tire son épée. A ce moment même, la porte s'ouvre pour laisser entrer le docteur Acrocéronius, astrologue de la reine. Dans une courte scène finale celui-ci persuade au jeune Aldo de venir voir l'éclipse de la lune, et ainsi de s'initier aux beautés vraiment poétiques de la science.

J'avouerai que ce sont surtout les différences entre cette pièce et

1. *Aldo-le-rimeur*, acte I, sc. III
2. *Ibid.*
3. Acte II, sc. III.

Fantasio qui m'ont frappée d'abord, mais il y a évidemment des rapprochements à faire aussi. On ne peut sans doute pas prétendre que Musset doive toute l'idée de Fantasio lui-même au poète romantique et malheureux de G. Sand. Nous avons déjà, à cette date, le Célio des *Caprices de Marianne* pour nous prouver que Musset savait tirer parti de son propre caractère pour camper un personnage. Mais le personnage d'Aldo venant se joindre à ses lectures de Hoffmann et du *Secrétaire intime*, ne doit-il pas suggérer à Musset de mettre un poète auprès de sa princesse — sans, notons-le bien, qu'il consente à renouveler le thème du poète pauvre, amoureux d'une princesse ?

Et le bouffon de cour, tant Saint-Jean que Fantasio lui-même ? D'après Giraud c'est le passage suivant de Hoffmann qui serait à l'origine du personnage. On évoque une scène de l'enfance de la princesse Hedwige et de sa suivante Julie.

> Julie voulait absolument jeter au feu un polichinelle qu'on lui avait donné en étrenne ; mais la princesse intercéda pour lui, le prit sous sa protection et en fit son favori.
>
> — Eh bien ! dit en riant Kreisler, nouveau polichinelle, je consens volontiers que la princesse me jette au feu, pourvu que la douce et bonne Julie me protège [1].

Giraud voyait, d'après ce passage, que « l'idée même du déguisement en bouffon de cour, avec des bosses », serait « une suggestion de Hoffmann » [2]. Ce déguisement n'a-t-il pas plutôt été suggéré par les deux personnages de Aldo et de Tickle chez G. Sand, que Musset aurait transformés en les fondant en un seul personnage pour en faire le héros de sa pièce [3] ? Ainsi, Fantasio, pour échapper à ses créanciers, et aussi à son propre ennui, se déguisera en bouffon, bossu, il est vrai, mais non plus un nain railleur et jaloux comme Tickle. Or, c'est le propre des bouffons de cour d'oser dire à leurs maîtres des vérités dont personne d'autre n'ose même paraître s'apercevoir. De là, me semble-t-il, les audaces de Fantasio qui rappelle toujours à la princesse combien peu le mariage lui est agréable.

La reine occupée à gouverner son royaume est bien un personnage dû aux idées féministes de George Sand. On le retrouve aussi dans *Le Secrétaire intime*. Musset n'en a que faire. D'ailleurs ne veut-il pas mettre en scène le malheur d'une princesse qui doit épouser un mari qui lui répugne afin d'éviter une guerre qui rendrait malheureux, non pas une personne, mais tout un peuple ? Cette même situation se trouve également dans *Le Secrétaire intime*.

La crainte d'une guerre l'empêchera de braver trop ouvertement le ressen-

1. Hoffmann, *Contes fantastiques*, 1830, vol. IX, p. 137-138.
2. Giraud, art. cit., p. 326.
3. M. Pommier, *op. cit.*, p. 72, nous rappelle qu'il ne manquait pas d'autres exemples aussi, notamment chez Shakespeare, et le Triboulet du *Roi s'amuse* de V. Hugo.

timent d'un prince plus puissant qu'elle. Elle ne veut pas exposer le repos de ses sujets pour une question d'orgueil personnel [1].

Fantasio, aussi bien qu'Aldo, est en proie à la maladie romantique de l'ennui, mais il n'est pas dans la misère. Il a des dettes, c'est entendu, mais il ne mourra pas de faim ; il n'est même pas sans argent. « Imbécile ! dit-il à Spark, si je n'avais pas d'argent, je n'aurais pas de dettes [2]. »

Lorsque la princesse offre de lui payer ces dettes à condition de prendre la succession de Saint-Jean et de rester le bouffon à la cour, Fantasio ne tient pas spécialement à ce que ses dettes soient payées.

J'aime ce métier plus que tout autre ; mais je ne puis faire aucun métier Si vous trouvez que cela vaille vingt mille écus de vous avoir débarrassée du prince de Mantoue, donnez-les-moi, et ne payez pas mes dettes. Un gentilhomme sans dettes ne saurait où se présenter. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de me trouver sans dettes [3].

On chercherait en vain des boutades de ce genre dans la comédie de G. Sand. Il n'y a guère que le nain Tickle dans la toute première scène, avant qu'il n'éveille la colère d'Aldo, qui arrive à nous dérider un peu, un tout petit peu !

Aldo. — Mais je ne vois pas jusqu'ici quels services votre seigneurie peut daigner offrir à un misérable poète.

Tickle. — Monsieur, tout petit que je suis, j'ai de très larges poches à mon pourpoint ; c'est une fantaisie que j'ai, et, par suite d'une fantaisie analogue, les poches dont j'ai l'honneur de vous parler sont toujours pleines d'or.

Aldo. — C'est une fantaisie comme une autre, et qui n'a rien de neuf.

Tickle. — La vôtre me paraît plus usée encore.

Aldo. — De quoi parlez-vous, monsieur ? De ma fantaisie ou de ma poche ?

Tickle. — Je parle de votre fantaisie, de votre poche, de votre bourse et de votre crédit. Croyez-moi, c'est une habitude de mauvais genre que de n'avoir pas de sol....

Aldo. — Je vous demande pardon. J'ai le sol très pur. Vous m'attaquez dans la profession. Je chante quelquefois les vers que je fais.... Écoutez : *Ut, re, mi, fa, sol* [4].

La pièce de Musset, malgré la signification que l'on peut y trouver — « c'est en elle qu'il faut chercher l'idée que Musset se fait alors de la vie et des hommes, sa philosophie du moment » [5] — reste une comédie gaie. Les réparties des étudiants, toutes les scènes où paraissent le prince de Mantoue et Marinoni, l'esprit de Fantasio, l'idée même de faire manquer ce mariage si solennellement décidé et si héroïquement accepté par un moyen aussi frivole que l'enlèvement d'une perruque ! tout cela est bien loin de l'atmosphère plutôt tragique de l'autre pièce.

Voilà peut-être bien peu de rapprochements et beaucoup plus de

1. George Sand, *Le Secrétaire intime*, 1834, vol. II, p. 20.
2. *Fantasio*, acte I, sc. II.
3. *Fantasio*, acte II, sc. VII.
4. *Aldo-le-rimeur*, acte I, sc. I.
5. P. Gastinel, notice de *Fantasio*, dans l'édition Les Belles Lettres des *Comédies et Proverbes*, vol. I, 1934.

différences à noter entre *Aldo-le-rimeur* et *Fantasio*, et je n'ai rien dit encore des plus saisissantes qui se trouvent assurément dans la mise en œuvre. Musset, avec son métier plus exercé, a su éviter ces coups de théâtre qui font que d'abord la reine et ensuite l'astrologue arrivent à point nommé pour empêcher Aldo de se donner la mort. Il a su éviter aussi d'introduire à la dernière page un nouveau personnage et une nouvelle idée. Rien avant la fin de la pièce de G. Sand ne nous avait indiqué l'existence de l'astrologue et de sa conception des beautés poétiques de la science ! On reprocherait aussi volontiers à G. Sand le romantisme boursouflé de ces éternels monologues, d'une longueur vraiment exagérée et disproportionnée. Sur les trente-huit pages qu'occupent la pièce à la *Revue des Deux Mondes*, les monologues en remplissent quatorze et demie ! (bien près de quarante pour cent !). En veut-on un exemple ? Voici le début du premier monologue d'Aldo :

> Travailler !... chanter ! faire des vers ! amuser le public ! lui donner mon cerveau pour livre, mon cœur pour clavier, afin qu'il en joue à son aise, et qu'il le jette après l'avoir épuisé en disant : Voici un mauvais livre, voici un mauvais instrument. Écrire ! écrire !... penser pour les autres, sentir pour les autres... abominable prostitution de l'âme ! Oh ! métier, métier, gagne-pain, servilité, humiliation ! — que faire ? — Écrire ! sur quoi ? — Je n'ai rien dans le cerveau, tout est dans mon cœur, et il faut que je te donne mon cœur à manger pour un morceau de pain ! public grossier, bête féroce, amateur de tortures, buveur d'encre et de larmes ! — Je n'ai dans l'âme que ma douleur, il faut que je te repaisse de ma douleur ! Et tu en riras peut-être [1]... !

Ces quelques lignes constituent à peu près une *douzième* partie de ce premier monologue ! Et dire, après cela, que l'on a reproché à Musset ses monologues [2] !

Pendant longtemps on a prétendu que *Fantasio* était difficile à monter et à mettre en scène, et lors de la création, en 1866, neuf ans après la mort de Musset, Delaunay, dans ses *Souvenirs*, parle du rôle « compliqué et bizarre de Fantasio » qu'il rendait dans « l'étrange et peu jouable comédie de Musset » [3]. Même aujourd'hui, *Fantasio* s'inscrit presque à la fin de la liste des pièces jouées, avec *Barberine*, *Bettine* et *Louison*, etc., parmi celles qui n'ont qu'un petit nombre de représentations. Mais, malgré tout, combien plus scénique ne paraît-il pas, en comparaison avec *Aldo-le-rimeur*, qui, lui, n'a jamais vu les feux de la rampe [4] !

Rechercher les « sources » d'une œuvre est un passe-temps de critique qui peut facilement aller jusqu'à l'abus. D'autre part, c'est un exercice qui peut tout aussi bien contribuer à la gloire de l'auteur en

1. *Aldo-le-rimeur*, acte I, sc. II.
2. P. Gastinel, notice de *Fantasio*, Édition Les Belles Lettres des *Comédies et Proverbes*, 1934, p. 274.
3. Voir les notes sur *Fantasio* dans l'édition de la Pléiade, p. 801.
4. Et, à juste titre, me semble-t-il, n'en déplaise à Mlle Dorrya Fahmy, auteur d'une imposante thèse sur *George Sand, auteur dramatique*, Paris, 1934 : « C'est bien un véritable drame qui n'est pas moins propre à la scène que n'importe laquelle des pièces de Musset inscrites au répertoire du théâtre classique » (p. 260-261).

nous faisant mieux apprécier telle qualité de son génie. J'aurais voulu voir si le manuscrit de *Fantasio* nous révélait le procédé de travail de Musset — si l'on pouvait y saisir quelques-unes des étapes par lesquelles Musset a dû passer avant de pouvoir tirer sa propre pièce de toutes ces « sources » si diverses. E. Carcassonne, en étudiant une autre pièce, s'est déjà posé la même question, sans pouvoir y donner une réponse bien catégorique :

> Si le manuscrit nous fournit toutes les rédactions du proverbe, nous pouvons dire que Musset, après avoir « brûlé » les premières étapes de la création artistique, s'est attardé longuement à la dernière : il conçoit en un instant, il écrit vite, mais il se corrige avec soin [1].

Paul de Musset, aussi, en parlant de la pièce qui précéda *Fantasio*, *Les Caprices de Marianne*, nous assure qu'Alfred « écrivit ces deux actes avec un entrain juvénile, sans aucun plan ; la logique des sentiments en tenait lieu » [2]. En a-t-il fait autant pour *Fantasio* ? Les documents qui le prouveraient nous manquent à peu près totalement.

Grâce à l'amabilité de M. Léon Olivier, j'ai pu aussi consulter le manuscrit autographe de la pièce, celui qui a servi à l'impression dans la *Revue des Deux Mondes*. Ce manuscrit porte, en effet, quelques corrections intéressantes, déjà notées par M. J. Richer [3], mais ne porte aucune trace du travail qu'exige la transformation en forme dramatique d'un sujet — je veux dire par là le souci de la division en scènes, du campement des personnages et ainsi de suite. Sur tous les cinquante-six feuillets de ce manuscrit, il n'y a pas une seule réplique qui ait été supprimée entièrement, pas un personnage à qui on ait ôté telle réplique pour la donner à un autre ; il n'y a aucun signe, non plus, d'hésitation en ce qui concerne le début ou la fin des scènes. La rature la plus radicale que j'ai remarquée se trouve à l'acte II, scène V, où l'on lit ceci : « La perruque du (duc) prince s'est (resté accroché) enlevée dans les airs [4]. »

Si donc nous sommes effectivement en présence du manuscrit original, — comme le suppose M. Richer, et l'on n'en connaît pas d'autre, — la conclusion à tirer me semble évidente. On pourra proposer une foule de « sources » de la pièce sans porter atteinte à l'originalité de Musset, qui les a si bien assimilées et faites siennes avant de commencer à écrire que les seules corrections qu'il porte à son manuscrit n'intéressent que le style et non pas la facture de la pièce. Si au contraire ce n'est pas là le manuscrit original, nous n'oserons pas faire plus que d'insister, avec M. Carcassonne, sur le souci évident chez Musset de se corriger même sur la mise au net destinée à l'imprimeur.

1. E. Carcassonne, « A propos d'une comédie d'Alfred de Musset : Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, vol. 39 (1932), p. 508.
2. *Biographie de Alfred de Musset*, 1877, p. 116, citée dans le *Théâtre complet*, édition de la Pléiade, p. 788.
3. A. de Musset, *Textes dramatiques inédits*, 1953, p. 187-190.
4. Les mots entre parenthèses sont barrés d'une simple ligne sur le manuscrit.

Une comparaison des deux manuscrits que nous avons eus entre les mains appuierait davantage cette seconde hypothèse. Le manuscrit de *Il faut qu'une porte...* qui compte vingt-trois feuillets en tout, a plus de ratures par page, en moyenne, que celui de *Fantasio*. Les trois premières pages même ne portent aucune rature — les aurait-il recopiées ? — mais les pages 4 à 18 comptent une bonne moyenne de dix ou douze ratures par page. Il y en a, de nouveau, moins sur les dernières pages du manuscrit ; le dénouement était déjà en vue ! Or, le proverbe *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* se compose d'une seule et unique scène et de deux personnages, et se fonderait, si l'on en croit Paul de Musset, sur une conversation qui « avait eu lieu à bien peu de chose près comme elle est rapportée dans le proverbe » [1]. On conçoit donc beaucoup plus aisément que Musset se passe de plan et de brouillon dans ces conditions-là. Mais en écrivant *Fantasio* — outre le fait qu'il n'avait pas encore vingt-trois ans et qu'il avait, par conséquent, beaucoup moins d'expérience et de métier — Musset mettait en œuvre une dizaine de personnages et presque autant de changements de scène. Combien plus remarquable donc, pour ne pas dire improbable, sinon impossible, que le manuscrit de M. Olivier soit autre chose qu'une mise au net, que Musset aurait revue et retouchée avant de la donner à l'imprimeur.

Mais le problème que nous avons formulé sur la façon dont Musset aurait fondu ensemble ses diverses sources reste entier. Qu'il ait connu toutes ces sources — les « romans » de G. Sand, le récit de Hoffmann et le fait divers — me paraît indéniable, mais les documents dont nous disposons ne nous permettent pas de voir par quelles étapes il est passé pour les fondre ensemble, et en tirer la comédie que nous connaissons.

MARJORIE SHAW.

1. *Biographie de Alfred de Musset*, citée dans l'édition de la Pléiade du *Théâtre complet*, p. 850.

LE TOMBEAU DE BECKFORD PAR STÉPHANE MALLARMÉ

« Je remets cet exemplaire à la Bibliothèque Nationale en avertissant le lecteur que la préface est une mystification. »

Par cette étrange affirmation, inscrite en tête de l'exemplaire nº 211 de *Vathek*, édition française de 1876, l'éditeur (et expert) Adolphe Labitte, libraire de la Bibliothèque Nationale, a contribué pour une certaine part à la méconnaissance de Mallarmé comme prosateur en général et comme introducteur de Beckford en particulier.

Mais aujourd'hui, si la mémoire de Labitte n'est pas complètement abolie, c'est pour avoir eu l'heureuse idée de publier le *Vathek* de Beckford accompagné de la *Préface* de Mallarmé, et nous renverrions bien volontiers cet étrange éditeur à son obscurité si la phrase citée plus haut n'agissait encore maintenant comme un encouragement pour les détracteurs du poète. Tantôt une note paraît dans une revue, déclarant que la « mystification » consiste évidemment dans le style de la préface et attribue à Mallarmé le dessein délibéré de moquer ses lecteurs ; tantôt un éditeur, d'ailleurs homme sympathique et esprit distingué, s'en autorise, rééditant le *Vathek* de 1876, pour escamoter la préface, — « la fameuse préface », comme le dira Mallarmé lui-même quelques années plus tard [1], — et, téméraire, sépare ce qu'une affinité secrète avait jadis uni... [2]

Beckford et Mallarmé : c'est là plus qu'une conjonction heureuse. Par delà toutes les différences de forme, une convenance réciproque,

1. On rencontre cette expression dans une très courte lettre inédite, datée seulement du mercredi 18 juin, mais dont le contenu indique qu'elle a dû être écrite peu de temps avant la réédition de *Vathek*, par Perrin, en 1893. (Nous devons à l'obligeance du Professeur Mondor d'avoir pu consulter cette lettre, qui lui appartient.)

2. Et le fin Émile Henriot, lui-même, n'a pas craint d'appliquer à la préface, le mot de « charabia », en le faisant précéder, il est vrai, du correctif « exquis ». Il est toutefois regrettable que le même critique, si sévère pour Mallarmé, n'ait pas trouvé un adjectif approprié pour qualifier une traduction exécrable des *Lettres d'Espagne et de Portugal*, citée au cours du même article. (Émile Henriot, Courrier littéraire, *XVIIIe Siècle*. Paris, 1945 ; II, 217-224.)

moins apparente mais aussi profonde que celle qui fit de Baudelaire l'interprète de Poe, unit pour nous à jamais les deux noms de Mallarmé et de Beckford.

Ainsi la « fameuse préface », qui fit scandale en 1876, étonne et scandalise encore aujourd'hui. Et n'est-ce pas là un signe extérieur de cette convenance réciproque que Stéphane Mallarmé ait justement dédié au scandaleux Beckford sa scandaleuse *Préface* ?

Après tant de tours écroulées et disparues, en voici une nouvelle, plus altière et plus durable que celle de Fonthill, la résidence grandiose et éphémère édifiée jadis par Beckford... Dans ces pages magnifiques, — auprès desquelles toute autre introduction paraîtra toujours mesquine et plate, — l'auteur de *Vathek* n'a-t-il pas trouvé enfin un accueil vraiment digne de lui ? Il fallait bien un magicien plus puissant que Cozens, le maître ès sciences occultes de Beckford, ou que Cagliostro, pour faire surgir chez nous un tel monument.

Avec quelle piété celui-ci fut édifié, c'est ce que nous révèle la lettre suivante adressée par Mallarmé au poète Arthur O'Shaughnessy, alors âgé de trente-deux ans (il était né en 1844, l'année même où mourait Beckford) :

87, rue de Rome
Jeudi, 24 mai 1876.

Mon cher ami,

Je vous remercie des deux mains de la peine que vous vous donnez au sujet de *Vathek*.

Pardon de ce mot de réponse si bref ; je vous récrirai : mais c'est aujourd'hui l'Ascension, fête, paraît-il, et je suis en retard, ayant eu quelque difficulté à trouver mon éditeur derrière les volets de sa boutique fermée. Deux exemplaires partent en même temps que cette lettre, l'un à l'adresse de l'Athenoeum, l'autre pour vous personnellement : je crois avoir bien compris votre dépêche. Vous n'êtes point en retard, car le livre sera à peine mis en vente la semaine prochaine. Dimanche au plus tard, je vous adresserai aussi un tirage à part de la *Préface*, « for private circulation », car je désire que vous ayez au grand complet toutes ces petites fantaisies de bibliophile, auxquelles je me suis un peu trop livré ces dernières années : j'ai, dans le cas présent, cette excuse que ladite *Préface* est un des morceaux de prose que j'aie le plus soignés. Vous y trouverez, au moins, la quintessence de ce qui pouvait être dit sur Beckford à propos de *Vathek*, ainsi qu'une discussion détaillée des textes : le tout puisé dans un livre que M. Garnett (c'est bien son nom, n'est-ce pas ? car je voudrais lui envoyer une *Préface*) a mis à ma disposition au *British Museum*, les Mémoires de William Beckford 2 vol in 8° publiés par Sk en

Rien de plus à vous communiquer, cher ami, que ce que vous retrouvez là, parmi les quelques omissions que j'ai pu faire : mais il reste peu de pages curieuses. Toutefois les nomenclatures d'éditions, etc. m'y paraissent fautives ; et je les ai rétablies, dans la *Préface*, à l'aide de catalogues de librairie français.

Le point de vue français dans cette affaire, et piquant et original, c'est que j'opère la restitution à la Littérature française d'un livre ignoré d'elle et que l'Angleterre croit le sien : livre que, quant à sa date, je persiste à considérer comme un chef d'œuvre, opinion, du reste, qu'a longtemps, n'est-ce pas ? consacre [*sic*] la critique anglaise. A Londres, l'attitude, en face

de cette restitution, doit peut-être se montrer différente ; et un peu celle de gens me criant : au voleur ! Mais ceci nous regarde, regarde le journal, etc. Je regrette seulement qu'une édition populaire ou à tout le moins courante n'ait pas été faite par mon Editeur immédiatement, car l'œuvre se serait ici acclimatée à coup sûr : au lieu que les bibliophiles pour qui est faite cette réimpression soignée et dispendieuse sont gens qui ne lisent point. Tant pis.

Vous me direz, n'est-ce pas ? à qui envoyer les trois autres exemplaires destinés à la presse anglaise. Croyez-vous que Swinburne s'y intéresserait ? Je ferai dans ce cas des pieds et des mains pour obtenir un exemplaire de plus, au lieu de la *Préface* seule que je comptais lui adresser : car j'aimerais qu'il me donnât son avis sur ce Conte, lu peut-être par lui dans son enfance ou il y a longtemps [1].

L'indication du livre utilisé par Mallarmé et signalé en abrégé dans la lettre ci-dessus peut être complétée comme suit : *Memoirs of William Beckford of Fonthill, author of « Vathek »*, Charles J. Skeet, 2 vol., London, 1859 [2]. Ce livre était l'œuvre de Cyrus Redding, qui avait approché Beckford vers la fin de sa vie et recueilli ses propos. Quant au Garnett qui mit cet ouvrage à la disposition de Mallarmé, il s'agit du Dr. Richard Garnett, poète et biographe ; c'est à ce dernier qu'on doit, notamment, l'article « William Beckford », dans le *Dictionary of National Biography* [3] ; et lui-même se documenta principalement dans le livre de Redding.

Tel est donc l'ouvrage où Mallarmé dit avoir « tout puisé ».

Telle est la « source » de la *Préface*.

Cela, à vrai dire, n'est pas une révélation. On s'en serait douté, même si Mallarmé ne l'avait pas indiqué. En fait, la source avait été signalée, il y a plus d'un quart de siècle déjà, par Marcel May, dans sa thèse sur *La jeunesse de William Beckford*. La lettre du 24 mai 1876 confirme pleinement la justesse de l'hypothèse avancée alors par lui [4].

Cette source de la *Préface*, que vaut-elle ? Les *Memoirs* de Cyrus Redding sont un ouvrage assez désordonné, peu soigné, riche en fautes d'impression, comme tous ceux qu'on doit au même auteur. Celui-ci a enregistré les propos de Beckford avec, sans doute, une exactitude

1. Cette lettre inédite appartient également au Professeur Mondor qui a bien voulu nous autoriser à en reproduire le passage ci-dessus.

2. L'exemplaire consulté par Mallarmé au *British Museum* porte la cote 10856, b. 2.

3. Éd. Leslie Stephen, London, 1885.

4. « ... Il suffit d'ouvrir le vieil ouvrage de l'Anglais, Cyrus Redding, pour juger que là, de toute évidence, est la mine où puisa notre poète décadent en sa préface. » (M. May, *La jeunesse de William Beckford et la genèse de son « Vathek »*. Paris, Presses Universitaires de France, 1928, p. 2.) Marcel May avait déjà donné une preuve de sa clairvoyance en examinant les premières éditions de *Vathek* : par la seule vertu d'une critique interne bien conduite, il avait démontré que l'édition française de Lausanne devait être la traduction en français de la version anglaise publiée, en 1786 par Henley, et que cette traduction avait été le travail d'un « ouvrier de lettres » à la solde de Beckford. Or cette démonstration devait être pleinement vérifiée, en 1936, par les recherches de John Carter (Communication à la *Bibliographical Society*). Aujourd'hui, la lettre de Mallarmé confirme de nouveau, sur un autre point, une hypothèse de May.

passable. Evidemment Redding n'avait pas suffisamment de sens critique pour démêler, dans la conversation de Beckford, ce qui était tout à fait véridique et ce qui l'était moins. Mais il était assez dépourvu, semble-t-il, d'imagination et avait à l'égard de Beckford une admiration assez naïve pour rapporter fidèlement les paroles de son héros. N'oublions pas, d'ailleurs, que Cyrus Redding a connu Beckford trop tard (quelques années seulement avant sa mort, à Bath) pour être en mesure de critiquer pertinemment ses affirmations. Si l'on tient compte de ce fait, et si l'on observe en les utilisant la prudence qui en est l'indispensable corollaire, le livre de Redding n'est pas dépourvu d'intérêt.

Que lui doit donc Mallarmé ? — Les faits de la vie de Beckford tels qu'on les connaissait alors, ou, plus exactement, tels que l'auteur de *Vathek* les avait présentés à Redding pour l'édification de la postérité, et, en particulier, les passages en italiques qui, dans la *Préface*, reproduisent les propos de Beckford (pages xj et xij), avec, en outre, quelques coquilles dans les titres des ouvrages cités[1]. Mallarmé doit donc à Redding les éléments biographiques de la *Préface*, c'est-à-dire au fond assez peu de chose. La partie critique, par contre, est originale. Ce qui appartient en propre à Mallarmé, c'est la façon dont il a su comprendre la personnalité de Beckford, évaluer l'importance de son œuvre, en apprécier la valeur et la signification : la « source » de tout cela, elle est dans le jugement du poète lui-même. Et pourtant Mallarmé souligne sa dette envers Redding, l'exagère même en écrivant : *le tout puisé dans un livre que M. Garnett* etc. Ainsi parle Mallarmé avec sa modestie coutumière, son extraordinaire modestie. Car ce n'est pas dans le livre de Redding qu'il a trouvé *la quintessence de ce qui pouvait être dit sur Beckford à propos de « Vathek »*. Ou alors qu'on nous explique par quel miracle il a transmué les deux volumes de bavardage en une étude qui va au fond des choses, et qui, écartant l'anecdote, met en lumière l'essentiel. Pour décrire l'apport de Redding à Mallarmé on est tenté de reprendre le mot de Barrès, s'interrogeant après avoir entendu un orateur contemporain, et se demandant perplexe : « Source — ou citerne ? » A lire Redding, la réponse est trop évidente pour qu'il vaille la peine d'y insister.

Ce qui est plus étonnant, c'est qu'après les travaux de Lewis Melville (1910), les recherches et la biographie de Beckford par Guy Chapman (1937-1952), et même en 1954 la publication du *Journal* de 1787, la *Préface* contient toujours « la quintessence » de ce qui

1. La coquille *Amezia* au lieu de : *Azemia* (*Préface*, p. xvj), provient directement de Cyrus Redding (*Memoirs*, II, 162). Remarquons, à ce propos, que le Dr. Richard Garnett, l'érudit beckfordien que Mallarmé cite avec reconnaissance dans sa lettre du 24 mai, a, lui aussi, reproduit la même faute d'impression dans son article sur Beckford (*Dictionary of National Biography*, Éd. Leslie Stephen, London, 1885, p. 83).

peut être dit sur Beckford. En d'autres termes, la *Préface* continue d'apparaître comme une œuvre magistrale.

Mérimée, de qui Mallarmé, avec son exquise courtoisie, disait dans la *Préface* : « homme du goût le plus sagace, maître en le récit », Mérimée, dès 1868, avait attiré l'attention sur *Vathek* : mérite considérable et qu'il n'est pas question d'amoindrir. Mais, si Mérimée mentionnait *Vathek*, c'était pour formuler à l'égard de l'œuvre les réserves suivantes :

> Il [Beckford] a versé son immense savoir dans son roman de Vathek ; mais, au lieu de donner à son œuvre la forme grande et sérieuse dont elle était digne, il conte dans un style badin, pastiche très habile de Hamilton, les plus sombres et les plus terribles légendes qu'ait inventées l'imagination orientale [1].

Le jugement n'est pas faux. Mais combien sommaire, combien incomplet ! Pour s'en convaincre, il n'est que de lire, en regard, l'appréciation si équilibrée contenue dans la *Préface* :

> Un livre qui en plus d'un cas, son ironie d'abord peu dissimulée, tient à l'ancien ton...

Et voilà bien la part de vérité qu'on peut et qu'on doit reconnaître à la critique de Mérimée. Mais lisons plus avant :

> Un livre qui en plus d'un cas, son ironie d'abord peu dissimulée, tient à l'ancien ton *et, par le sentiment et le spectacle vrais, au roman évocatoire moderne* [2]...

Ainsi Mallarmé définit bien *Vathek*, à la fois en tant qu'œuvre de *transition* et comme produit *original*, — les mots mêmes sont dans la *Préface*. Transition du Conte oriental, prétexte satirique ou apologue plaisant, vers le roman oriental, exotique, moderne.

Il n'est pas jusqu'au rapprochement avec Hamilton déjà fait par Mérimée que Mallarmé ne refasse mais dans un sens tout autre et même opposé pour souligner cette fois non plus la parenté mais la différence profonde et le contraste :

> Illustre, un précédent s'est tout de suite imposé, moins à la mienne encore que jadis à la mémoire de Beckford, épris de parchemins blasonnés et de lecture : *les Mémoires du comte de Grammont*, puis leur suite d'opuscules enjoués ; mais avec quel manque de ressemblance dans le but ou l'occasion. L'esquisse de mœurs françaises émane du château de Saint-Germain, or du jour même le texte en appartient ouvertement comme l'esprit à notre âge classique. Détail plutôt à relever dans ce rapprochement et qui y apporte de l'intérêt : quelque parenté par sa mère, une Hamilton, entre l'héritier de Fonthill et le gentilhomme émigré parmi la cour de Jacques II ; d'où une ambition (ma foi) d'imiter cet ancêtre [3].

Non seulement la justesse, l'exactitude de la mise au point sur le

1. P. Mérimée, *Alexandre Pouchkine*, éd. Henri Mongault. Paris, 1931, p. 11.

2. *Préface*, p. VJ (souligné par nous). — Remarquons en passant la qualité et la netteté des formules. Maurras lui-même, qui goûtait modérément Mallarmé et n'était pas très éloigné de croire, comme Labitte, que la *Préface* fût une mystification, disait pourtant du poète : « Stéphane Mallarmé excelle, on le voit, dans la définition, la formule ». Et il ajoutait : « Il y réussit en d'autres sujets que l'art poétique ». (Ch. Maurras, *Poètes*, Paris, Le Divan, 1923, p. 52.)

3. *Préface*, p. XIIJ, note.

prétendu pastiche de Hamilton frappe, mais encore on saisit du même coup tout ce qui sépare Mallarmé de Mérimée, et pourquoi Mallarmé va plus loin en cette recherche d'histoire littéraire.

A première vue, la position de Mérimée semble très forte, puisqu'il se borne à reprendre l'affirmation de Beckford lui-même, naturellement soucieux, comme Mallarmé l'a finement vu, de se rattacher à un précédent *illustre* et de se prévaloir, comme auteur et comme descendant, d'un titre de noblesse, — témoignant à la fois d'un désir légitime et d'une manie tenace, que Mallarmé a su admirablement discerner [1].

Mais Mallarmé, lui, ne se contente pas de répéter ce que William Beckford a dit et pensé de sa propre œuvre. Il va plus avant. Au delà de ce que Beckford prétend avoir voulu faire, au delà de ce qu'il a voulu faire *consciemment*, Mallarmé sait percevoir ce que Beckford a *réellement* fait. En critique de grande classe, il sait reconnaître ce que l'écrit révèle, à l'insu même de l'auteur.

Et d'abord *Vathek* manifeste chez Beckford

un besoin de se satisfaire l'imagination d'objets rares ou grandioses [2].

Et ce besoin a produit

un des jeux les plus fiers de la naissante imagination moderne [3].

L'influence en est évaluée :

L'impression faite sur la génération contemporaine paraît grande et aussi n'avoir pas contribué peu à aviver le réveil imaginatif d'alors [4].

Et surtout la quintessence de *Vathek* se dégage :

Quelque chose de fatal ou comme d'inhérent à une loi hâte du pouvoir aux enfers la descente faite par un prince, accompagné de son royaume ; seul, au bord du précipice : il a voulu renier la religion d'Etat à laquelle se lasse l'omnipotence d'être conjointe du fait de l'universelle génuflexion, pour des pratiques de magie, alliées au désir insatiable [5].

C'est bien là la quintessence de *Vathek*. Mais n'est-ce pas aussi la quintessence de Beckford ? Mallarmé parle de la descente fatale de *Vathek*, comme s'il avait lu les passages du *Journal* récemment édité où Beckford se voit en *fallen angel* [6]. Il évoque « les pratiques de magie, alliées au désir insatiable », comme s'il avait appris par la biographie de Guy Chapman le rôle d'initiateur à l'occultisme joué par Cozens, ou comme s'il y avait lu les lettres de Louisa Beckford

1. Beckford était bien Hamilton, par sa mère Maria, petite-fille de James, 6e Comte d'Abercorn. Mais il n'était pas le « descendant », au sens strict du mot, d'Antoine Hamilton, comme on l'a écrit parfois, ce dernier étant mort célibataire et sans postérité connue.
2. *Préface*, p. VIJ.
3. *Id.*, p. XXXIV.
4. *Id.*, p. XXXI.
5. *Id*, p. VIJ.
6. *Journal of William Beckford in Portugal and Spain*, London, Rupert Hart-Davis, 1954, p. 213.

où le désir *insatiable* se mêle en effet étroitement à la magie [1].

Bien vue aussi, cette

étrange juxtaposition d'innocence quasi idyllique avec les solennités énormes ou vaines de la magie [2]...

cette juxtaposition, qui est la note dominante de la correspondance entre Beckford et Louisa, à la fois sa cousine, sa maîtresse, confidente, et ministre, avec Cozens, de toutes les passions interdites.

... alors se teint et s'avive, comme des vibrations noires d'un astre, la fraîcheur de scènes naturelles, jusqu'au malaise [3].

Tel est ce conte de *Vathek* « tout autre que des *Mille et une Nuits* » [4].

Mallarmé n'a pas seulement exprimé, dans la *Préface*, la quintessence de *Vathek*. Il a, au passage, signalé l'*Italy* ; *with Sketches of Spain and Portugal* (1834) et les *Recollections of an Excursion to the Monasteries of Alcobaça and Batalha* (1835). Il est vrai qu'il les a signalés avec un mot inexact dans l'un et une faute d'orthographe dans l'autre [5]. Cela importe-t-il vraiment ? — Ce qui importe, à notre sens, c'est l'avis donné par lui à propos de ces deux livres :

... retenir pareils titres couchés sur le répertoire des beaux écrits d'une littérature [6].

Il y a plus de vingt ans, après de longues et passionnantes recherches au British Museum et dans les Bibliothèques nationales de Lisbonne et de Paris, nous écrivions :

Le Voyage au Portugal était, au dix-huitième siècle, un genre parfaitement classique. Mais, jusqu'en 1787, c'était encore un genre inférieur, qui appartenait plutôt à l'histoire des idées qu'à celle des lettres : il n'avait pas produit d'ouvrage assez relevé pour avoir droit de cité dans la littérature anglaise. Beckford, enfin, va donner à ce genre prosaïque ses lettres de noblesse [7]...

Nous pensions, avec la candeur de la jeunesse, faire ainsi une remarque originale. Nous ignorions que, près de soixante ans avant nous, — et infiniment mieux que nous, — Mallarmé l'avait déjà faite en une phrase définitive :

Ce genre, le Voyage, fut du coup porté au même degré de perfection que chez plusieurs poètes par un style égal au leur [8]...

Voici mieux encore. Il y a vingt ans nul ne connaissait l'existence des manuscrits originaux, calepin vert, feuilles détachées, etc., sur lesquels Beckford avait griffonné le *Journal* de 1787. On s'en tenait

1. Guy Chapman, *Beckford*, London, Rupert Hart-Davis, 1952, new ed., ch. VI, *passim*.
2. *Préface*, p. IX.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *From* au lieu de *with*, et *Bathala* au lieu de *Batalha*.
6. *Id.*, p. XVIJ-XVIIJ.
7. *Le Portugal dans l'œuvre de William Beckford*, Paris, Belles Lettres, 1935, p. 20,
8. *Préface*, p. XVIIJ.

aux *Sketches* de 1834, que beaucoup de bons historiens et critiques estimaient avoir été rédigés, à quelques arrangements près, dès 1787. Mais en 1876 déjà, Mallarmé s'interrogeait :

> Calepins rapportés et tard vidés : ou que sur une feuille de papier proche du testament, un passé ait à ce point surgi devant une mémoire, la biographie n'ose préciser de genèse à ses écrits ; et son étonnement, dans un cas comme dans l'autre, croîtrait. Toujours est-il que pareille œuvre *dont la date secrète hésite du début à la fin d'une vie*, suffit à l'honorer tout entière [1]...

La publication récente du *Journal* permet enfin de juger à quel point l'hésitation de Mallarmé était justifiée, puisque nous pouvons vérifier aujourd'hui que, depuis les notes succinctes jetées sur le papier au jour le jour jusqu'aux « lettres » définitives des *Sketches*, les textes de Beckford, dans leurs différents états, s'échelonnent sur un laps d'environ quarante-sept ans...

La prescience de Mallarmé n'est pas moins étonnante dans les détails.

A propos de la publication de *Vathek* en 1787, dont il cherche en vain la trace dans les *Sketches*, il est surpris

> qu'entre tant de notes intimes ou attentives à ne perdre un détail curieux (servant ensemble de fonds aux Lettres de Voyage) quelque allusion eût trahi l'arrivée dans les bosquets royaux et les fêtes, à Lisbonne, du volume frais d'encre ; sinon déjà des *épreuves* [2].

Or que lisons-nous dans le *Journal* de Beckford au Portugal dont Mallarmé ignorait, comme alors tout le monde, l'existence ? D'abord, le 20 juillet 1787, le voyageur anglais est impatient de recevoir

> the last monthly reviews in which I expect to read a critique on *Vathek* [3].

Puis, le 6 août, ceci :

> I have received a letter from Mrs. Hervey by land conveyance, and I read to my great joy that Mercier's edition of my *Vathek* is at length published [4].

Le sens critique aigu de Mallarmé jusque dans les petites choses montre que même dans le domaine de l'érudition, s'il eût choisi de s'y restreindre, il eût fort bien pu tenir une place honorable [5].

1. *Ibid.* (souligné par nous).
2. *Ibid.*, p. XXIJ.
3. *Journal*, p. 139.
4. *Id.*, p. 151. Mrs. Hervey était la demi-sœur de Beckford. L'édition de *Vathek* dont il est question ici est celle de Paris (Poinçot, 1787) dont le texte français avait été établi en collaboration avec Sébastien Mercier et avec le Dr. Verdeil, médecin de Beckford.
5. Il est bon de se rappeler, si l'on veut apprécier exactement le mérite de Mallarmé, qu'en 1876, les exigences de l'érudition en matière d'histoire littéraire n'étaient pas tout à fait aussi rigoureuses qu'elles le sont devenues depuis. C'est évidemment par rapport aux normes de son époque que l'érudit Richard Garnett le jugeait lorsqu'il écrivait : « M. Stéphane Mallarmé has reprinted the original French of Vathek (Paris, 1876), and thoroughly investigated the bibliography of the subject » (*Dictionary of National Biography*, 1885, p. 85).

Certes, nous savons tout ce qu'on peut alléguer contre lui, et d'abord les libertés prises avec le texte de *Vathek* en plus d'un endroit [1]. Mais, dans l'édition de 1876 ces « libertés » sont très peu nombreuses et très peu importantes [2]. Et, s'il a pris des libertés avec la lettre, en revanche quelle fidélité à l'esprit ! Et quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas pour avoir exprimé la « quintessence » de Beckford, auteur de *Vathek* et des récits de voyage autant que bâtisseur de Fonthill !

C'est un signe et une preuve de l'importance de Beckford que, dans une période toute écrasée de pruderie bourgeoise, deux grands écrivains se soient levés, qui ont lutté l'un et l'autre, chacun à sa manière propre et dans des directions bien différentes, contre le courant général pour mettre *Vathek* à la place qui lui est due : Stéphane Mallarmé et Hilaire Belloc, si loin l'un de l'autre par ailleurs, — Mallarmé qui écrivait : « C'est aujourd'hui l'Ascension, fête, *parait-il*[3]... » et Belloc, champion fougueux du catholicisme romain. Il n'en est que plus significatif que ces deux-là aient reconnu en *Vathek*, l'un, un chef-d'œuvre des lettres françaises, l'autre un grand classique de la littérature anglaise [4].

Exceptionnel, tout, l'homme en sa contrée et quant à lui l'œuvre, éclate tel [5]...

Écrivain peu considérable que Beckford ? Peut-être. Mais ni Mallarmé ni Belloc ne l'avaient jugé tel. Homme peu sympathique ?

1. Cinq en tout, dont la principale, citée dans la note suivante, si elle ne se justifie pas aux yeux d'une critique rigoureuse, n'en est pas moins très explicable. L'édition de 1893, par contre, présente des modifications beaucoup plus nombreuses, qui méritent une étude séparée.

2. Voici un exemple significatif de ces libertés. Beckford, dans l'édition de 1787, fait dire à l'émir Fakreddin : « Qu'on m'apporte cette poudre.... ». Mallarmé a modifié le verbe : « Qu'on me serve cette poudre.... » Or, dans l'édition de 1787, la phrase — oubli de l'imprimeur ou de l'auteur — est restée inachevée : « Qu'on m'apporte cette poudre assoupissante qu'... » est suivi d'un blanc. Mallarmé a rétabli la fin de la phrase exactement, sans doute d'après l'édition de 1815 : « ... qu'un Derviche m'apporta de l'Arracan. » Il s'aperçut que le verbe « apporter » allait se trouver employé deux fois dans la même phrase. C'est alors qu'il remplaça : « Qu'on m'apporte » par « Qu'on me serve ». Le seul tort de Mallarmé, c'est de ne pas avoir fait attention, qu'en 1815, Beckford lui-même avait résolu le problème d'une manière légèrement différente en écrivant : « Qu'on me *donne*.... » De toute façon, on le voit, la nécessité de modifier le texte de 1787 s'était imposée à l'auteur lui-même. Sur tout cela, d'ailleurs, Mallarmé s'est expliqué amplement à la fin de l'édition de 1876 (p. 191).

3. Souligné par nous. — Cette phrase se trouve précisément dans la lettre inédite du 24 mai 1876 (à O'Shaughnessy) citée plus haut.

4. C'est de *Rasselas* et de *Vathek* que Belloc a dit : « Everyone should read them. They ought to be common text-books with which the youth of England were as familiar as they are with too much of the lesser stuff in Shakespeare, and with whole wads of text-book-fooder ladled out to them for specimens of their country's achievements. » (Hilaire Belloc : *A conversation with an angel and other essays*, London, Jonathan Cape, 1928, p. 86.)

5. *Préface*, p. XIX.

C'est possible : telle est, en tout cas, l'opinion de plusieurs critiques. Pourtant ceux-là même qui ne dissimulent pas leur antipathie se défendent mal, au moins d'une certaine attirance. *Little lovable*, dit Guy Chapman. Mais avec sa parfaite loyauté il ajoute aussitôt : *but more than a little pathetic* [1].

Ainsi nous sommes, quelques-uns de bon cœur et beaucoup à regret, mais tous, en fin de compte, fascinés plus ou moins par Beckford. Pourquoi ? Les raisons en sont complexes ; et notre dessein n'est pas de les examiner ici. Ce qui est certain, c'est qu'on ne peut guère lire la *Préface* sans ressentir et partager l'émotion qui s'y trahit malgré la pudeur habituelle de Mallarmé. Si l'on en doute, que l'on relise seulement le passage où le poète évoque la mort de Beckford.

Car il fallait un poète pour nous restituer toute la poésie de *Vathek* et des *Sketches* et pour exprimer dans toute leur vérité poétique, dans leur *quintessence*, la vie et la personne mêmes de l'auteur. Il fallait un grand poète pour évoquer Beckford dans ces pages à la fois somptueuses et austères, dans ce morceau de prose qu'il avait tant *soigné*, qu'il avait si pieusement soigné.

> Le 2 mai 1844, ses yeux d'entre les trésors de la pensée ou de la main-d'œuvre humaine levés souvent sur de vastes fenêtres et ayant vu près du quart d'un siècle et une moitié de l'autre ramener au même paysage leurs saisons, les ferme ce gentleman extraordinaire...

Admirons sans réserve la hautaine architecture de la phrase. Tous les mots conviennent à l'homme et à la solennité de l'instant. Ce sont les plus simples, les plus ordinaires de notre langue, celle de Beckford et la nôtre. Mais avec ces mots ordinaires Mallarmé a élevé à ce « gentleman extraordinaire » un monument digne de lui, un Fonthill immortel. Fut-il jamais tombeau plus grandiose que celui-là ?

André Parreaux.

1. Guy Chapman, *The Travel Diaries of William Beckford*, Cambridge, 1928, p. LXII.

NOTES ET DOCUMENTS

UNE ANECDOTE INÉDITE DE DIDEROT
DIDEROT ET M. DE BIGNICOURT

Il est d'estimables écrivains à qui le mérite a moins manqué que la grâce, celle qui fait les réputations littéraires. Tel fut le cas de Simon de Bignicourt, poète et moraliste champenois. Né à Reims le 15 mai 1709, d'une riche famille bourgeoise dont plusieurs membres s'étaient illustrés dans la robe et dans l'Eglise et dont une branche avait acquis la noblesse en 1692 [1], Bignicourt fut d'abord avocat, puis bel esprit de province. Très tôt connu de Thémiseul de Saint Hyacinthe, élevé chez les Oratoriens de Troyes et qui y eut quelques aventures, nous le voyons paraître dans la coterie rémoise des Lévesque. La vocation du groupe est de moraliser : en 1749, Lévesque de Pouilly, « lieutenant des habitants de Reims », donne sa *Théorie des sentiments agréables* ; mais on se laisse tenter par les recherches érudites : la *Théologie païenne* de Lévesque de Burigny est de 1745 ; la critique religieuse en est l'issue dangereuse : Burigny achève, en 1733, l'*Examen des apologistes de la religion chrétienne*, un des plus vigoureux manuscrits clandestins de l'époque [2]. C'est dans cette ligne spécifiquement rémoise que Bignicourt se révéla poète, moraliste et « philosophe ».

Dès 1739, Thémiseul de Saint Hyacinthe cite de lui épigrammes et madrigaux. Peu après, sans que nous puissions préciser la date, il publie l'anonyme *Triomphe de la raison sur les préjugés* [3] dont le titre rappelle l'*Essai sur les préjugés* de Dumarsais, qui devait devenir, en 1750, les *Nouvelles pensées détachées*. Patronné par le comte de Tressan, il est présenté, en septembre 1751, à la cour de Lunéville et offre au roi Stanislas l'ensemble de son œuvre manuscrite [4], des *Réflexions diverses propres à former l'esprit et le cœur* publiées, en 1755, sous le titre de *Pensées diverses et réflexions philosophiques* [5] et ses *Petites poésies françaises et latines* qu'il éditera en 1756 [6]. En 1754, il groupera ses poésies latines dans les *Simonis Bigenicurtii juvenilia* [7].

Nulle gloire pourtant n'atteint cet émule de Santeul. Nous ne savons quand il vint à Paris ; nous ne savons pas davantage comment il se lia avec Diderot. Est-ce par l'intermédiaire du comte de Tressan que fréquentait beau-

1. Gérard de Bignicourt avait acquis, en 1692, la charge de secrétaire du roi. Plusieurs manuscrits de la Bibliothèque municipale de Reims relatent la généalogie et les illustrations de cette famille, peut-être originaire de Bignicourt-sur-Marne, entre Isle-sur-Marne, fief des Volland, et Vitry-le-François.

2. Cf. Abbé Genêt, *Étude historique sur Jean Lévesque de Burigny* (in *Travaux de l'Académie de Reims*, t. LXVI, p. 218). L'ouvrage fut publié sous le nom de Fréret, en 1766.

3. Rheims, s. d., in-12 (cf. Quérard, *France littéraire*, 1827, t. I, p. 329).

4. B. M. de Reims, ms n° 1287 (51 feuillets) : *Petites poésies françaises et latines*, et n° 921 (184 p.) : *Réflexions diverses* (autographe signé).

5. Londres et Paris, Saugrain, 1755 (B. N., Z. 17915).

6. Londres, 1756 (B. N., Z. 17916).

7. Amstelodami, 1754 (B. N., Yc 9257).

coup la sœur de Sophie Volland, Mme de Blacy ? Est-ce directement par les Volland dont le château d'Isle est à deux lieues de Bignicourt-sur-Marne, d'où les Bignicourt de Reims semblent tirer leur nom ? Dès 1765, Bignicourt était en tous cas assez ami de Diderot pour se réjouir de l'achat de sa bibliothèque par Catherine. Dans son édition augmentée des *Poésies latines et françaises* de 1767, figure un quatrain latin à Catherine II « au sujet de la pension dont elle a honoré M. Diderot »[1]. La *Correspondance littéraire* de Grimm et Meister nous a conservé *Cinquante bouts rimés proposés à M. Diderot par M. de Bignicourt* qui, dans leur humeur polissonne, semblent dater de la même époque [2]. Enfin Diderot en 1771, sans doute pour la *Correspondance littéraire*, donne un compte rendu fort aimable d'un ouvrage de Bignicourt qui ne nous est pas parvenu : *Spéculations utiles et maximes instructives*. Le jugement du philosophe publié par Tourneux [3] a été retrouvé en manuscrit dans le fonds Vandeul [4] et dans les papiers de Galiani à qui Mme d'Epinay l'avait envoyé le 27 octobre 1771 [5]. Diderot ne craint pas de rapprocher Bignicourt de ses grands devanciers, Montaigne et La Bruyère ; s'il lui reproche quelque pessimisme à l'égard de la nature humaine, il cite une douzaine de maximes que nous trouvons comme lui « bien écrites..., vraies et très solidement pensées ».

L'anecdote que nous publions ici et que nous croyons inédite éclaire quelque peu les dernières années de Bignicourt. Nous l'avons tirée de deux manuscrits du fonds Vandeul que M. Dieckmann avait signalés dès 1951 [6]. Bignicourt, malade et misérable, vit seul dans un troisième étage du quartier du Louvre. Son passé l'accable et il se souvient avec terreur du *Triomphe de la raison sur les préjugés*. Diderot le console en casuiste bienveillant et son humour est d'un bon et brave homme. Peut-être pourrons-nous dater sa visite. La crise mystique de Bignicourt, dont le pessimisme des *Spéculations utiles* annonçait l'approche, est antérieure à l'*Homme du monde et l'homme de lettres*, dernier ouvrage paru en 1774, dont Diderot semble avoir suivi l'élaboration [7]. Bignicourt devait mourir en 1775. Or Diderot partait pour La Haye et Saint-Petersbourg au début de juin 1773 ; l'allusion au Salon permet de préciser que la visite de Diderot est de l'automne 1771 [8].

Ne faisons pas de Bignicourt un génie méconnu. Mais pourquoi l'ignorer quand on a conservé tant d'autres noms d'écrivains plus que mineurs ? L'estime de Diderot est un gage, plus difficile souvent à obtenir que son amitié ; nous comprenons, en tous cas, l'intérêt du philosophe pour l'étrange Bignicourt qui, tout nu dans sa chambre sombre, entendait les hurlements des damnés. Bignicourt rejoignait sa collection d'originaux, Gousse, le poète de Pondichéry, l'abbé Hudson, Desglands, Desbrosses l'agent de change et Rameau le neveu.

P. Vernière.

Diderot et M. de Bignicourt.

80.Ro. M. de Bignicourt avoit quitté le bareau pour les lettres et s'étoit entièrement livré à la lecture et à l'étude des bons auteurs. Sa fortune étoit médiocre et son revenu fort diminué par la depense journalière d'une indisposition cruelle qui le réduisoit presque dans l'indigence. Je le connoissois beaucoup et il m'avoit invité plusieurs fois à lui rendre visite. Un

1. Cf. note de Tourneux, in *Correspondance littéraire* (Garnier, Paris, t. XIII, p. 48).
2. *Ibid.* (décembre 1781, p. 48-49).
3. *Œuvres* de Diderot (Garnier, t. IV, p. 90-91).
4. B. N., n. a., fr. 13756-XXXIV (cf. Dieckmann, *Inventaire du fonds Vandeul*, Droz, 1951, p. 66).
5. Fausto Nicolini, *Du nouveau sur Diderot et Galiani* (in *Études italiennes*, juillet-septembre 1932, p. 164).
6. B. N., n. a. fr., 13765, f. 80-81 et n. a. fr., 24937-X (cf. Dieckmann, *op. cit.* p. 85 et 117).
7. In-12 de II-439 pages, paru sous trois titres d'éditeur (Berlin-Paris, Saillant-Orléans, Couret de Villeneuve).
8. Le Salon se tient tous les deux ans au Louvre. Diderot ne vit pas celui de 1773.

jour que j'avois quitté le Salon de bonne heure, et que je me trouvai dans son quartier, je lui tins la parole que je lui avois donnée. Son hote me prévint que si je ne frapois pas rudement à sa porte j'aurois de la peine à me faire ouvrir. Je montai à son troisième étage. Je suivis le conseil de l'hôte, et j'entendis une voix qui me répondit brusquement, Qui est là ?... C'est moi, c'est Diderot. C'etoit M. de Bignicourt. Je n'ai jamais vu de figure aussi hideuse que la sienne. Il étoit sans chemise, tout nud, sans bonnet, sa peau d'un noir de cheminée, ses yeux étinceloient comme des éclairs. Ses rideaux étoient
80.Vo. fermés. Il me saisit par la // main, et me faisant tourner dans sa chambre, en me pressant contre le mur, il me crioit, prenez garde, prenez garde.... de quoi... d'un goufre.... Je ne vois pas là de goufre... quoi ? Vous n'entendez pas les hurlemens des damnés ?... non. Eh bien, M. de Bignicourt, vous êtes donc damné. Et pourquoi êtes vous damné... C'est le chatiment de mes crimes... Et quel si grand crime avez vous commis ? quoi ? vous avez écrit contre la religion ; et moi aussi. Vous avez corrompu des femmes, des filles, et moi aussi. Vous vous êtes plongé dans toutes sortes de debauches ; qui est ce qui n'a pas été plus ou moins dissolu ? Mais vous êtes damné, vous, et moi qui n'ai fait ni pis ni mieux que vous, je ne le suis pas... Et pourquoi n'êtes vous pas damné ? Je ne le suis pas... C'est que vous avez commis le peché pour lequel il n'y a point de remission, ni dans ce monde, ni dans l'autre ; et que je ne l'ai point commis, c'est parce que vous vous êtes méfié de la miséricorde de
81.Ro. Dieu// de la miséricorde est pour moi il n'est plus pour vous [*sic*]... à ces mots le malheureux répand un torrend de larmes. Le goufre se referma ; il n'entendit plus les damnés, en m'embrassant tendrement, il me dit, Je vous dois mon salut, Je lui donnai encore quelques soins, et en moins d'une quinzaine de jours la guérison fut parfaite. Il compose depuis ce tems, un ouvrage qui n'est pas sans quelque mérite ; il est intitulé l'homme du monde et l'homme de Lettres.

BEAUMARCHAIS ET MOZART

Note sur la première représentation à Paris des « Noces de Figaro »

Dans l'édition qu'il a procurée du *Théâtre* de Beaumarchais aux éditions de la Pléiade (1949), M. Allem cite la lettre du 3 avril 1793, adressée par l'auteur du *Mariage de Figaro* aux acteurs de l'Opéra assemblés, et la fait suivre de cette note : « Publiée par Loménie, II, 585-586. Lettre relative aux représentations du *Mariage de Figaro*, transformé en opéra-comique « et, dit Loménie, assez malheureusement versifié par Beaumarchais ». Mais aucun biographe de Beaumarchais n'a cité un vers de cet ouvrage ; quant au musicien, Loménie avoue qu'il ignore son nom et je ne sache pas que personne ait déclaré le savoir. » Or, à ma connaissance, quatre personnes au moins ont nommé ce musicien : A. Jullien dans *Paris dilettante au commencement du siècle* (Firmin-Didot, 1884, p. 92), Félix Clément dans *Les Musiciens célèbres...* (Hachette, 1887, p. 219), Félix Gaiffe dans son *Mariage de*

Figaro (Malfère, p. 129) et Loménie lui-même.... C'est Mozart, tout simplement [1].

M. Allem s'est sans doute servi de la première ou de la seconde édition de l'excellent ouvrage de Loménie. Mais dans la troisième, vraiment « revue et corrigée », le biographe de Beaumarchais avait pris soin de rectifier l'erreur qu'il avait commise, dans les termes suivants :

« Cette lettre curieuse, que nous recommandons au lecteur, nous a fait commettre une erreur que nous devons rectifier. Qui aurait pu, en effet, se douter, en voyant Beaumarchais passer dédaigneusement sous silence la musique adaptée à sa comédie, ou n'en parler que pour regretter l'insuffisance des morceaux d'orchestre, que cette musique était tout simplement le chef-d'œuvre d'un grand maître exécuté pour la première fois à Paris, et que l'auteur, à la vérité encore très peu connu en France, n'était autre que Mozart ? La singulière indifférence de Beaumarchais ne nous permettait guère de le supposer, d'autant que nous avions cru que l'opéra des *Noces de Figaro*, n'avait été introduit en France que plus tard.

« Le fait est qu'il fut joué pour la première fois chez nous à la fin de mars 1793, c'est-à-dire en pleine crise révolutionnaire, et d'abord avec très peu de succès, car il fut retiré après un très petit nombre de représentations [2]. Cela tenait sans doute aux circonstances, mais c'était aussi la faute de Beaumarchais, car on peut voir par sa lettre qu'il avait eu l'idée malheureuse (non pas de versifier lui-même le libretto, comme nous l'avons dit d'abord par erreur, car les chanteurs se servaient du libretto Italien, traduit en vers français par je ne sais qui), mais d'ajouter à ce libretto presque toute la prose de sa comédie, en obligeant ainsi des chanteurs peu habitués à parler au théâtre, à se partager entre des scènes chantées et des scènes parlées. Ce mélange avait de plus l'inconvénient de rendre la représentation démesurément longue et très fatigante, de sorte que la prose de Beaumarchais et la musique de Mozart produisirent une combinaison désagréable pour le public. Ces deux choses ne pouvaient valoir tout leur prix qu'à la condition d'être séparées. »

A ces indications fournies par Loménie, nous pouvons apporter quelques retouches, des précisions, et un texte inédit. On connaît la date de la première représentation. Ce n'est pas Beaumarchais qui avait eu l'idée malheureuse d'ajuster au *libretto* italien presque toute la prose de sa comédie. Et l'on sait qui avait traduit en vers français le *libretto* de da Ponte. C'est le 20 mars 1793 que fut représentée pour la première fois, à l'Opéra, l'œuvre « du citoyen Mozart, en attendant *Le Siège de Thionville* » [3], dans une version qui n'était point de Beaumarchais, contrairement à ce que croyait Loménie, mais de Notaris, auteur des paroles françaises pour les airs, duos, trios et ensembles de l'opéra de Mozart. Et c'est Francœur, un des administrateurs de l'Opéra, qui avait eu l'idée malencontreuse de joindre au livret des *Noces* presque toute la comédie de Beaumarchais. Il devait être arrêté peu après, pour d'autres motifs, et détenu à la Force jusqu'au 9 Thermidor.

Beaumarchais, qui avait alors de bonnes raisons pour ne pas trop se

1. M. Maurice Rat, dans son édition du *Théâtre de Beaumarchais* (Garnier, 1950, p. 144), indique seulement que le chef-d'œuvre de Mozart « ne devait être représenté sur une scène française que sous le premier Empire, en 1807, — un « arrangement » ou plutôt un tripatouillement musical assez bizarre et malencontreux en ayant été donné sans succès, en pleine Terreur, il est vrai, le 20 mars 1793 ». On verra, plus loin, en quoi consista cet arrangement, qui ne fut pas « musical ».
2. Cinq, selon Jullien, *op. cit.*, p. 92, et Gaiffe, *op. cit.*, p. 129.
3. Jullien, *ibid.* *Le Siège de Thionville* ne fut représenté que le 2 juin.

montrer, n'assista pas à cette première, bien qu'il y eût été convié ; mais, sur les instances d'un des directeurs de l'Opéra, il assista à la seconde, qui dut avoir lieu le 22 mars, ou à l'une des suivantes. C'est à la suite des observations qu'il avait pu faire lui-même qu'il écrivit, pour les acteurs de l'Opéra, la lettre du 3 avril, publiée par Loménie et par M. Allem. Sans aucun amour-propre d'auteur, abondant même dans son sens, et ne se préoccupant que du « mouvement » nécessaire au succès de l'opéra-bouffe, il se rallia de bonne grâce à l'opinion que lui avait exposée le directeur de l'Opéra, dans la lettre inédite que voici[1] :

Figaro a eu du succès, il a été vivement applaudi, mais ce n'est pas à son auteur que je cacherai l'impression qu'il a faite sur les habitués de notre spectacle.

On a trouvé l'ouvrage infiniment trop long, les morceaux de musique un peu rares et le débit des acteurs lent et froid ; tout cela se conçoit aisément. Les spectateurs des loges connaissaient l'ouvrage et ne voulaient que la musique ; un morceau en faisait désirer un autre et il eût fallu supprimer tout le dialogue pour satisfaire à l'impatience de ces amateurs. L'amour de la nouveauté produit ces inconséquences. Le plus bel opéra du Gluck ou de Sacchini n'est souffert qu'avec humeur lorsqu'il est suivi d'un nouveau ballet. Il faudra donc rapprocher les morceaux de musique et faire quelques retranchements qui ne nuisent point à la marche de l'ouvrage, ce que je crois très possible. Quant au jeu des acteurs, il est l'effet d'un début dans un genre absolument nouveau pour eux. On a cependant remarqué qu'ils n'ont été qu'embarrassés et qu'ils sont en état de mieux faire aux représentations suivantes. On a trouvé qu'ils avaient joué de bon sens et beaucoup trop bien pour les théâtres qui se sont emparés depuis longtemps de ce genre de pièces. On a bien remarqué que le chant avait été mieux exécuté que partout ailleurs et qu'avec les ressources que présente l'opéra, ce nouveau genre sera une nouvelle mine de richesse pour ce spectacle.

Je suis désolé que vous ne soyez pas venu vous-même juger de ces observations. Je vous demande un moment de révision sur votre ouvrage. Voyez, je vous prie, s'il n'y aurait pas moyen d'élaguer dans le troisième acte qui a paru froid ainsi qu'une partie du quatrième. Je sais bien que vous n'avez pas le temps de rien changer pour demain, mais, si vous voulez préparer vos intentions, M. Notaris s'y conformera. Je l'engage à vous aller trouver. En une demi-heure vous en ferez plus ensemble qu'en une journée isolément.

Mille et mille pardons de vous être aussi importun, mais vous m'avez témoigné tant d'amitié que je ne crains pas d'abuser de votre complaisance. J'aurais eu le plaisir de vous voir ce matin sans un rendez-vous que j'ai pour notre grande affaire avec les commissaires de la ... (*deux mots illisibles*). Si vous désirez une loge pour demain, ayez la complaisance de le dire à mon homme, on vous la retiendra. Nous vous cacherons dans un coin si vous l'exigez.

Je vous salue de toute mon âme.

Cellerier[2]

Ce 21 mars 1793.

Cette lettre s'ajoute utilement à l'abondant dossier du *Mariage de Figaro*. Sans doute ni le directeur de l'Opéra ni l'auteur du *Mariage* ne soufflent mot de la musique du « citoyen Mozart ». Mais cela ne prouve pas absolument qu'ils ne l'aient point sentie.

Léon Guichard.

1. Copiée par moi, en 1939, sur le texte conservé dans les archives de la famille de Beaumarchais, à la complaisance de laquelle je suis heureux de rendre hommage.

2. J'avais lu d'abord Lemercier. Il faut lire sans doute le nom de Cellerier, un des administrateurs de l'Opéra avec Francœur.

UN CORRESPONDANT CANADIEN DE CHATEAUBRIAND

En feuilletant les *Souvenirs d'un demi-siècle* du Canadien Joseph-Guillaume Barthe, publiés à Montréal en 1885, on tombe en arrêt devant son portrait de l'abbé Painchaud, fondateur et supérieur du Collège de Sainte-Anne de la Pocatière : « Littérateur et même poète, nous dit Barthe, il nous fit confidence d'une petite joute de ce genre qu'il avait eue avec non moins que Chateaubriand lui-même, à Niagara, où il avait eu le bonheur de couler une semaine auprès de lui, et dont il avait consigné les pièces justificatives dans son album, délicieux de forme et de fond, qui faisait le plus précieux ornement de son salon. »

Voilà qui serait sensationnel. Un témoin du voyage en Amérique ! Peut-être des vers de jeunesse écrits par René ! Qu'est devenu le précieux album ? Mais il faut déchanter. Joseph-Guillaume Barthe se trompe. Un coup d'œil sur la chronologie suffit à nous indiquer que le futur abbé Painchaud, né en 1782, ne pouvait guère, à huit ans, avoir pérégriné dans les solitudes, et encore bien moins s'être essayé à rivaliser en poésie avec le jeune ambitieux qui rêvait l'épopée des *Natchez*. Ils se sont connus, mais beaucoup plus tard. Et leurs lettres n'ont même pas le mérite de l'inédit. Elles ont été publiées, en 1894, à Québec, par le docteur Narcisse-Eutrope Dionne dans sa *Vie de C. F. Painchaud*, et reproduites en appendice par Mgr Wilfrid Le Bon dans sa toute récente *Histoire du Collège de Sainte-Anne de la Pocatière*. Mais qui diable irait les y chercher ? Il nous paraît utile de les rendre plus accessibles au lecteur français curieux de belles-lettres.

Painchaud écrit à Chateaubriand le 19 janvier 1826. L'auteur du *Génie du Christianisme* va recueillir ses œuvres complètes. Son renvoie par Villèle, un an et demi auparavant, a mis fin à sa carrière ministérielle ; il est entré dans l'opposition, et se flatte d'une popularité sans égale. A distance, ces vicissitudes paraissent encore grossies, et l'on s'exagère l'instabilité de la France ; le clergé canadien ne sera jamais bien sûr que la Terreur ne va pas recommencer. Il découvre, après un quart de siècle, les ouvrages du restaurateur du christianisme littéraire qui fut en même temps l'évocateur des forêts américaines, et c'est dans l'enthousiasme de cette découverte que le professeur de Sainte-Anne de la Pocatière prend la plume :

A Son Excellence le Vicomte de Chateaubriand, etc.

Excellence,

Pardonnerez-vous à un pauvre Canadien inconnu, mais qui traverserait les mers pour vous aller baiser les mains, d'oser vous adresser une lettre, sans autre motif que l'orgueil de parler à l'admirable auteur du *Génie du christianisme*, appuyé de l'espoir présomptueux de recevoir de sa main un mot, qui seul lui vaudrait la gloire d'une action d'éclat dont il est incapable.

Vous ennuyer de l'expression de mon admiration pour tout ce qui tombe de votre plume, n'est donc point mon objet. Sachez seulement que, plus d'une fois, ne pouvant plus lire, j'ai mis là votre livre pour aller à l'église sécher d'abondantes larmes de religion et d'admiration ; vous dirai-je même que le bon petit troupeau que je conduis vous en est redevable pour quelque chose, sans le savoir ?

Je dévore vos ouvrages, dont la mélancolie me tue, en faisant néanmoins mes délices ; c'est mon ivresse. Comment avez-vous pu écrire de pareilles

choses sans mourir ? Oh ! qu'en analysant jusqu'à la tristesse native du son dans la voix humaine[1], vous avez admirablement bien représenté l'homme, tel qu'il est ici-bas, gémissant par nature, *super flumina Babylonis* ! Vous avez donné le jour d'une énergie brillante à des sentiments qui demeuraient comme un embryon dans le fond de mon âme, et que je croyais presque inexplicables. Votre ouvrage traversera les siècles sans vieillir, parce qu'il tient à l'édifice éternel fondé sur la pierre. Toutes les âmes sensibles et religieuses dans les âges à venir le liront avec larmes, et malheur à qui aura la force de retenir les siennes ; votre mémoire sera éternelle.

J'ai remarqué depuis longtemps que, fidèle à ses promesses, le Seigneur, dans tous les siècles, a toujours suscité de ces génies rares, qu'on peut regarder comme enfantés par la nécessité des circonstances, selon qu'il est écrit : *dabitur vobis in illa hora quid loquamini.* Ainsi, dans ces derniers temps, après l'orage destructeur de la révolution française qui a ébranlé le monde physique et moral, il ne fallait rien moins qu'un Bonald, un de Maistre, et surtout un Chateaubriand, pour couvrir de leurs boucliers impénétrables la reconstruction de l'ancien temple. Oh ! que le *grain de sable* que vous y avez porté est touchant et précieux ! Quel trait de l'ennemi pourra jamais dégrader la muraille qu'il a fortifiée !

Après qu'on a lu, même ce que nos devanciers ont dit de mieux pour la défense de la religion, et pour peu que l'on soit au fait de l'esprit du siècle, on est obligé d'avouer qu'il manque encore quelque chose, même beaucoup, puisqu'il est vrai que le genre de défense doit varier comme celui de l'attaque. Mais ouvre-t-on votre livre, on y trouve et on poursuit avec avidité, d'une page à l'autre, précisément ce qu'on désespérait de jamais rencontrer, *dabitur vobis.* Alors les larmes coulent, et du cœur partent ces élans de reconnaissance vers le Dieu de miséricorde qui nous a donné un tel défenseur. Soyez donc béni, homme de la Providence !

La force irrésistible de vos arguments ferme d'autant mieux la bouche aux philosophistes, qu'ils n'ont pas même l'occasion de vous reprocher, comme aux auteurs ecclésiastiques, l'exercice commandé du métier, si l'on peut s'exprimer ainsi. Ils sont, au contraire, forcés de reconnaître l'intensité de la conviction, qui, seule, a pu opérer de pareils chefs-d'œuvre chez un homme né pour sentir au suprême degré, d'analyser même ce qu'il y a de plus fin et de plus séducteur. S'ils eussent eu autant de jugement que de malice, ils ne vous auraient jamais critiqué.

Vous êtes donc l'homme de la nature et celui de la religion, c'est-à-dire cet être presque idéal pour moi avant de vous avoir connu. Il me semble, en vérité, que j'aurais un plaisir ineffable à vous voir et vous seriez l'homme de l'univers dont j'ambitionnerais le plus un quart d'heure de conversation.

Comme je vous aime, errant parmi nos sauvages, chez qui j'ai erré pendant huit ans, en qualité de simple missionnaire ! Vous avez eu occasion de vanter leur hospitalité avec raison ; mais si, *quod non accidet* ! un nouvel orage vous éloignait encore des rives du vieux monde, vous trouveriez sur celles du nouveau, non plus des sauvages seulement, mais un peuple d'amis et d'admirateurs, qui brigueraient l'honneur de vous offrir le partage de ce qu'ils ont, un feu clair, des eaux limpides, une peau de castor et un ciel bleu ; ou en canadien, *bon feu, bonne mine et bon chien*, car les jeunes gens, vous le savez, ont coutume d'être plus généreux que les vieillards.

Mais je m'oublie auprès de Votre Excellence, c'est un grief de plus ajouté à la témérité de ma lettre, et je n'ai pour excuser l'un et l'autre que l'admiration d'un inconnu qui ose se souscrire de Votre Excellence.

Le très humble et très dévoué serviteur,

Charles-François Painchaud, Prêtre Curé.

Ste-Anne de la Pocatière,
District de Québec, Canada, 19 janvier 1826.

1. Allusion au passage de *René* : « J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs. »

P. S. Notre église vient de faire une perte incalculable dans la personne de son cher évêque, Mgr J.-O. Plessis, décédé subitement, le 4 *ultimo. Pallide mors aequo pulset pede.*

Le post-scriptum authentifie la date. C'est bien le 4 décembre 1825 qu'est décédé Mgr Plessis. L'abbé Painchaud n'a pas commis un lapsus, comme il peut advenir au début d'une année, et daté par mégarde de l'année précédente. Et son illustre correspondant s'étonne à bon droit de la lenteur des communications, lorsqu'il reçoit sa missive au printemps de 1827 seulement. Il répond par un billet où se marque la griffe du lion.

Paris, le 29 avril 1827.

Si la date de votre lettre est exacte, monsieur, ce n'est qu'après plus d'un an que cette lettre me serait parvenue ; je n'ai donc pu avoir l'honneur de vous répondre plus tôt. Je ne mérite pas sans doute, monsieur, les louanges que vous voulez bien me donner ; mais croyez que je suis infiniment plus touché des éloges d'un *pauvre curé* du Canada, que je ne le serais des applaudissements d'un prince de l'Eglise. Je vous félicite, monsieur, de vivre au milieu des bois ; la prière qui monte du désert est plus puissante que celle qui s'élève du milieu des hommes ; toute pour le ciel, elle n'est inspirée, ni par les intérêts ni par les chagrins de la terre ; elle tire sa force de sa pureté.

Désormais, monsieur, les tempêtes politiques ne me jetteraient sur aucun rivage ; je ne chercherais pas à leur dérober quelques vieux jours, qui ne vaudraient pas le soin que je prendrais de les mettre à l'abri ; à mon âge il faut mourir pour le tombeau le plus voisin, afin de s'épargner la lassitude d'un long voyage. J'aurais pourtant bien du plaisir à visiter les forêts que j'ai parcourues dans ma jeunesse, et à recevoir votre hospitalité.

Agréez, monsieur, je vous prie, avec mes remerciements, l'assurance de ma considération très distinguée.

Chateaubriand.

Et la correspondance s'arrête là. Elle révèle combien, en ce premier tiers du siècle, la distance retardait les échanges : il peut arriver qu'une lettre mette plus d'un an à naviguer. L'actualité littéraire à Québec, ce ne sont pas les *Méditations* ni les *Odes et Ballades*, c'est encore le *Génie du Christianisme*, et non pas même l'*Itinéraire* ou les *Martyrs* (le mot « votre ouvrage », au singulier, désigne-t-il un ensemble, ou ne signifierait-il pas que Painchaud connaît le seul *Génie* sous sa forme primitive avec les épisodes d'*Atala* et de *René* ?). Mais ces accents nouveaux passionnent, et ainsi se prépare la renaissance des lettres canadiennes qui va bientôt éclore avec l'historien Garneau. Quant à Chateaubriand, un hommage aussi flatteur ne pouvait le laisser insensible ; il lui apportait un témoignage candide ; il nous invite encore aujourd'hui à ne rien exagérer lorsque nous critiquons ses inexactitudes : elles ne lui ont pas nui, outre-mer, de son vivant, parmi ceux qui étaient le mieux placés pour vérifier, et il pouvait se sentir autorisé à conclure, dans les *Notes et Éclaircissements* du *Génie* : « Atala est retournée au désert, et il semble que sa patrie l'a reconnue pour véritable enfant de la solitude. »

Auguste Viatte.

SUR DEUX VERS DU « MOÏSE » DE VIGNY

Parmi les vers où Vigny fait exprimer à Moïse l'amertume que lui inspirent les dons exceptionnels que Dieu lui a faits, il y en a deux qui ont embarrassé les commentateurs[1] :

1. Sur cet embarras, voir, par exemple, les opinions résumées par MM. Chevaillier et Audiat, *Les Textes Français*, 1929, p. 1148, n° 1, et cf. P. Buhle, *A. de V.' biblische Gedichte und ihre Quellen*, Schwerin, 1908, p. 35.

Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique....

Ces vers sont, en effet, inintelligibles si l'on se rapporte pour les expliquer aux textes de la Bible. Il faut admettre que Vigny a ici utilisé, d'une manière ou d'une autre, une source étrangère aux Ecritures canoniques. Or, il existe une légende très répandue au Moyen Age — elle est d'ailleurs fort belle — et qui retrace, depuis Adam, l'histoire du bois qui deviendra celui de la Croix. Sous sa forme la plus complète, cette légende fait une place à Moïse, qui se trouve en présence du corps d'Adam, le « plus antique » des morts [1], et en retire trois branches du bois saint. Moïse prophétise alors le mystère de la Sainte Trinité.

La scène a été représentée, ainsi que l'ensemble de la légende, par Taddeo Gaddi sur les murs de Santa-Croce de Florence, au XIVe siècle [2].

Comme il n'est pas aisé de consulter les textes où se trouve relatée notre légende, nous reproduirons ici quelques lignes d'un texte latin du XIIIe siècle finissant, ou du début du XIVe, dont Wilhelm Meyer a donné une édition critique dans son très remarquable mémoire, intitulé *Die Geschichte des Kreuzholzes vor Christus* [3].

Pour la clarté de l'épisode, il faut remonter plus haut : Adam, sur la fin de sa vie, a envoyé son fils, Seth, auprès de l'ange qui garde le Paradis terrestre :

... Seth ita edoctus ab angelo cum vellet discedere, dedit ei angelus tria grana pomi illius de quo manducaverat pater ejus, dicens ei : « Infra triduum, cum ad patrem tuum redieris, ipse exspirabit. Haec tria grana infra ejus linguam pones, de quibus surgent tres virgulae arborum... » [4].

Obiit autem Adam infra triduum, sicut praedictum est ab angelo. Quem Seth sepelivit in valle Ebron et grana jam dicta sub lingua in os ejus posuit. Ex quibus tres virgulae in brevi surrexerunt unius ulnae longitudinem habentes. In ore Adae steterunt virgulae illae ab Adam usque ad Noe, a Noe usque ad Abraham, ab Abraham usque ad Moysen, nunquam crescentes, nunquam viriditatem amittentes [5].

C'est maintenant qu'intervient le grand conducteur du peuple hébreu :

Cumque Moyses propheta, praecepto Domini, populum Israheliticum ex Egypto de servitute Pharaonis trans mare rubrum educeret, dimerso Pharaone cum omni exercitu suo, venit in Ebron. Ubi cum castra metatus fuisset Moyses, in vespera, sanctificato populo, tres virgulae quae stabant in ore Adae apparuerunt. Arripiens ergo illas in timore Domini, spiritu prophetico clamavit : « Vero haec tres virgulae Trinitatem demonstrant ». Cum illas ex ore Adae extraheret, fragrantia totum exercitum replevit, ut jam se crederent in terram Promissionis translatos esse... [6].

Il paraît certain qu'Alfred de Vigny a eu connaissance de la légende du Bois de la Croix ; par quelle voie, nous ne saurions le dire, mais espérons l'apprendre des biographes du poète.

FRANCIS BAR.

1. M. Ed. Maynial nous fait remarquer qu'à observer en rigueur la chronologie scripturaire, c'est la tombe d'Abel qui est « la plus antique ». Vigny a donc commis — et nous à sa suite — une inadvertance d'expression ; mais celle-ci ne touche pas au fond de l'explication que nous proposons.
2. On trouvera une reproduction de l'épisode de Moïse dans : Maurice Vloberg, *Les Fêtes de France*, 1936, p. 58.
3. *Abhandlungen* de l'Académie de Bavière (Cl. Philosoph. et Philolog.), XVI, 1882, p. 101-166.
4. *Op. cit.*, p. 137.
5. *Ibid.*, p. 138-139.
6. *Ibid.*, p. 139-140.

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

HETZEL ET L' « AVANT-PROPOS » DE « LA COMÉDIE HUMAINE »

Sous le titre : *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs, P.-J. Hetzel (Stahl)*, Mme Bonnier de la Chapelle et M. Parménie ont publié [1] un gros volume où revit le grand éditeur romantique doublé d'un charmant conteur que fut Hetzel, en littérature P.-J. Stahl.

Les auteurs de ce livre avaient à leur disposition les archives littéraires d'Hetzel : des milliers de lettres adressées à leur éditeur, par Balzac, George Sand, Musset, Nerval, Lamartine, Hugo, Michelet, Proudhon, Sainte-Beuve, Barbey d'Aurevilly, Fromentin, Mérimée, Tourguéniev, Jules Verne, Zola, Huysmans, etc. Une publication intégrale étant impossible, les auteurs ont choisi de présenter une biographie d'Hetzel vu par les yeux de ses correspondants. L'entreprise était délicate, Hetzel n'ayant conservé qu'un nombre relativement restreint de minutes de ses lettres, la biographie reste un peu extérieure, ce sont les correspondants qui ont le plus souvent la parole et la séduisante personnalité d'Hetzel n'apparaît souvent qu'au travers de miroirs qui risquent d'être déformants. Hetzel est donc le centre du livre et nous le suivons d'année en année, dans ses tribulations d'éditeur et d'écrivain, dans la mesure où beaucoup de lettres non datées ont pu l'être exactement. Le livre est extrêmement vivant, souvent passionnant, tous ceux qui s'intéressent à la littérature du siècle dernier y trouveront leur profit dans la masse des lettres inédites ainsi révélées.

Il faut souhaiter qu'après ce volume d'ensemble puissent paraître des monographies sur les rapports d'Hetzel avec ses grands auteurs : George Sand, Hugo, Balzac pour n'en citer que quelques-uns. On a déjà signalé dans différentes revues l'intérêt du volume pour l'Histoire de l'édition au XIXe siècle et pour la biographie de George Sand [2]. Je voudrais insister ici sur les éléments nouveaux que ce volume et quelques lettres inédites d'Hetzel à Balzac [3] apportent à la genèse de l'*Avant-Propos* de la *Comédie Humaine*.

Une lettre d'Hetzel à Balzac, non datée, mais qui est sûrement de mars 1842, nous apprend que les éditeurs de la *Comédie Humaine* avaient demandé une préface à Charles Nodier qui refusa, ils s'adressèrent alors au critique Hippolyte Rolle.

> Paulin et moi nous sortons de chez Rolle qui fera bien volontiers ce que Nodier ne veut pas faire — la notice.
>
> Mais pour cela il lui faudra deux choses.
>
> La 1re, une entrevue avec vous et il vous propose un rendez-vous chez lui pour mercredi. Écrivez-moi et donnez-moi votre heure, je la lui repasserai.
>
> Ou écrivez-lui. Il demeure Boullevard Saint-Martin no 13.
>
> La seconde ce serait une collection complette de vos œuvres et ensuite une notte de ce qui est le plus important dans vos œuvres.
>
> Je voudrais vous voir et vous parler de lui avant que vous ne le voyiez [...] [4]

Balzac fait sans doute le mort, car le 8 avril, Paulin, associé d'Hetzel, revient à la charge :

1. Éditions Albin Michel, 1953, in-8°, 685 p., pl., couv. ill.
2. Jean Bonnerot, *Bulletin du Bibliophile*, no 3 de 1954, J. Schwartz, *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, mai-juin 1954, Pierre Reboul, *Revue des Sciences humaines*, octobre-décembre 1954.
3. Collection Lovenjoul.
4. Lov., A. 256, fol. 119

Il faut à Rolle qui veut bien se charger de faire la notice sur votre collection un exemplaire de vos *Œuvres complètes.*

Nous serions peut-être embarrassés de les réunir et d'ailleurs ce serait une dépense considérable et inutile puisque vous avez sans doute cette collection que vous pourriez prêter à Rolle et qui vous la rendra. Vous feriez bien d'aller voir Rolle et de causer de cela un peu avec lui. Mais faites-le le plus tôt possible, mon cher Balzac, Rolle étant depuis trop longtemps prévenu de cette visite et attendant les pièces sur lesquelles il doit travailler.

Ce long retard a déjà assez mauvaise grâce et nous craignons que Rolle, sous ce prétexte, ne renonce à un travail qui ne pourra que vous être agréable et à nous utile [...] [1]

Balzac ne se presse pas, Rolle lui semblant peut-être un préfacier d'un poids insuffisant.

N'a-t-il pas reçu récemment une lettre de George Sand ainsi conçue ?

Il y a longtems que je rêve de faire sur vous un long article de discussion sérieuse où vous serez peut-être plus contredit en mille choses que vous ne l'avez jamais été ; et où vous seriez cependant placé à une hauteur où personne n'a su vous mettre. Je trouve qu'on ne vous a jamais compris, et il me semble que moi je vous comprends bien. Je ne ferai pourtant jamais ce travail sans votre assentiment, et ne le publierai pas non plus sans vous le soumettre. Juger nos amis malgré eux, ne m'a jamais semblé de bonne foi ni de bonne amitié [...] [2]

Rolle étant écarté, pour une raison ou une autre, pourquoi ne pas demander au camarade George Sand qui tend si bien la perche, d'écrire, non un article, mais une préface à la *Comédie Humaine* ?

Balzac à George Sand, mardi, 12 avril [1842] : « J'ai q[uel]q[ue] chose à vous demander et je voudrais vous trouver demain mercredi entre 2 h. 1/2 et 3 heures, attendez-moi, je ne vous tiendrai pas plus de dix minutes [...] [3]

Le « quelque chose » à demander était certainement une préface pour la *Comédie Humaine* ; le 20 avril, Balzac écrit, en effet, à Mme Hanska :

Je l'ai priée de faire la préface de la *Comédie humaine* (titre général de mes œuvres réunies), en lui laissant le temps de se décider. Je suis retourné chez elle, et, ses réflexions bien faites, elle accepte, et va écrire une appréciation complète de mes œuvres, de mon entreprise, de ma vie et de mon caractère, ce qui sera une réponse à toutes les lâchetés dont j'ai été le sujet [...] Il sera nécessaire que j'aille à sa terre de Nohan-Vic où elle retourne afin de lui donner quelques renseignements [...] G. Sand demande 2 mois pour faire son travail [4].

Une lettre à Hetzel publiée par M. Parménie et Mme Bonnier de la Chapelle nous donne quelques nouveaux détails :

J'irai demain chez Mme Dud[evant] [5] lui dire adieu. Voyez Paulin pour qu'il s'en tire avec Rolle. Apportez-moi la collection Charpentier, que je fasse la collection complète pour elle, et surtout faites un exemplaire complet de bonnes feuilles de la *Comédie* [*Humaine*] pour qu'elle lise au moins les deux premiers volumes en ordre.

1. Lov., A. 245, fol. 50
2. Lov., A. 311, fol. 56 v°. Lettre publiée par Aurore Sand, *Nouvelles littéraires,* 16 août 1930.
3. Lov., A. 311, fol. 29. Lettre publiée par Aurore Sand, *Nouvelles littéraires,* 23 août 1930.
4. *Lettres à l'Étrangère,* II, p. 32-33.
5. L'édition, p. 47, porte Mme « Diud », c'est une erreur de lecture. L'autographe que j'ai pu collationner grâce à l'amabilité de Mme Bonnier de la Chapelle, porte Mme « Dud », abréviation assez fréquente chez Balzac pour désigner George Sand.

Cette lettre peut être datée des premiers jours de mai, George Sand ayant regagné Nohant le 8 mai [1].

Les semaines passent, George Sand à Nohant souffre des yeux et ne travaille guère. Balzac, lui, corrige une nouvelle fois *Louis Lambert*, écrit en quelques jours *Albert Savarus*, ébauche *Un Début dans la vie*, revoit les épreuves de la *Comédie Humaine* et fait un voyage-éclair à Arcis-sur-Aube en vue du *Député d'Arcis*.

Les fascicules de la *Comédie Humaine* commencent à être mis en vente. La *Bibliographie de la France* annonce dans son « feuilleton » du 9 avril 1842 : « Sous ce titre : la *Comédie Humaine* paraîtra mardi prochain [12 avril] la 1re livraison des *Œuvres complètes* de M. de Balzac. » Les livraisons paraissent régulièrement, chacune contenant trois feuilles et la même *Bibliographie de la France* enregistre le 25 juin la 10e livraison de trois feuilles qui termine le tome premier. Est-ce exact ? Pas tout à fait, car la préface manque toujours, les éditeurs se sont contentés de réserver deux feuilles en tête du volume, le début de la *Maison du Chat qui pelote* étant paginé : 33.

A Nohant, George Sand ne travaille toujours pas. De son côté à Paris, Balzac semble avoir changé d'avis et ne plus tenir à une préface de la romancière ; le 18 juin, il lui écrit qu'il ne peut aller à Nohant : « Les tyrannies de la misère m'en empêchent [2]. » Trois semaines plus tard, il commente ainsi son refus à Mme Hanska : « Je n'ai pas eu le temps d'aller à Nohant, et comme *elle* veut faire quelque chose sur moi, je ne suis pas fâché de n'y pas aller [3]. »

C'est probablement dans le courant de juin que Balzac ne comptant plus sur George Sand [4] suggère à Hetzel de reproduire les préfaces écrites par Félix Davin pour les *Études de mœurs* et les *Études philosophiques*. C'est alors qu'Hetzel se fâche amicalement et envoie à Balzac une lettre déjà publiée par le vicomte de Lovenjoul dans *Autour de Honoré de Balzac* :

> Il est impossible de reproduire ces préfaces signées Félix Davin. Elles ont le tort d'avoir l'air écrites en grande partie par vous et signées d'un autre [...]. Il n'est pas possible qu'une édition complète de vous, la plus grande chose qui se soit osée sur vos œuvres, s'en aille au public sans quelques pages de vous en tête [...] [5]

Hetzel lui conseille ensuite d'écrire : « Je donne ce nom (la *Comédie Humaine*) à mes œuvres complètes pour les raisons que voici, etc. »

L'*Histoire d'un éditeur et de ses auteurs* confirme le rôle décisif joué par cette lettre d'Hetzel : on peut y lire (p. 32-33) un brouillon de « préface » pour la *Comédie Humaine* et, chose curieuse, ce manuscrit est de la main d'Hetzel. Le problème d'une collaboration d'Hetzel à l'*Avant-Propos* de la *Comédie Humaine* est donc posé par ce manuscrit, mais cet *Avant-Propos* a un ton tellement balzacien que si collaboration il y a eu, elle n'a pu être que la suggestion par Hetzel de quelques idées développées et orchestrées par Balzac suivant des thèmes fami-

1. George Sand à Mme Marliani, Nohant, 8 mai 1842 : « Nous voilà débarqués sans retard et sans accident à notre gîte » (Lov., E. 920, fol. 437).

2. Lov., A. 311, fol. 31, lettre publiée par Aurore Sand, *Les Nouvelles littéraires*, 16 août 1930.

3. *Lettres à l'Étrangère*, II, p. 55.

4. Le 24 juillet, George Sand lui annonce, un peu tard ! l'abandon de la préface : « Si vos éditeurs sont près de faire paraître, il ne faut pas qu'ils comptent sur ma préface. Le tems et peut être aussi la force vont me manquer absolument. Mais qu'importe que l'article paraisse après l'ouvrage ? » (Lov., A. 311, fol. 60. *Les Nouvelles littéraires*, 23 août 1930.)

5. Spoelberch de Lovenjoul, *Autour de Honoré de Balzac*, Paris, 1897, p. 238-243, lettre reproduite par A. Parménie et C. Bonnier de la Chapelle, *op. cit.*, p. 30-32.

liers. Le rôle essentiel d'Hetzel nous semble avoir été plus celui d'un excitateur — tout au moins pour l'*Avant-Propos* [1] — que d'un collaborateur. C'est lui qui a *contraint* Balzac à rédiger ce magnifique texte qu'il ne voulait pas écrire.

L'*Avant-Propos* est daté : juillet 1842, cette date est certainement exacte, mais la correspondance dont nous disposons ne nous permet pas d'en fixer le quantième. Nous n'avons qu'un *terminus ad quem*. Le 13 juillet, Balzac écrit à Mme Hanska : « Je viens de relire l'*Avant-Propos* qui commence la *Comédie Humaine*, il a vingt-six pages et ces vingt-six pages m'ont donné plus de mal qu'un ouvrage, car elles prennent par la circonstance, un caractère de solennité qui effraie celui qui prononce ces quelques paroles en tête d'une collection si volumineuse [2]. » C'est donc probablement dans les premiers jours de juillet que l'*Avant-Propos* de la *Comédie Humaine* fut rédigé alors que le reste du volume était déjà entièrement imprimé et mis en vente [3]. Mais Balzac seul, par ses hésitations, était responsable de ce retard.

George Sand écrivit tout de même une préface pour la *Comédie Humaine...*, mais onze plus tard, après la mort de Balzac.

ROGER PIERROT.

DE « CONSTANTINOPLE » AU « ROMAN DE LA MOMIE »

Notes sur deux ouvrages de Théophile Gautier

I

CONSTANTINOPLE

Le plan du volume. Ébauche d'un chapitre.

Le 25 juillet 1852, dans une lettre à Louis de Cormenin, Théophile Gautier annonçait le plan de son ouvrage sur Constantinople, qui aurait porté le titre général de *Promenade d'été* :

« Malte, Syra, Smyrne, La Troade, Les Dardanelles : 5 feuilletons.
Constantinople : 10 feuilletons.
Le Bosphore, les villages et les îles : 5 feuilletons. »

Soit, un feuilleton équivalant à un chapitre, vingt feuilletons en tout.

Le récit du voyage de Gautier fut publié en plusieurs fois, dans *La Presse*, d'octobre 1852 à novembre 1853 ; le volume définitif, publié en 1853, comprendra non pas vingt, mais trente chapitres. Il y aura, comme prévu, cinq

1. Une lettre d'Hetzel à Balzac, du 12 septembre 1841, semble bien prouver qu'Hetzel a revu le texte du *Voyage d'un lion d'Afrique à Paris*, publié en novembre 1841, au t. I des *Scènes de la vie privée et publique des animaux* : « Ma foi, mon cher Balzac, je viens de relire *le lion*. Je l'ai fait lire à 10 personnes, tout le monde l'a trouvé très bien, et je suis de l'avis de tout le monde. Dites-moi maintenant que vous le préfériez tel qu'il était sorti de votre cerveau, je le trouverai très juste et très naturel, je le trouverai peut-être vrai par dessus le marché. *Mais pour le trou qu'il doit boucher, je l'aime mieux revu, corrigé et selon vous, abimé.* Il vient d'être corrigé encore un peu. Reverrez-vous une épreuve, le signerez-vous ? » (Lov., A. 256, fol. 125). — Je crois, d'autre part, que Balzac a collaboré aux *Peines de cœur d'une chatte française*, signées par P.-J. Stahl.

2. *Lettres à l'Étrangère*, II, 56.

3. Dans une lettre malheureusement non datée, Hetzel écrivait à Balzac, probablement au début de juillet : « Je vais porter la préface à Plon vous l'aurez dans 2 jours. » (Lov., A. 256, fol. 137.)

chapitres concernant le voyage d'aller, mais vingt-et-un, et non plus dix seulement, seront consacrés à la description de la ville proprement dite, les quatre derniers se rapportant à Kadi-Keui, au Mont Bougourlou, aux Iles, au Bosphore et au départ.

La numérotation sera décalée par rapport à celle des feuilletons, les chapitres I à V ayant d'abord paru dans *La Presse* les 1, 2, 5, 6 et 8 octobre 1852, et la suite du texte à partir du 17 décembre, avec une nouvelle numérotation, le nouveau chapitre I étant « Le Petit-Champ. La Corne d'Or ».

A cet ensemble, il faut ajouter l'étude sur « Le théâtre turc à Constantinople » qui, comme l'a signalé Spoelberch de Lovenjoul, aurait dû former le chapitre XV du volume et qui, probablement oubliée parce qu'elle avait été publiée isolément, fut reproduite dans le tome I de *L'Orient* en 1877.

Il existe, en outre, dans la collection Spoelberch de Lovenjoul [1], une ébauche du feuilleton XXIV (chapitre XXIX) sans doute abandonnée parce qu'elle reprenait en plusieurs endroits les termes du chapitre V (La Troade-Les Dardanelles).

En voici le texte que nous croyons inédit :

Feuilleton de *La Presse.*

XXIV

LE BOSPHORE

Il ne serait peut-être pas sans intérêt puisque nous allons parcourir le Bosphore de conserve avec le lecteur de tracer auparavant un petit croquis à la plume de la géographie des lieux. Les événements rappellent à tout propos les noms des Dardanelles, de la mer de Marmara, de la Corne d'or, du Bosphore et de la Mer Noire sans qu'on se fasse une idée bien nette [2] de ces bras de mer qui s'évasent en bassin puis s'étranglent de nouveau et s'élargissent ensuite. Moi-même j'en ai parlé plusieurs fois sans en préciser la situation avec la familiarité négligente de l'homme à qui les localités sont connues et qui n'y voit rien d'obscur.

Quand on a suivi la côte de l'ancienne Troade et dépassé l'île de Tenedos on rencontre l'entrée des Dardanelles [3]. Les Dardanelles que les Grecs nommaient Hellespont, de la chute d'Hellé qui s'y laissa tomber du bélier magique qu'elle chevauchait à travers les airs en croupe de son frère Phryxus, creusent [4] dans les terres un canal large [5] comme la Tamise à Gravesend long de dix ou douze lieues et dont les rives offrent peu de sinuosités ; la côte orientale est formée par le vieil Empire de Priam affublé du nom Turc de Bigna, la côte occidentale par une étroite langue de terre que battent sur son autre face les flots du golfe de Saros dont l'échancrure mord assez profondément le rivage de Roumélie. Le passage gardé à son embouchure dans l'archipel grec par les châteaux d'Europe et d'Asie conserve à peu près la même largeur jusqu'à Gallipoli et Lampsak, deux villes situées, la première en Europe et l'autre en Asie. A partir de là les rives s'éloignent, le canal devient bras de mer et débouche dans la mer de Marmara, un immense lac salé aux eaux vives et bleues, la Propontide des Anciens ; sauf quelques dentelures et quelques caps ou presqu'îles, la mer de Marmara occupe un bassin à peu près oblong ; l'île de Marmara où sont mouillées maintenant les flottes anglaises et françaises combinées, la plus grande de cette Méditerranée en miniature, se présente au sortir des Dardanelles entre la presqu'île de Cyzique et la côte d'Europe ; un peu au-dessus des Iles des Princes entre Stamboul et Scutari se déverse le Bosphore

1. C. 464, f° 10.
2. Remplace par rature : bien *précise.*
3. Remplace par rature : *au fond de l'Archipel.*
4. Remplace par rature : *forment.*
5. Remplace par rature : *à peu près.*

plus étroit et moins long que les Dardanelles puisqu'on ne compte guère que six lieues et demie ou sept lieues de Seraï Bournou à l'embouchure de la Mer Noire. Le Bosphore ou Canal de Constantinople joue le même rôle entre cette mer et la Mer de Marmara que les Dardanelles entre la Mer de Marmara et l'archipel Grec ; il sert de trait d'union et de défense. La Corne d'Or est une espèce de golfe recourbé en Corne dont la pointe s'enfonce dans les terres au delà d'Eyoub jusqu'aux eaux douces d'Europe et qui débouche sur le Bosphore entre Galata et le Sérail, en face de Scutari et tout près de la mer de Marmara ce qui en fait un des ports les plus admirablement situés du monde. Maintenant que ces explications sont données rien ne nous empêche de monter dans le caïque à deux paires de rames que nous avons frêté à Top'hané pour notre petite excursion.

II

Les emprunts au « Journal de Constantinople ».

Sans doute serait-il possible de déceler un certain nombre de sources livresques au *Constantinople* de Gautier, bien que celui-ci soit en majeure partie un livre d'impressions et de descriptions. La manière dont Nerval, par exemple, a utilisé l'ouvrage de William Lane, *Modern Egyptians* dans son *Voyage en Orient*, montre que même les impressions prétendûment personnelles et vécues peuvent avoir une origine livresque.

En feuilletant la collection du *Journal de Constantinople* de l'année 1852 [1], on constate que Gautier a fait des emprunts textuels à la prose des rédacteurs de ce journal. Un peu essoufflé peut-être et pressé par la nécessité des feuilletons à livrer, il s'est procuré ainsi de la copie à bon compte, en utilisant probablement des coupures de journaux qu'il avait rapportées. C'est ainsi que le chapitre XXI : « Le Charlemagne, les incendies », comporte des emprunts à des comptes rendus publiés dans le *Journal de Constantinople*, l'un sur l'arrivée du *Charlemagne*, le 26 juillet 1852, et les incendies des 28 et 29 juillet — à l'extinction desquels participèrent les marins sous la direction du capitaine de frégate Reynaud, second commandant du vaisseau (Journal du 4 août), l'autre sur une fête donnée aux marins du *Charlemagne* et du *Chaptal* (Journal du 5 août).

Gautier emprunte même au récit de la fête certaines expressions ; on lit, par exemple, dans le Journal : « L'Arnal et le Bardon du bord le disputent aux créateurs parisiens des deux rôles de *Passé minuit* », et, plus loin : « Le *Charlemagne* et le *Chaptal* célèbrent de véritables noces de Gamache». — Gautier écrit : « Arnal n'est pas plus drôle dans *Passé minuit* que le gabier chargé de ce rôle à Thérapia », et : « Après la comédie, le repas eut lieu, gigantesque agape, prodigieux festin de Gargantua, colossales noces de Gamache, produit combiné du chef de l'ambassade et du cook du *Charlemagne*, etc. » Ajoutons même qu'il n'est pas nécessaire que Gautier ait assisté à la fête en question pour pouvoir lui consacrer une page en démarquant le *Journal de Constantinople*.

Une partie des deux chapitres de *Constantinople* intitulés « L'Atmeidan » (chapitre XXV) et « L'Elbicei-Atika » (chapitre XXVI) est empruntée aussi à une étude de Georges Noguès, fils du directeur du *Journal de Constantinople*, François Noguès, publiée dans cette feuille le 4 juin et le 9 juin 1852 (nos 579 et 580 du Journal) sous le titre : « l'Elbicei Atika ».

Théophile Gautier a d'ailleurs reconnu cette dette, tout en se gardant de donner une référence précise : « Ce travail (il s'agit de la description minutieuse des costumes figurant au Musée des Costumes, alors ouvert depuis peu) a été fait d'une manière aussi exacte que brillante par M. Georges Noguès, fils du rédacteur en chef du Journal français de Constantinople, et avec un soin que n'y peut mettre un voyageur forcé de voir rapidement. Sa

1. La seule collection de ce journal, malheureusement très incomplète, que nous connaissions (il y manque les années 1842 à 1847 et les années 1850 et 1863), se trouve à la Bibliothèque municipale de Beyazit, à Istanbul.

notice nous a servi pour poser les noms sur des personnages que nos yeux se rappelaient, et nous lui rendons ici la justice qui lui est due. Cet hommage nous permet de lui emprunter avec moins de scrupule quelques détails oubliés. » Et, après ce remerciement, Gautier démarque phrase après phrase le texte de Georges Noguès. Il fait œuvre de styliste à partir de matériaux déjà élaborés.

Matériaux qui parfois ne sont pas littéraires, comme ils le sont ici. Dans le *Roman de la Momie*, Gautier décrira pendant des pages les gravures qui ornent le livre de Feydeau : *Histoire des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens*. Il se souviendra aussi, dans ce roman, de son voyage à Constantinople, et nous allons en apporter la preuve.

III

Le Pharaon-Sultan.

Le *Roman de la Momie* date de 1857, il est donc antérieur au voyage de Gautier en Égypte qui n'aura lieu qu'en 1869 au moment de l'inauguration du canal de Suez, mais il fut écrit après le séjour de l'écrivain à Constantinople.

On connaît la célèbre scène du chapitre III du roman où Pharaon rentre dans Thèbes en triomphateur et où les prunelles du demi-dieu glissant du côté de Tahoser jettent l'étincelle de l'amour à première vue.

Or, cette scène semble bien être sortie d'un souvenir du voyage de Gautier en Turquie et de l'impression qu'avait fait sur le poète le sultan Abdul Medjid. (On sait qu'en réalité peu de sultans furent aussi peu pharaoniques que celui-là !)

Voici comment le voit l'écrivain :

> Sa figure immobile m'a paru profondément empreinte des satiétés suprêmes du pouvoir : un ennui fixe et intense toujours égal à lui-même, éternel comme la neige des hauts lieux, lui faisait comme un masque de marbre [...] Quant aux yeux, je ne puis les comparer qu'à des soleils noirs arrêtés dans un ciel de diamant ; aucun objet ne semblait s'y réfléchir ; comme les yeux des extatiques, on les eût crus absorbés par quelque vision insaisissable au regard vulgaire.
>
> Cette physionomie n'était du reste, ni sombre, ni terrible, ni cruelle, elle était extra-humaine : je ne puis trouver de meilleur mot. On sentait que ce jeune homme, assis comme un dieu sur un trône d'or, n'avait plus rien à désirer au monde : que tous les rêves les plus charmants étaient pour lui d'insipides réalités, et qu'il se glaçait lentement dans cette froide solitude des êtres uniques. En effet, du sommet de sa grandeur, il n'aperçoit la terre que comme un vague brouillard, et les têtes les plus élevées arrivent à peine au niveau de ses bottes. (*Constantinople*, p. 249-250.)

Gautier concevra de la même façon, quelques années plus tard, le Pharaon de l'Égypte ancienne, tel qu'il apparaît dans le *Roman de la Momie* (chapitre III) :

> Sa figure lisse, imberbe, aux grands traits purs, qu'il ne semblait au pouvoir d'aucune émotion humaine de déranger et que le sang de la vie vulgaire ne colorait pas [...] inspirait par son immobilité même une respectueuse épouvante. On eût dit que ces yeux fixes ne regardaient que l'éternité et l'infini ; les objets environnants ne paraissaient pas s'y refléter. Les satiétés de la jouissance, le blasement des volontés satisfaites aussitôt qu'exprimées, l'isolement du demi-dieu qui n'a pas de semblables parmi les mortels, le dégoût des adorations et comme l'ennui du triomphe, avaient figé à jamais cette physionomie, implacablement douce et d'une sérénité granitique. Osiris jugeant les âmes n'eût pas eu l'air plus majestueux et plus calme.

Et l'origine de l'épisode final du chapitre III du Roman est dans une impression notée au chapitre XV de Constantinople (« Le sultan à la mosquée ») :

Je donnais le bras à une jeune dame italienne qui m'avait prié de l'accompagner, et qui se penchait avidement à travers la haie pour contempler les traits du sultan [...] Abdul Medjid dont le cheval s'avançait moelleusement inclinant sa belle tête avec des ondulations de col de cygne, et comme ayant conscience du fardeau qu'il portait, Abdul Medjid remarqua l'étrangère et fixa quelques secondes sur elle ses yeux d'aigle en tournant imperceptiblement sa face impassible, ce qui est la manière de saluer du sultan, chose qu'il fait du reste très rarement.

La « jeune dame italienne » de ce texte est probablement Ernesta Grisi qui séjournait à Constantinople en compagnie de Gautier. De cette impression finement notée naîtra une belle page du *Roman de la Momie* :

En passant devant le talus où se tenaient Tahoser et Nofré, le Pharaon, que sa litière posée sur les épaules des oëris mettait par-dessus la foule au niveau de la jeune fille, avait lentement fixé sur elle son regard noir, il n'avait pas tourné la tête, pas un muscle de sa face n'avait bougé, et son masque était resté immobile comme le masque d'or d'une momie, pourtant ses prunelles avaient glissé entre ses paupières peintes du côté de Tahoser, et une étincelle de désir avait animé leurs disques sombres : effet aussi effrayant que si les yeux de granit d'un simulacre divin, s'illuminant tout à coup, exprimaient une idée humaine. Une de ses mains avait quitté le bras de son trône et s'était levée à demi, geste imperceptible pour tout le monde mais que remarqua un des serviteurs marchant près du brancard, et dont les yeux se dirigèrent vers la fille de Pétamounoph.

Le Sultan-Pharaon et le Pharaon-Sultan sont donc conçus d'après la maxime formulée dans *Paris futur* : « Les chefs doivent donner aux peuples qu'ils gouvernent, sous peine de désaffection, le spectacle des formes plastiques du pouvoir. » Une fois de plus apparaît la prédominance chez Gautier des considérations d'ordre esthétique, née non d'un manque de cœur ou d'une absence de sens moral, mais d'un désir de perfection et de la recherche d'un sanctuaire d'art à l'abri des incursions du vulgaire.

JEAN RICHER.

COMPTES RENDUS

Josef Kopal, **Dèjiny francouzské Literatury** [*Histoire de la Littérature française*]. Un vol. de 480 pages. Praha [Prague], Melantrich, 1949.

Professeur à l'Université Charles, M. J. Kopal, qui, depuis trente ans, a consacré de nombreuses études à la littérature française, a publié avec cette *Histoire* une œuvre nourrie de sa fréquentation quotidienne de la littérature française.

Ce gros volume se divise en huit parties : Moyen Age, Renaissance, Baroque, Classicisme, Age des Lumières et Préromantisme, Romantisme, Réalisme et Naturalisme, enfin, Littérature des cinquante dernières années. On voit que M. Kopal ne s'est pas satisfait des divisions traditionnelles, de l' « harmonieuse simplicité » du Grand Siècle, et qu'il a placé l'époque baroque entre la Renaissance et le Classicisme. C'était la première fois que l'on introduisait dans une œuvre synthétique la notion du baroque littéraire, bien que cette notion soit thème de discussions depuis Wölfflin. Les historiens littéraires français ont montré plus que leurs collègues étrangers de méfiance envers l'introduction de cette nouvelle époque littéraire : aucune des littératures, ni celle de M. Jasinski, ni celle de Ph. van Tieghem, ni la nouvelle édition de Bédier-Hazard n'en parlent. Seul, M. Kohler a adopté cette division [1]. Cette réserve a pour cause la difficulté du problème.

On pourraut d'ailleurs reprocher à M. Kopal une certaine simplification du problème. M. Kopal ne donne pas une définition du baroque littéraire, mais le caractérise par le relâchement des règles, le pathos, l'excès des proportions, l'exagération dramatique, etc., tous aspects qui coïncident avec la définition du baroque dans les beaux-arts et, dans une certaine mesure même, avec celle du romantisme. Aussi l'auteur tombe-t-il, malgré lui, dans la même erreur que Faguet qui a confondu le baroque avec le romantisme. M. Kopal constate l'existence du baroque en France, mais il n'explique point les faits qui en ont produit la formation. Le baroque naît, nous paraît-il, du sentiment de l'incertitude et de l'angoisse humaine, du déséquilibre individuel et social, ce qui est en opposition évidente avec le fier « homo sum » de la Renaissance. On pourrait même discuter les termes fixés au commencement (début du règne d'Henri IV) et à la fin de l'époque baroque (qui est aussi celle du règne de Louis XIII). On trouve d'ailleurs des traits analogues et chez des auteurs antérieurs (Ronsard) et chez des auteurs postérieurs (Racine, Molière) à l'époque indiquée par M. Kopal. Nous ne voulons pas affirmer avec M. Hatzfeld que le classicisme français n'est qu'une forme singulière du baroquisme européen ; nous voulons seulement faire remarquer que le problème du baroque littéraire en France est toujours ouvert. Le préromantisme paraît être dans une situation plus favorable grâce aux travaux d'Estève, Monglond, Paul van Tieghem, Mornet, etc., mais peut-être vaudrait-il mieux in-

1. A ce propos, notons que l'œuvre de M. Kopal fut terminé en 1945, et dut attendre sa publication jusqu'en 1949.

troduire la notion de premier romantisme (Mme Ferraud, Ducis, Millevoye, Thomas) qui coïnciderait chronologiquement avec les écoles romantiques en Allemagne (celles de Iéna et de Heidelberg). Cela prouverait — nous semble-t-il — que le romantisme français est un mouvement autochtone dans lequel l'influence allemande et anglaise ne joue pas le rôle que lui a attribué dans ses monographies L. Reynaud.

La dernière partie du livre : « les Cinquante dernières années » est, elle aussi, assez discutable. Ici l'auteur quitte le rôle de l'historien littéraire et tâche de classer les auteurs et les valeurs dont l'évolution n'est pas encore terminée. M. Kopal prévoyant les difficultés auxquelles il pourrait se heurter, s'il voulait donner une analyse détaillée des auteurs modernes, se contente d'une définition sommaire.

Ce sont là nos réserves sur les grandes lignes des périodes adoptées. En ce qui concerne la disposition interne des matières, rappelons que chaque période littéraire s'ouvre par un chapitre d'introduction où le courant littéraire en question est mis en rapport avec les mouvements intellectuels et souvent avec les faits politiques et sociaux. On y trouve les informations nécessaires sur la position des écrivains dans la société, sur l'organisation de la vie littéraire, sur les revues littéraires, sur les traductions des œuvres étrangères, qui ont eu une grande importance en France. Après les chapitres d'introduction suivent les portraits des écrivains qui sont le plus souvent classés d'après les genres littéraires. Cette méthode des « coupes transversales » cause souvent le morcellement d'un ensemble continu. Les portraits des écrivains se composent de trois parties : de la biographie, de l'analyse de l'œuvre littéraire et de la vie posthume de l'œuvre analysée. Pour éviter la monotonie, M. Kopal varie souvent sa méthode dans la biographie. Ennemi des formules simplistes, il saisit chaque auteur dans sa complexité, dans sa totalité. Il juge son œuvre du point de vue psychologique, mais il n'oublie pas le contexte intellectuel et social. Avec une finesse très rare, il applique aussi la méthode comparative : nous avons ainsi souvent l'impression d'une monographie incorporée dans le courant de l'époque. Cette méthode est naturellement abandonnée dans la dernière partie.

L'œuvre de M. Kopal copieusement documentée, écrite avec une érudition rare et fine, dans un style concis, exact et vif, donne l'état présent des études des spécialistes et est destinée à être consultée par les initiés, les étudiants, ce qui n'empêche pas qu'elle puisse être lue avec profit par le grand public.

A. Zatloukal.

Raymond Lebègue, **La Tragédie française de la Renaissance,** 2e édition revue et augmentée. Bruxelles, Office de Publicité (Collection Lebègue et Nationale, 4e série, no 46) et Paris, Société d'enseignement supérieur, 1954. Un vol. in-12 de 120 pages.

On sait les mérites du livre très dense de M. Raymond Lebègue sur *La Tragédie française de la Renaissance* : sans aller jusqu'à la minutie érudite, mais sans négliger non plus les particularités significatives, il dégage les lignes maîtresses de l'évolution et consacre à Robert Garnier et à Montchrestien deux chapitres quasi définitifs. — Publiant une seconde édition de cet ouvrage, l'auteur a voulu le rendre, s'il se pouvait, plus complet et plus utile encore. Tel paragraphe a été remanié (p. 91) ; tel autre, traitant des représentations tragiques à la fin du xvie siècle, a été considérablement élargi (p. 71) ; les indications bibliographiques des notes ont été étendues pour signaler les travaux importants parus depuis 1944 ; l'index a été augmenté d'un sixième ; surtout, un *Tableau chronologique* placé à la fin du volume condense les renseignements dont nous disposons touchant la composition, la représentation et la publication de tragédies au xvie siècle :

on devine l'intérêt d'un tel tableau pour les historiens du théâtre désireux de se procurer commodément une documentation précise et sûre. Deux remarques de détail : page 38, n. 1, l'indication bibliographique appelle une note à part ; page 105, la *Sophonisbe* perdue de Jacques Mondot, mentionnée pages 72 et 93, est à rajouter au *Tableau* chronologique, antérieurement à 1584 (puisqu'elle est signalée par Du Verdier). — On souhaite que M. Lebègue publie bientôt, pour une meilleure connaissance de notre théâtre du XVIe siècle, une *Comédie française de la Renaissance* qui soit le pendant de cette magistrale mise au point sur la tragédie humaniste.

ROBERT GARAPON.

JEAN DE SPONDE, **Méditations avec un essai de poèmes chrétiens.** Introduction de ALAN BOASE. Paris, J. Corti, 1954. Un vol pet. in-8° de CLXXIV-208 pages.

M. Boase a bien mérité de Sponde. Il a, autrefois, ressuscité son nom. Puis il a procuré de ses poèmes une édition dont j'ai dit ici-même les mérites (t. LII, p. 211). Ayant appris par le catalogue de la Bibliothèque Nationale l'existence d'un exemplaire des *Méditations sur les Psaumes XIV, XLVIII, L et LXII* (1588), il réédite ce texte rarissime, avec des notes et une très instructive introduction.

Cet ouvrage en prose était suivi d'un *Essay de quelques poèmes chrétiens* : c'est le premier état de poésies religieuses que M. Boase avait réimprimées en 1949, d'après le texte de 1599. Nous apprenons ainsi qu'elles datent de la période protestante de Sponde.

Ce nouveau livre de M. Boase présente un double intérêt. D'une part, l'éditeur a cherché dans les publications de l'époque et dans les archives provinciales les éléments d'une biographie de Sponde, qui est beaucoup plus riche et plus précise que les notices dont on disposait jusqu'à présent. D'autre part, ces *Méditations* sont un magnifique spécimen de prose baroque, et l'étude qu'en fait le professeur de Glasgow est aussi neuve et substantielle que celle qu'il nous avait donnée de la poésie baroque du même auteur.

Dans sa *Vie de Sponde*, M. Boase éclaire l'évolution religieuse de ce personnage, en le replaçant dans l'histoire de nos troubles ; à l'arrière-plan figurent les acteurs du drame national : Henri IV, Duplessis-Mornay, Du Perron, etc...

Mais ce qui nous intéresse le plus, c'est l'inspiration et la forme de ces méditations sur quelques Psaumes. Leur caractère le plus saillant, c'est le biblisme. M. Boase lui consacre peu de pages, sans doute parce qu'il a jugé inutile d'insister sur une qualité aussi évidente. Je n'y ai pas remarqué, à la différence des *Tragiques*, d'hébraïsmes syntaxiques. Mais, comme son coreligionnaire d'Aubigné, le Sponde des *Méditations* est nourri des deux Testaments. Lui aussi, il fait mention d'Adonibésec et d'autres Juifs aussi obscurs. Il s'est assimilé l'anthropomorphisme biblique. De nombreuses phrases sont tirées des Écritures. Quant aux images bibliques, elles pullulent ; Sponde affectionne celles qui ont une vigueur triviale : *ordure, puanteur, charogne, vomir le fiel*, etc... Il serait intéressant d'en dresser un répertoire et de le comparer à celui qu'on a établi pour les *Tragiques*.

Comment définir le style propre à Sponde ? Parfois on pense à l'abondance, à la redondance des romans de Hugo, à l'insistance d'un Péguy [1]. Mais, à juste titre, M. Boase a relevé l'imitation du style coupé, de la phrase courte, des antithèses et des traits de Sénèque, dont Croll a montré jadis l'influence

1. Cf. p. 21 : « ... qu'il ne soit, di-je, positivement et simplement.... »

sur la prose de la fin du XVIe siècle [1]. Et cette prose de Sponde est baroque, comme le sont les vers pieux ou amoureux du même auteur [2].

La suite des idées n'apparaît pas clairement [3], car la trame disparaît sous de riches broderies, d'innombrables amplifications, parallélismes synonymiques et images. Mais que de pages admirables, qu'il faut lire à haute voix et qui supportent la comparaison avec les passages les plus éloquents et les plus évocateurs des *Essais* et des *Pensées* ! Voyez, par exemple, les pages 5-6, 29-30, 43, 47. Le mouvement est véhément, torrentiel, — trop continuellement véhément, car cela émousse, à la longue, l'effet. Ce ne sont qu'apostrophes [4], interrogations, exclamations, objurgations... Elles sont groupées en phrases symétriques.

L'antithèse est aussi fréquente que chez D'Aubigné : Sponde se plaît à opposer deux pensées, deux mots, deux images. On retrouve l'antithèse, chère aux dévots du XVe siècle, entre le Tout et le Rien.

Les très nombreuses images sont souvent groupées en antithèse, et parfois développées. En voici une qui fait penser au « style Nervèze » :

Ils voguent à pleines voiles sur la mer de leurs désirs, ils ont pour un temps le vent en poupe [5]...

Un des caractères du style baroque, les jeux sur les mots, apparaît encore plus fréquemment dans les *Méditations* que dans les *Tragiques* ou la *Semaine*. On rencontre les antithèses de deux mots de même racine : *ces persécuteurs furent persécutez, ployons noz armes mais desployons noz cantiques*, etc... ; les contradictions entre deux mots identiques ou de même racine, contradictions qui existent non seulement dans le style, mais aussi dans la réalité : *impuissance néantmoins puissante, mes propos sont sans propos et ma raison sans raison, ces natures desnaturées*, etc... Parfois c'est un jeu gratuit et vain : par exemple, le rapprochement entre les cheveux hérissés de frayeur des humains et les cheveux touffus des comètes (p. 12), ou ces symétries :

O Dieu, voys-tu point que ce peuple ne te void point ? Cognois-tu point que ces fous ne te cognoissent point ?

Mais l'antithèse est l'expression naturelle de la pensée religieuse de Sponde, le moyen habituel de son apologétique.

On notera aussi l'enchaînement des phrases ; dans le *Malade imaginaire*, M. Purgon donnera un risible exemple de cette figure de rhétorique. Voici qui appartient au genre sérieux :

Seigneur,... fay leur sentir que ce vent fait de l'orage, et cest orage du fracassement et ce fracassement de la dissipation, et ceste dissipation de l'anéantissement (p. 75 ; cf. aussi p. 16 et 91).

1. Cf. les références de la p. CLXX.

2. Ses vers et sa prose se ressemblent par la fréquence des images et par l'accumulation des adjectifs démonstratifs ; comparer, sous ce rapport, au fameux sonnet *Mais si faut-il mourir*, les p. 40-42, 45, 60, 87....

3. M. Boase la reconstitue p. CIX et suivantes. Dans une vingtaine de pages, il éclaire la pensée religieuse de Sponde.

4. Voici un développement caractéristique : « Petit bout de chair, qui ne comprens que trois pieds d'air, qui broncheras tantost contre une pierre pour te rompre le col, qui hurteras de la teste contre le sueil de ta porte, qui mourras d'une piqueure d'aiguille, pui seras rongé d'un ciron jusqu'aux entrailles, qui estoufferas des vers que ton ventre produict, qui perdras ta vie à la moindre goutte de poison que tu auras avallé, et tes palays à la moindre estincelle de feu, de quel front soustiendras-tu les feux et la tempeste de ce juge ? »

5. Comment ne pas songer à cette phrase d'un roman du temps, que G. Reynier a recueillie dans son *Roman sentimental* (p. 329) : « Ils voguent sur la mer Adriatique et dans la mer de leur aise ? »

« Style spondéen », avons-nous dit trop hâtivement. Il faut voir dans quelle mesure les caractères de cette rhétorique se retrouvent chez certains prosateurs contemporains. M. Boase nous y invite en mentionnant Juste-Lipse, Pellisson, Duplessis-Mornay.

Dans les limites d'un compte rendu on ne saurait épuiser l'intérêt des *Méditations* spondéennes. Lecteur, prenez-les en main, et, si vous craignez d'être ébloui par cette prose coruscante, mettez, comme pour Paul de Saint-Victor, des verres fumés. Lisez-en, à haute voix, une dizaine de pages ; alors vous remercierez l'éditeur d'avoir enrichi d'une œuvre aussi caractéristique la littérature baroque de la France.

RAYMOND LEBÈGUE.

Dictionnaire des Lettres françaises. XVII^e siècle. Fayard, 1954. Un vol. in-4° de 1032 pages.

Près de trois ans après le XVI^e siècle, et double de son aîné, voici le second tome de ce *Dictionnaire*, ouvrage collectif dont on ne peut que louer l'esprit : chacun apporte à l'œuvre commune les seuls matériaux qu'il connaît, longuement éprouvés, dûment vérifiés. Cent soixante-et-onze collaborateurs, hommes de lettres, universitaires, chartistes, ecclésiastiques, libres chercheurs, garantissent le sérieux de l'entreprise.

Et, en effet, malgré ses membres épars, le Grand Siècle retrouve bien ainsi son vrai visage, que de fâcheux soucis de synthèses dogmatiques continuent de nous présenter, raide et simpliste, dépouillé de sa richesse, de sa sensibilité vibrante, de son génie créateur, de sa complexité. Qu'on lise les articles sur Cyrano, Lantin, de Launoy, Peiresc, Mersenne, et l'on percevra combien ce siècle fut d'abord celui de la libre recherche, d'un humanisme sans cloisonnement des disciplines, qui analysait, étendait, prolongeait les premières enquêtes de la Renaissance, à l'échelle mondiale parfois, européenne toujours, dominées par les grands courants italien et espagnol, mais qui ne sont pas les seuls. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les articles : *collège*, *colportage*, *écoles*, *Jésuites*, *lecture et public*, *Livre*, *moralistes*, *traductions* nous informent mieux sur l'esprit du siècle que les articles traitant des grands noms.

On peut discuter les proportions accordées aux auteurs. Que l'on consacre de longs paragraphes aux méconnus, Yves de Paris et autres Cl. Gilbert, très bien ! Mais trois lignes à Barcos, pour 150 à de Pure, *une* ligne à Mainfray et 80 à Pradon, deux à Silhon et 150 à M^lle de Gournay ? Si l'on craignait de trop grossir l'ouvrage, il était facile d'élaguer les éléments purement anecdotiques des articles sur Pellisson, Porchères, Cl. Le Petit, Testu, Villoyer, etc...

Le choix des articles d'ensemble est fort arbitraire. Sur les mouvements littéraires, il y a bien des articles : *baroque*, *burlesque*, *classicisme*, — mais pas d'article sur la *préciosité*. Pour les genres littéraires : *chanson*, *roman*, *tragédie*, *tragi-comédie*, *comédie*, mais ni *pastorale*, ni *oraison funèbre*. Sur les influences : Italie, Espagne, Shakespeare, Lope de Vega..., très bien ! *Quintilien*, soit ! mais pourquoi pas plutôt *Lucain*, *Sénèque*, ou un article d'ensemble sur *Les Latins* ? Des articles sur *Bacon*, *Th. More*, *Machiavel* s'imposaient autant que ceux sur *Campanella* ou *Grotius*. « *Le XVI^e vu par le XVII^e* » eût été un article riche d'enseignements ; de même un article sur les *publications latines* qui aurait montré la survie tenace du latin comme langue internationale. On trouve bien la querelle des Jobelins et des Uranistes, mais pas celle, autrement plus importante tout au long du siècle, sur *la Moralité du théâtre*. L'article sur les *moralistes* ne saurait absorber les *mystiques*. La *révolte des Nu-pieds* aurait dû s'inscrire dans un article d'ensemble sur les « *soulèvements au XVII^e* ».

Il est entendu qu'un ouvrage de ce genre ne peut être complet. On serait plus indulgent pour les lacunes de ce livre si elles n'étaient ni si nombreuses, ni si curieuses, surtout si le *Dictionnaire* ne prenait pas une allure exhaustive en signalant nombre de gens, auteurs d'un seul poème, voire d'une épigramme, ou ne donnait le titre de « comédies anonymes dont le texte est perdu » ! Et pourtant on ne trouve ici ni Binet, ni Richeome, ni Surin, ni Lemaistre de Saci, ni de moindres seigneurs, mais qui ont publié jusqu'à vingt livres ! J'ai relevé de prime abord deux cents lacunes. Un recensement méthodique, rien qu'avec des ouvrages aussi accessibles que les catalogues de la Nationale et la bibliographie de Bourgeois et André quintuplerait au moins ce chiffre.

Devant l'utilité d'une telle entreprise, on ne peut que souhaiter une nouvelle édition « revue et corrigée » !

A. Stegmann.

Jean Demorest, **Dans Pascal : essai en partant de son style.** Paris, Les Éditions de Minuit, 1953. Un vol. in-8° de 198 pages.

La hantise de la « doctrine classique » et de ses principes théoriques a longtemps fait négliger l'étude précise et directe de la technique des grands écrivains du XVII^e^ siècle et de leurs procédés d'art. De même, si toute étude consacrée à Pascal contient obligatoirement quelques pages sur sa « rhétorique », il est peu de critiques qui se soient attachés sans préoccupation à l'étude de son style. Aussi n'est-il pas tout à fait inexact de prétendre avec M. Demorest que « tout reste à dire sur Pascal écrivain » (p. 49). Pourtant, une heureuse réaction a été amorcée par Tourneur en 1942. Depuis, les études de Dom Jungo et de Sœur M. J. Maggioni ont apporté des révélations importantes. Le livre de M. Demorest poursuit cette enquête, mais avec de plus hautes ambitions : l'étude du style ne l'intéresse pas seulement en elle-même, elle est surtout pour lui un moyen permettant de saisir les aspects les plus essentiels de la personnalité de Pascal et d'entrer plus profondément dans l'intelligence de sa pensée. Sa méthode est définie incidemment à la page 48 : « Puisqu'une constante du style suppose une dominante psychologique, les réflexions que nous livrons ici sont un essai pour expliquer un aspect de la pensée de Pascal à travers la répétition des formes et l'insistance des procédés. » Méthode fort intéressante, et qui s'applique particulièrement bien au cas de Pascal, dont les écrits, en dépit de la richesse et de la variété de leur langue, se caractérisent par le retour incessant, et comme obsédant, de certains mots, de certaines expressions, de certains tours.

Un des grands mérites de cet ouvrage tient précisément à ce qu'il repose sur une vue générale de l'œuvre de Pascal ; des rapprochements inattendus et très suggestifs peuvent ainsi se faire jour. Les écrits scientifiques reçoivent une place de choix : certains exemples sont empruntés au *Traité du triangle arithmétique*, de caractère très technique (p. 168-169) ; à plus forte raison, la lettre au P. Noël et la lettre à Le Pailleur, citées à plusieurs reprises, apparaissent-elles comme des jalons importants dans l'histoire de la langue scientifique. M. Demorest n'a aucune peine à prouver que les discussions entre Pascal et les Jésuites se placent très souvent sur le terrain du langage (p. 172) ; les premières *Provinciales* sont particulièrement expressives à cet égard. Mais c'est à propos des *Pensées*, comme on pouvait s'y attendre, que les analyses sont le plus nombreuses et le plus riches.

S'il est un trait dominant de la personnalité de Pascal qu'éclaire cet ouvrage, c'est, nous semble-t-il, sa passion du concret. C'est elle qui fait naître dans les fragments des *Pensées* cette surabondance d'images, et donne aux termes abstraits eux-mêmes, comme *néant* et *infini*, par la vertu du contexte,

une véritable réalité. C'est elle qui, dans les *Provinciales* comme dans les *Pensées*, transforme tout raisonnement en dialogue ou en drame ; c'est elle qui explique l'importance fondamentale de la notion de « figure » et certains aspects de l'idée d' « ordre ». L'étude du style rejoint ainsi et complète ce que nous pouvons connaître du savant si attaché à la méthode expérimentale et du chrétien à la recherche du Dieu vivant.

Mais il serait impossible d'énumérer dans le détail tous les points de vue originaux et suggestifs que renferme cet ouvrage. L'auteur possède d'ailleurs un véritable don de la formule concise et pleine. Les vues larges et profondes ne manquent pas ; certains développements vont fort loin : l'idée, par exemple, que Pascal méprise le pyrrhonisme (p. 11-12) ou telles analyses sur les rapports entre intuition et raisonnement, entre cœur et raison et sur l'harmonie que Pascal établit entre ces diverses facultés (p. 40-45).

Nous permettra-t-on cependant quelques réserves ? D'abord sur les détails. Parmi les influences qui ont pu déterminer la conception pascalienne de la figure, un rôle aurait pu être accordé à la vie mondaine et à la littérature qui s'y rattache, riche en symboles et en allégories. Dans l'étude très fouillée qui nous est présentée des images pascaliennes, il est regrettable qu'il n'ait pas été tenu plus grand compte des sources de Pascal, notamment de Montaigne et de la Bible. L'emploi d'une image n'est vraiment révélateur que lorsqu'il est original. Les fragments de l' « imagination » et du « divertissement » fourniraient d'excellents terrains de recherche pour la distinction entre images empruntées et images proprement pascaliennes. Parmi les images qui se rattachent à la navigation, il faudrait classer à part celles qui s'appliquent évidemment, ou peuvent s'appliquer à la navigation fluviale, banale et familière à l'homme du XVII^e^ siècle, et celles qui concernent exclusivement la mer, dont Pascal n'a pu avoir qu'une expérience brève ou nulle. Sur le même sujet, ne pas considérer « nous voici bien au large » (p. 121) comme une image maritime : on dit aussi « à l'étroit ». Enfin certaines analyses restent un peu vagues. Nous aimerions quelques exemples de ces « mouvements de phrases d'une plasticité rigoureuse » auxquels il est fait allusion page 94. D'une façon générale, d'ailleurs, la phrase de Pascal a beaucoup moins retenu l'attention de M. Demorest que son vocabulaire.

C'est là l'une des critiques d'ensemble que nous pourrions lui adresser. Si son livre ne nous satisfait pas entièrement, c'est surtout pour des raisons de structure et de forme. Est-ce une impression personnelle ? Au fond, le genre de l'essai convient mal à la présentation de telles recherches. Pour être probantes et instructives, des études de style, même et surtout lorsqu'elles s'achèvent dans la psychologie, doivent être menées d'une manière systématique, technique, totale. Or, ici, nous avons affaire à une suite de pages brillantes, mais dont l'ensemble ne s'organise pas dans une construction logique et cohérente. Le brillant n'est même pas sans dissimuler parfois une pensée encore vague et mal informée. Aucune nécessité interne ne commande la succession des chapitres ni, en général, l'ordonnance de chaque chapitre. Nous ne savons pas si l'auteur a voulu donner une vue d'ensemble du style de Pascal ou s'il s'est limité volontairement à quelques aspects. N'oublions pas cependant l'essentiel et reconnaissons à M. Demorest le mérite d'avoir ouvert une voie féconde et d'avoir pressenti, sur beaucoup de points, les conclusions auxquelles conduiront sans doute les travaux moins personnels, mais plus rigoureux, que, nous l'espérons, son ouvrage suscitera.

JEAN MESNARD.

Sister Marie-Louise Hubert, O. P., **Pascal's unfinished Apology.** New Haven, Yale University Press ; Paris, P. U. F., 1952. Un vol. in-16 de IX-165 pages.

Voilà, nous semble-t-il, le premier ouvrage qui soit directement consacré au vieux problème du plan des *Pensées* et qui le traite en lui-même, objectivement, en dehors de tout projet d'édition. Cette méthode n'est pas sans offrir de dangereuses facilités. Raisonner sur le plan de l'*Apologie* n'est pas tout à fait la même chose que de classer les *Pensées* : celui qui se limite à la première tâche n'est pas contraint par la nécessité de prendre parti et peut se tenir dans de prudentes généralités. Du moins peut-il faire le départ entre les certitudes fondamentales et le domaine de l'appréciation individuelle. Le premier mérite du livre de Sœur M.-L. Hubert est précisément de chercher à établir un inventaire critique de toutes les données que nous possédons sur le dessein de l'*Apologie*. Après avoir caractérisé dans son introduction les diverses tentatives des éditeurs, elle aborde son sujet par quatre voies successives, le serrant de plus en plus près : la première est celle de l'évolution religieuse de Pascal, la seconde, celle de la tradition apologétique ; le troisième chapitre étudie le plan des *Pensées* d'après le propre témoignage de Pascal, le quatrième, d'après le témoignage des contemporains. La conclusion insiste sur la valeur éminente du *Discours sur les Pensées* de Filleau de La Chaise.

On ne trouvera pas dans ce livre de ces grandes vues d'ensemble qui renouvellent une question. Ce travail n'en est pas moins de très haute valeur et extrêmement précieux. La sûreté de la méthode, la finesse du sens critique, une sobre précision qui ne cherche jamais à dissimuler les difficultés (quitte à ne pas conclure lorsqu'aucune conclusion ne s'impose) font que l'auteur adopte sur presque tous les problèmes contestés les solutions les plus sûres. Citons quelques remarques sur la première conversion de Pascal (p. 40), sur la date de la *Prière pour le bon usage des maladies* (p. 53, n. 3), sur la dette d'Étienne Périer à l'égard de Filleau de La Chaise (p. 139, n. 9) ; et aussi sur des problèmes généraux : çà et là de bonnes formules sur l'équilibre entre la raison et la foi chez Pascal (mais attention à une coquille, qui fait contre-sens, à la page 89 : « Submission *is* the use of reason... », sans doute pour « Submission *in* the use... », traduisant « Soumission *et* usage de la raison... ») ; une heureuse réaction contre la tendance à établir une distinction radicale entre la partie psychologique et la partie dogmatique des *Pensées* ; un jugement généralement compréhensif sur le jansénisme et ses théologiens et de bonnes pages sur Saint-Cyran (p. 36-40). Mieux encore, sur certains points, en ce qui touche notamment les sources de Pascal, Sœur M.-L. Hubert apporte de véritables nouveautés. Une comparaison serrée est établie entre les lettres de piété de 1648-1651 et les écrits de Saint-Cyran (p. 38-40). Quelques sources précises des *Pensées* sont fort bien analysées, comme le *De veritate religionis christianae* de Grotius, le *De vera religione* — il aurait fallu examiner aussi le *De doctrina christiana* — de saint Augustin. Les rapprochements entre la conception pascalienne du cœur et la doctrine thomiste de l'intelligence sont, sinon entièrement convaincants, du moins fort intéressants (p. 136-137). En somme, les qualités solides d'un bon instrument de travail.

La documentation est riche : de nombreux ouvrages en langue anglaise sont cités, généralement trop peu connus en France. Mais on ne peut demander à un ouvrage composé aux États-Unis de recourir aux documents originaux, ni même de n'omettre aucun livre rare. Il est toutefois quelques omissions particulièrement graves, et qui n'ont pas toutes l'excuse de la difficulté de l'information. Pourquoi la thèse du P. Chesneau, publiée dès 1946, n'est-elle pas connue ? Pourquoi n'est-il pas dit un mot, au cha-

pitre II, du livre de Charron, *Les Trois Vérités*, source probable des *Pensées*, d'autant plus que ce traité fournit le meilleur exemple que l'on puisse proposer du plan en trois parties, fort bien défini en ce chapitre ? Enfin il est deux noms que l'on voudrait voir apparaître plus souvent, celui de Montaigne et celui de Descartes.

Relevons quelques erreurs de détail ; elles sont d'ailleurs peu nombreuses. Page 44 : la lettre de Christine à Pascal, comme toutes les *Lettres choisies* et les *Lettres secrètes* de l'étrange reine de Suède publiées par François Lacombe en 1759 et 1761, est apocryphe ; le texte n'en est pas moins digne d'intérêt comme jugement sur Pascal au XVIII^e siècle et les bibliographes ne l'ont jamais signalé. Page 49, reparaît la légende du Pascal solitaire de Port-Royal. Page 134, n. 1 : plusieurs inexactitudes à propos du duc de Roannez. Pages 125-128 : parlant du témoignage de M^me Périer sur l'*Apologie*, l'auteur reproduit, après avoir failli l'éviter, une erreur générale : Gilberte ne propose nullement un plan de l'*Apologie*, elle en définit seulement la *genèse* et la *méthode* ; son témoignage ne peut donc être opposé à ceux de Filleau de La Chaise et d'Étienne Périer.

Bien que Sœur M.-L. Hubert fasse plusieurs allusions aux travaux de MM. Tourneur, Couchoud et Lafuma, elle semble n'en avoir pas vu nettement la portée. Après avoir lu son livre et constaté avec elle quels secours, en définitive assez maigres, il est permis d'attendre des méthodes traditionnelles, nous serions bien déçus si nous ne savions que les manuscrits, convenablement interprétés, nous aident à découvrir, sur le plan des *Pensées*, l'opinion de Pascal lui-même.

JEAN MESNARD.

LOUIS LAFUMA, **Controverses pascaliennes.** Paris, Éditions du Luxembourg, 1952. Un vol. in-8° de 189 pages. — **Histoire des Pensées de Pascal (1656-1952)**, *ibid.*, 1954. Un vol. in-8° de 148 pages.

Les deux derniers ouvrages de M. Lafuma se recommandent, comme les précédents, par la précision rigoureuse des analyses et par la clarté sans recherche de l'exposé. Ces qualités n'entraînent aucune sécheresse, car l'auteur sait trouver spontanément ce ton direct et simple, rehaussé d'humour, qui nous met dans l'ambiance d'une causerie familière. Impression renforcée encore par l'allure générale du développement, à bâtons rompus : non seulement d'un chapitre à l'autre, mais à l'intérieur d'un même chapitre (notamment dans *Les Controverses*, sous les titres *De quelques méprises et Notules*), nous parcourons les sujets les plus divers.

M. Lafuma consacre l'essentiel de ses deux ouvrages à défendre ses idées bien connues sur les manuscrits des *Pensées*. Il apporte aussi quelques découvertes nouvelles : des remarques très curieuses, et qui pourraient être exploitées davantage, sur la place occupée, dans les fameuses « liasses », par les fragments rédigés sur papier réglé (ch. IV des *Controverses*, publié antérieurement dans la *Revue des Sciences humaines*) ; la preuve que les mentions B (bon), M (mauvais), R (à rejeter ou à réserver) figurant par endroits dans les marges de la *Copie* se rattachent à la préparation de l'édition de 1678 (*Histoire*, p. 42 et appendice 3). On trouvera aussi des lumières nouvelles sur les origines de l'édition de Port-Royal d'après des séries de pensées conservées dans les *Portefeuilles Vallant* (*Controverses*, ch. XIV ; *Histoire*, ch. II), et sur le problème complexe des premières éditions des *Pensées* (*Controverses*, ch. X ; *Histoire*, ch. III).

Si M. Lafuma maintient l'essentiel de ses vues, il amorce sur certains points une évolution généralement très heureuse. Il abandonne l'idée que, dans la première partie de la *Copie*, l'ordre des liasses entre elles serait dû à Arnauld ou à Nicole ; en l'attribuant maintenant à Pascal lui-même, il

admet l'authenticité des titres de ces liasses et de la table des matières figurant en tête de la *Copie* (*Histoire*, p. 85-86 et appendice 8), authenticité qui, pour nous, ne fait aucun doute. Plus timidement, il laisse entendre que, dans la deuxième partie de la *Copie*, la possibilité d'un ordre n'est pas exclue (*Ibid.*, p. 90).

Sur d'autres points, il conserve des positions qui nous paraissent faibles. En niant l'existence du témoin qui aurait rapporté à Filleau de La Chaise la conférence tenue par Pascal (*Controverses*, p. 17 ; *Histoire*, p. 33), ne risque-t-il pas de ruiner la réalité même de cette conférence ? Quant au rôle joué par la maladie, ne l'exagère-t-il pas (*Controverses*, p. 15 ; *Histoire*, p. 23) ? Que la rédaction des *Pensées* en ait été suspendue pendant de longs mois, nous l'admettons ; mais que le mal se soit abattu assez brutalement pour interrompre un classement qui ne demandait pas plus de quelques jours, cette affirmation ne s'accorde pas avec nos documents, qui suggèrent plutôt une aggravation lente. M. Lafuma a le tort, croyons-nous, de n'imaginer Pascal classant ses pensées qu'une seule fois dans sa vie (ou deux fois si l'on tient compte des pensées sur les miracles, mais elles se rattachent à un ouvrage différent). A notre avis, Pascal ne laissait jamais ses papiers en désordre. Mais, pour l'établir, il faudrait reprendre toute l'étude des manuscrits.

Quelques erreurs enfin. M. Lafuma nous a signalé lui-même que la « pensée inédite » des *Portefeuilles Vallant* (*Controverses*, ch. XIV) n'était qu'un fragment d'une pensée bien connue sur Montaigne (Brunschvicg, n° 62 ; Lafuma, n° 48). La deuxième partie de la *Copie* comporte 34 séries et non 33 (*Controverses*, p. 16 ; 24, n. 2 ; 87, n. 1 ; *Histoire*, p. 31), comme l'avait bien vu M. Couchoud, pour lequel M. Lafuma nous semble un peu sévère, bien que nous ne songions pas à défendre l'hypothèse du *Discours sur la condition de l'homme*.

Le problème des *Pensées* n'est pas le seul abordé dans ces ouvrages. Au *Discours sur les passions de l'amour* sont consacrés le chapitre XI des *Controverses* et l'appendice 9 de l'*Histoire*. Entre le *Discours* et des textes postérieurs à la mort de Pascal, M. Lafuma établit de nouveaux rapprochements très intéressants, mais qui ne pourront être considérés comme décisifs tant que la littérature de l'amour et des passions au XVII^e^ siècle n'aura pas été systématiquement inventoriée. A signaler une double confusion, lourde de conséquences : 1° Il n'existe pas de Charles-Paul d'Escoubleau de Sourdis, marquis d'Alluye (*Histoire*, p. 108), mais un Charles d'Escoubleau, marquis de Sourdis et son fils Paul d'Escoubleau, marquis d'Alluye. Le premier mourut en 1666 et, par la suite, le titre de marquis de Sourdis se transmit à une autre branche de la famille. 2° Les questions d'amour conservées dans les *Portefeuilles Vallant* (*ibid.*) sont datées, non de 1667, mais de 1664. Elles sont attribuées au marquis de Sourdis, donc à Charles d'Escoubleau. Du fait de ces remarques, l'argumentation de M. Lafuma pour attribuer le *Discours* au marquis d'Alluye perd beaucoup de sa force.

Les *Controverses* traitent aussi de problèmes, biographiques notamment, que, jusqu'ici, M. Lafuma n'avait pas abordés. Un chapitre (IX) sur la « machine d'arithmétique » (puisqu'il faut dire ainsi) apporte quelque renseignements inédits ou peu connus. Dans le chapitre XII, on trouvera une note importante sur la bibliothèque de Pascal. Le chapitre XIII (p. 169) fait connaître un curieux souvenir conservé dans une collection particulière : une image de sainte Scholastique portant au dos une prière tirée de saint Bernard et adressée à la sœur de Pascal, Jacqueline de Sainte-Euphémie. Selon M. Lafuma, la copie du texte de saint Bernard serait de la main de Gilberte Périer. En fait, sur une photographie du document qu'il a bien voulu nous communiquer, nous avons reconnu — et l'hésitation ne nous

paraît pas possible — l'écriture d'Arnauld. Curieux témoignage des liens spirituels dui ont dû exister, avant le drame du formulaire bien sûr, entre la religieuse et le théologien.

JEAN MESNARD.

PASCAL'S, **Pensées,** with an english translation, brief notes and introduction, by H. F. STEWART, D. D. London, Routledge and Kegan Paul, 1950. Un vol. in-16 de XXIV-543 pages.

H. F. Stewart est le grand nom des études pascaliennes en Angleterre. L'un des nombreux travaux qu'il a consacrés à l'auteur des *Pensées* (*The Holiness of Pascal*, Cambridge, 1915) a eu les honneurs d'une traduction française (*La Sainteté de Pascal*, Paris, 1919). Dès 1921, dans un article de la *French Quarterly*, il avait proposé de prendre comme point de départ d'une édition des *Pensées* le fameux *Discours* de Filleau de La Chaise. Ce projet fut mis à exécution avant lui en France par MM. Chevalier (1925) et Massis (1929). Stewart ne donna sa propre édition qu'en 1942, sous le titre *Pascal's Apology for Religion.* Encore ne publiait-il là qu'une partie des *Pensées*, celles auxquelles il prêtait un caractère nettement apologétique. L'édition parue en 1950 renferme, outre *The Apology*, une seconde partie intitulée *Adversaria* où l'on trouve, groupées en une dizaine de séries, les autres pensées : écrits intimes, fragments polémiques, réflexions destinées à tel ou tel opuscule, etc... En outre, cette édition est bilingue : cette tentative étrangère pour donner un classement original des *Pensées* méritait en effet d'être accessible au public français.

Quel fruit pouvons-nous en retirer ? Un fruit très limité, croyons-nous. Une telle édition souffre de venir après l'édition Chevalier, fondée sur le même principe. Principe dont une confrontation des deux ouvrages montre la difficulté d'application : en dépit d'un point de départ identique, la réalisation de Stewart, comme M. Lafuma s'est plu malignement à le noter, diffère profondément de celle de Chevalier. Surtout, cette édition vient après les travaux récents sur les manuscrits des *Pensées*, dont elle ne tient pratiquement pas compte ; elle était donc dépassée dès sa publication. Bien entendu, un classement nouveau des textes, surtout quand il est dû à un savant qui connaissait Pascal aussi bien que Stewart, est toujours suggestif.

Pourtant ce classement appelle bien des réserves de détail. Quelques exemples : comment le rapport, bien vu (cf. les notes), entre les citations latines de la page 400 et celles de la page 214 n'a-t-il pas conduit l'éditeur à rapprocher ces différents textes ? Il est vrai que ce reproche pourrait s'adresser à d'autres éditeurs, à commencer par Brunschvicg. Si le classement à part des pensées sur les miracles repose sur une intuition fort juste, on ne comprend pas pourquoi toutes les pensées concernant la politique de Pascal ont été rattachées à la préparation des *Trois Discours sur la condition des Grands* (p. 478-488). On comprend encore moins le rapport établi entre certaines pensées et le *Discours sur les passions de l'amour* (p. 488 491).

Ouvrage posthume, cette édition n'a pas été publiée avec tout le soin désirable. De cette négligence, nous nous garderons bien d'accuser Stewart ; elle n'en porte pas moins un grave préjudice à son travail. Des renvois aux notes sont placés à tort et à travers (p. XII, p. XX). Les noms propres sont constamment estropiés : on trouvera notamment : *Féneton* pour *Fénelon* (p. XXIV), *Vaillant* pour *Vallant* (p. 220), *Sace* pour *Saci* (p. 537), *Fillemout* pour *Tillemont* (p. IX), *Lingues* pour *Luynes* (p. XXIV), *Cirnault* pour *Arnauld* p. XX), etc... Les citations françaises abondent en fautes d'orthographe. Aussi n'est-on pas peu inquiet d'apprendre que, pour le texte français des *Pensées*, l'éditeur a prétendu respecter l'orthographe du manuscrit original.

Qu'on se garde bien d'attribuer à Pascal les innombrables bizarreries qu'on y rencontrera. Le texte lui-même n'est pas toujours sûr et, chose curieuse, la traduction est parfois plus fidèle que lui : ainsi, p. 42-43, « qui ne résiste à cette montre si authentique » rendu par « which cannot resist so convicing a display ».

Reconnaissons, d'ailleurs, que, dans l'ensemble, la traduction anglaise est bonne. C'est là, croyons-nous, que réside le mérite essentiel de l'ouvrage, qui ne manquera pas de faire beaucoup pour la renommée de Pascal dans les pays anglo-saxons.

JEAN MESNARD.

GUILLAUME-HYACINTHE BOUGEANT, **Amusement philosophique sur le langage des bêtes.** Édition critique par HESTER HASTINGS. Genève, Droz ; Lille, Giard, 1954. Un vol. in-16 de 120 pages.

Voici, dans la collection des *Textes littéraires français*, un de ces nombreux opuscules mi-sérieux, mi-plaisants, où les érudits du XVIII^e^ siècle exerçaient leur verve en marge des grands problèmes philosophiques. L'auteur, le P. Bougeant, Jésuite, s'était fait une spécialité de ce genre, ayant composé plusieurs comédies à propos des querelles du jansénisme et des miracles du diacre Pâris, ainsi qu'une parodie des romans à la mode, *Le Voyage merveilleux du Prince Fan-Férédin dans la Romancie.* De cet *Amusement philosophique*, publié en 1739, Miss Hastings nous donne une édition excellente [1], accompagnée d'une introduction documentée rappelant les principales doctrines relatives à l'âme et au langage des bêtes. Peut-être même ces rapprochements écrasent-ils un peu le P. Bougeant, car il s'agit ici avant tout d'un « amusement ». On peut se demander dans quelle mesure l'auteur prenait au sérieux sa théorie selon laquelle les âmes des bêtes étaient celles des démons que Dieu punissait en les enfermant dans des corps d'animaux en attendant de les plonger dans l'enfer au Jugement dernier. Que penser aussi de cette anecdote (p. 100) où le P. Bougeant prétend avoir conversé avec une araignée en employant une sorte d'alphabet Morse ? Miss Hastings conclut avec raison son étude en disant que le livre (œuvre d'un homme qui avait observé les animaux de près : il a rendu compte, dans *Les Mémoires de Trévoux*, des travaux de Réaumur sur les insectes) est la réaction du bon sens contre les systèmes trop ambitieux.

ROGER MERCIER.

JACQUES DONVEZ, **De quoi vivait Voltaire.** Paris, éditions des Deux Rives, collection « De quoi vivaient-ils ? », 1949. Un vol. in-12 de 178 pages.

S'il est un écrivain pour lequel il est légitime de poser la question : de quoi vivait-il ? c'est Voltaire. M. Donvez sait qu'il n'est pas le premier à examiner cet aspect de la biographie voltairienne ; il ne prétend pas remplacer, en 180 pages, l'étude ancienne et polémique de Nicolardot, ni surtout celle, bien plus solide, de Léon Kozminski. Avec une probité digne d'éloge, M. Donvez reconnaît sa dette à l'égard de ses prédécesseurs. *De quoi vivait Voltaire* est de 1949. M. Donvez n'a donc pas pu faire état de renseignements apportés par des textes publiés depuis lors. Ainsi un paragraphe restitué par M. Th. Besterman [2] a prouvé qu'avant l'exil en Angleterre, les finances de Voltaire étaient moins solides qu'on le croyait : en décembre 1723, il fut obligé de vendre son lit et tous ses meubles pour payer des dettes pressantes... M. Donvez consacre un chapitre à l'abbé Moussinot. Depuis la

1. Une faute d'impression à signaler : p. 53, l. 12 et 13, il faut lire évidemment : *en soi*, et non : *en foi*.
2. Lettre 176, dans *Voltaire's Correspondence*, Genève, 1953.

publication des lettres au banquier lyonnais J.-R. Tronchin, un chapitre parallèle serait à écrire sur cet autre intendant des finances voltairiennes. Ces réserves faites, M. Donvez a le mérite de nous présenter un exposé sobre et net de ce qu'on sait de Voltaire homme d'affaires. En outre ce livre apporte, sur quelques points, le résultat de recherches personnelles. M. Donvez a élucidé les mécanismes des spéculations sur la loterie Pelletier-Desforts et sur le commerce des blés avec la « Barbarie » ; il a consulté les actes passés chez le notaire Nicod. M. Donvez ne tombe jamais dans la compilation. En se posant la question : De quoi vivait Voltaire ? il s'interroge aussi sur la psychologie de Voltaire financier. Il juge la moralité de ses opérations en fonction, non de nos habitudes, mais de celles du XVIII^e siècle. Il n'y a pas lieu, par exemple, de se scandaliser de la place considérable qu'occupent les rentes viagères dans les revenus de Voltaire. La pratique de ces rentes, établies à des taux excessifs, était usuelle au temps de Voltaire. A ce propos, signalons, après M. Donvez, que « les rentiers et emprunteurs » trouveront à l'article *Age* du *Dictionnaire philosophique* « toute une éthique de la rente viagère ». Quand on lit ces sommes évaluées en francs, livres, écus, pistoles, du XVIII^e siècle, on se demande toujours à quoi elles correspondent dans notre monnaie. M. Donvez prend la peine de nous le dire. Nous apprenons ainsi que le cadeau fait par la vieille Ninon, en 1705, au fils de Maître Arouet montait à 300 000 francs (valeur de 1949), « pour avoir des livres »[1]. Le futur Voltaire venait d'entrer en Sixième : il y avait là de quoi acheter quelques volumes en sus du Despautère et du catéchisme de Canisius. Peut-on voir dans ce legs un symbole ? La vieille dame prévoyait-elle que la vie de ce petit garçon, qu'elle couchait sur son testament, serait remplie par ces deux objets : les livres et l'argent ?

René Pomeau.

Charles Beaumont Wicks. **The Parisian Stage :** Part I (1800-1815) et II (1816-1830). University of Alabama Studies, January 1950 (N° 6), February 1953 (N° 8).

En présentant les tables alphabétiques des pièces et auteurs joués à Paris de 1800 à 1830, M. Charles Beaumont Wicks offre aux historiens du théâtre et de la littérature dramatique un très précieux instrument de travail. On ne saurait trop l'en féliciter et l'en remercier.

Ce lexique offre, en outre, un merveilleux tremplin de rêves, une incitation à méditer sur la fragilité et la courte durée de ce qu'on nomme au théâtre « le succès » : que de scènes parisiennes disparues, du *Théâtre Mareux*, du *Théâtre de M. Comte*, *du Théâtre Molière* ou du *Théâtre Sans Prétention*, aux *Théâtre* des *Troubadours*, des *Jeunes Artistes*, des *Étrangers* ou à celui des *Jeunes Élèves* ! Et que d'auteurs, alors en vogue et dont la fécondité étonne, les Armand d'Artois de Bournonville, les Balisson de Rougemont, les Chazet, les Cuvelier de Trie, les Hapdé ou les Dumersan, et tant d'autres, tant d'autres, dont les noms sont aujourd'hui bien oubliés. Chaque volume

1. M. Donvez dit 600 000 francs, parce qu'il pense, d'après Voltaire lui-même (*Commentaire historique*) et, d'après l'abbé Duvernet, que le legs fut de 2 000 livres (Lanson dit 2 000 écus, ce qui ferait environ 2 millions de francs de 1954). En fait, on voit par le texte du testament de Ninon, p. p. Émile Magne, *Ninon de Lanclos*, Paris, 1948, p. 301, que le legs était seulement de 1 000 livres. — Je signale à M. Donvez que, p. 29, l. 9, il faut substituer le nom de Medina à celui de Dabosta, et que, p. 128, le portrait de Voltaire attribué à Charost n'est pas de 1749, mais de 1734 ou 1735.

est suivi d'une bibliographie limitée à l'essentiel, l'auteur renvoyant pour complément au très utile *Catalogue of Nineteenth Century French Theatrical Parodies*, publié à New-York par le professeur Travers en 1941.

Léon Chancerel.

Bernard Halda, **Joseph Joubert, ou de la Perfection**. Paris, *La Colombe*, 1953. Un vol. in-8° de 160 pages.

« Joubert a ceci d'unique que tout son poids vient de sa lumière », notait Charles du Bos. Frappé par le souci de hauteur dont témoigne le moraliste dans son attitude devant l'existence et dans l'expression de sa pensée, lui-même avait songé à composer un essai qu'il aurait intitulé soit *Joubert, ou la Perfection*, soit *Joubert, ou du Bonheur dans la Perfection*.

Telle est l'origine du titre du livre où Bernard Halda, moraliste lui-même et qui connaît les écueils du genre (il publia jadis un volume de *Maximes* aux « Cahiers de la Quinzaine ») fait montre de sa dilection pour Joubert, l'homme des exigences les plus strictes et des réussites les plus nobles : *Joseph Joubert, ou de la Perfection*.

Le « climat » de cet être fut la douceur — ni apathie, ni faiblesse — la douceur qui dérive de la bonté et de la grandeur d'âme, et conduit à la sagesse. Certaines natures ont besoin d'un stimulant afin de trouver l'emploi de ce qu'elles portent en elles de meilleur ; et par là, elles dépendent des circonstances dont elles peuvent devenir les victimes. Joubert s'épanouit dans le calme. Il serait faux de croire que les situations critiques ou dangereuses le déroutent ; au vrai, il les domine par son sang-froid, sa lucidité, sa calme maîtrise, sa vertu d'espérance, de charité, d'aménité. Il crée autour de lui une atmosphère recueillie dont la haute spiritualité attire comme l'aimant les impatiences, les anxiétés, pour les tempérer. Les tristesses et les alarmes viennent s'y assoupir. Nul ne posséda comme lui le génie de l'amitié.

Pourtant Amiel et Jules Lemaître furent de ses détracteurs, qui ne sentirent pas ce dont Molé dans ses *Souvenirs*, Chateaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, portent témoignage. En 1838, ce dernier prit l'initiative de faire paraître, d'après les carnets de son ami, un *Recueil des Pensées de M. Joubert*, tiré à un nombre restreint d'exemplaires, réservés aux intimes. Puis la famille, propriétaire des manuscrits, fit son devoir, parfois avec maladresse, toujours avec piété. La voix de Sainte-Beuve acheva d'établir la réputation de cette œuvre exceptionnelle où l'homme et sa pensée ne font qu'un, encore que du Bos remarque que Joubert n'est pas d'un temps et « survole l'historique avec une aisance prodigieuse ». N'est-ce point là le merveilleux, et n'a-t-il pas réussi sa vie celui qui, étant de son siècle, de son rang, de sa lignée spirituelle et morale n'a point manqué d'appartenir à l'éternel ? Ce rêveur fit un mariage d'argent ; de Louis XV à la Restauration, il traversa tous les régimes sans être inquiété, bien qu'il occupât des postes officiels ; il a été l'ami de Chateaubriand, lequel fut tenu en disgrâce par Napoléon ; il mourut nanti et décoré... D'où, non les contradictions de Joubert, mais l'attrait que présente sa très complexe nature, et celui que suscite sa vie.

En retraçant cette destinée, Bernard Halda prend soin d'analyser la formation intellectuelle et morale de Joubert. Il ne manque pas de préciser, en accord avec le moraliste, que toute culture ne saurait constituer une fin en soi, la grande affaire étant l'âme ; le reste : érudition, éloquence n'étant qu'un moyen propre à rendre plus facile son passage en ce monde. Le croyant qu'est Joubert affirme que l'âme « est toujours pleinement

vivante ; elle l'est dans l'infirme, dans l'évanoui, dans le mourant ; elle l'est plus encore après la mort ».

Puis le biographe, dans un chapitre où il enchâsse quelques lettres admirables et très diverses de ton, étudie Joubert épistolier — que d'aucuns placent au-dessus du moraliste. Joubert se met sans effort au niveau de son interlocuteur, se fait tour à tour souple et pressant, sans inconvenance (avec le baron de Juis), nuancé et respectueux avec Mlle Moreau, enjoué avec Mlle de Fontanes. Quand il s'adresse à Molé, c'est la rigueur philosophique qui domine. Il dispense sa richesse dialectique et la gentillesse de son cœur d'or, même avec les humbles, sans jamais paraître s'appauvrir, tel un grand seigneur.

Moraliste et penseur, Joubert n'a certes pas les pathétiques envolées de Pascal, et ne possède ni le froid scalpel de La Rochefoucauld, ni le pinceau réaliste de La Bruyère. Il est l'homme des coteaux modérés, qui « redoute les pièges du mysticisme comme il repousse le matérialisme ».

Ne pas apprécier cet esprit fin et juste, même sans communier avec lui dans sa foi et son idéal, ne pas admirer sa poursuite jamais lasse du mieux, de l'accompli, ne pas reconnaître les vertus de cette intelligence alliées à cette rayonnante pureté de cœur, n'est-ce point avoir perdu le goût de la lumière ?

André Moulis.

Philippe Bertault, **Introduction à Balzac.** Odilis, Office de diffusion du livre sélectionné, 1953. Un vol. in-8° de 193 pages.

Dans l'avertissement de ce petit livre, l'abbé Bertault, prêtre et balzacien, manifeste deux intentions : 1° donner « quelques notions sommaires » au néophyte qui veut pénétrer dans *La Comédie Humaine* ; 2° mettre « en garde les visiteurs contre certains parages dangereux pour les esprits téméraires, faibles, rêveurs ».

Le volume s'ouvre sur une *Perspective biographique* assez copieuse, mais que l'on souhaiterait parfois moins imprécise. Ainsi, il eût été bon d'indiquer plus nettement que *L'Excommunié* n'est pas à proprement parler un roman de jeunesse (p. viii), que Balzac entra chez Me Passez seulement en avril 1818 (p. viii), que *Le Lys dans la Vallée* parut chez Werdet le 1er juin 1836 (p. ix), et que la rencontre avec Sarah Visconti eut lieu en 1834 et non en 1832, comme le laisserait croire le contexte (p. x).

Le corps de l'ouvrage comprend deux parties. La première, intitulée *Grandeur et Diversité d'un Génie*, étudie les idées et la méthode de Balzac. L'influence du milieu en particulier est bien mise en lumière par deux extraits empruntés l'un à *La Femme de Trente ans*, l'autre à *Un Drame au Bord de la Mer* (p. 37-49). Toutefois l'occasion eût été bonne, peut-être, de montrer ce que Balzac doit à Jean-Jacques, car les souvenirs de *La Nouvelle Héloïse* sont particulièrement sensibles dans ces fragments. Si le rôle des personnages reparaissants est longuement et heureusement souligné (p. 55-60), le chapitre sur *Balzac Philosophe*, avec ses 23 lignes seulement, nous laisse sur notre faim. Que de vues intéressantes l'abbé Bertault eût pu nous ouvrir ! Malheureusement, dans cette partie encore, des imprécisions ou des erreurs typographiques se sont glissées : page 15, le jeune lecteur pourrait croire que les romans de jeunesse, *Argow le Pirate*, *Jane la Pâle*, font partie de la C. H. ; page 61, une faute d'impression fait commencer la correspondance de Balzac avec l'Étrangère, non en 1832, mais en 1835... Le style n'est pas toujours très pur non plus. Certains adjectifs sont choquants, comme *peineuse* (p. 8), et *fantômale* (p. 60) ; les deux premières phrases de la page 61 sont bien obscures.

La seconde partie veut nous montrer *Balzac devant la Critique*, et l'auteur

prend soin de nous avertir que ce n'est pas là un « État actuel des études balzaciennes » (p. 111). Toutefois, on eût aimé voir mieux distingués des simples amateurs les vrais balzaciens, parmi lesquels l'abbé Bertault lui-même occupe une place de choix. Et pourquoi ne pas avoir cité parmi les apports du Centenaire *Le Balzac de M. de Guermantes* de Proust, qui fut à coup sûr une des grandes révélations de 1950 ? Une bibliographie, enfin, eût rendu bien des services au néophyte.

Cette *Introduction*, du moins, ne manque pas son but, puisque l'abbé Bertault, à qui l'on doit tant d'excellents travaux sur Balzac, nous fait sentir « ce souffle chrétien » qui « circule » à travers la C. H., et c'était après tout son vrai propos. Et toutes ces petites taches seront faciles à effacer dans une seconde édition.

MAURICE REGARD.

Victor Hugo par lui-même, textes présentés par HENRI GUILLEMIN. Paris, 1951. Éditions du Seuil, in-12 de 190 pages.

Cet excellent petit livre, à l'exemple de tous ceux de la même collection, est fait de morceaux choisis et d'une introduction.

Désirant éclairer la figure du poète, Henri Guillemin ne s'en est pas tenu aux ouvrages ouvertement autobiographiques (parmi lesquels il n'eût pas été abusif de comprendre le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*), il a donné pour portrait de lui, d'une ressemblance suffisante, ceux de personnages de ses romans ou essais, donc apparemment imaginaires, mais par lesquels Hugo s'est peint dans la variété de ses traits. N'est-ce pas lui-même, enfin son *témoin*, qui invite à le retrouver, jeune homme, dans le Marius des *Misérables* ? On peut accorder qu'il y a beaucoup de lui dans le Gwynplaine de *L'Homme qui rit* — adolescent auquel il a pu prêter, à la faveur d'une expérience exceptionnelle, les idées et sentiments de sa maturité — voire dans certains comparses, tel l'Enjolras des mêmes *Misérables*.

Faut-il aller beaucoup plus loin et H. Guillemin eut-il raison de nous proposer — avec il est vrai, les réserves d'une note liminaire, — d'autres images de V. Hugo dans le Mess Lethierry des *Travailleurs de la mer*, dans le Louis-Philippe des *Misérables* ? Pour ma part, j'aurais négligé Louis-Philippe au profit du héros du *Dernier jour d'un condamné* dont les premiers émois amoureux sont exactement ceux de Victor encore presque enfant avec Adèle. Mais le rapprochement a été fait souvent et H. Guillemin voulait rafraîchir le sujet.

Est-ce seulement à ce louable souci de rajeunissement qu'il cédait lorsqu'il retenait, dans ses *Morceaux choisis*, et le petit poème du reliquat du *Théâtre en liberté* qu'il intitule *Rêverie* (p. 112) et, du même recueil, *Senilis amor* (ce titre est encore de lui), et *Spectres*, de *Dernière Gerbe* (p. 173, 175) ?

Le premier de ces trois poèmes est franchement mauvais, chevillé, facile. Pour qu'H. Guillemin, homme de goût, l'ait épinglé dans son album, il faut qu'il ait cru important de noter qu'Hugo, ce volontaire, ce laborieux incomparable, a rêvassé d'occasion, lui aussi. Mais si l'occasion a été rare et plus que rare ? Si l'existence même de ce poème témoigne qu'Hugo se regardait rêver et qu'ainsi.... Bah ! la place perdue en ce dense petit livre serait de quinze lignes.

Nous apprendre ou nous rappeler qu'Hugo, vieillard, courait à des aventures d'une galanterie souvent assez épaisse, cela aussi était-il essentiel ? Si oui, le poème cité après *Senilis amor* : la *Chanson de celle qui n'a pas parlé* (*Toute la Lyre*) suffisait qui, lui, à la tenue des pièces accomplies.

H. Guillemin accorde une grande importance au côté ombreux du génie d'Hugo, à cette attraction qu'exerça sur lui tout au long de son existence,

mais surtout à partir de l'exil, le mystère, l'au-delà de l'apparence et de la vie. Je l'approuve absolument, mais pourquoi *Spectres* ? Simplement parce que moins répétés que *Ce que m'a dit la Bouche d'Ombre* et cinq ou six autres « Contemplations » ? Ou ne serait-ce pas d'abord à cause du dernier vers :

> ... Et la nuit se partage, étant sinistre et sainte,
> Entre Iblis, l'ange noir, et Christ, l'homme étoilé ?

Je commencerai par des critiques mon examen de l'introduction et ce poème me conduit à l'une des deux ou trois que j'aie quelque envie de formuler.

Insister sur le déisme de V. Hugo me semble plus que légitime, indispensable. Où je résiste, c'est lorsqu'on veut nous faire admettre, fût-ce comme une simple possibilité, qu'il a porté constamment, et de plus en plus à mesure qu'il avançait en âge, la nostalgie du christianisme. Quoi ! l'Église catholique, attachée aux biens terrestres, prompte à voler à l'aide du puissant, aurait seule détourné Hugo de la foi chrétienne ? H. Guillemin cite (p. 79) les vers de *Dieu*, qui font de l'X « nombre de l'infini », la moins imparfaite figuration possible de Dieu, et d'appuyer sur ceux-ci :

> Cet X a quatre bras pour embrasser le monde
> Et, se dressant visible aux yeux morts ou déçus,
> Il est croix sur la terre et s'appelle Jésus.

Or, ces vers auraient peut-être, je ne dis pas la signification, mais la résonnance que leur attribue H. Guillemin si *Dieu*, admirable en plusieurs de ses parties, n'était demeuré à l'état de brouillon parsemé d'incertitudes (on y voit même les seuls barbarismes jamais échappés à ce maître de la langue : « Jusqu'à ce qu'il s'en aille en cendre et se *dissoude* — Quoique l'impénétrable énigme le *vétisse* ») — s'ils n'étaient encadrés de celui-ci :

> Il est [Dieu] ; et c'est erreur que dire : Il est venu.

et de ceux-ci, qui les suivent immédiatement :

> Hors de la terre, il est l'innommé. Chaque sphère
> Le nomme en frissonnant du nom qu'elle préfère
> Mais tous les noms sur Dieu sont des flots insensés.

Enfin, j'écouterais H. Guillemin, si V. Hugo n'avait affirmé en cent endroits son refus de croire à la divinité du Christ.

Autre querelle, qui doit s'ouvrir par un éloge. H. Guillemin est un biographe chaleureux. Il ne parle guère, avec éloquence, avec un singulier pouvoir d'entraînement, que de ce qu'il aime vigoureusement ou de ce qu'il déteste.

Après Hugo et presque autant que lui, il abhorre les gens qui permirent Napoléon III : les opportunistes et les conservateurs, plus particulièrement (parce que compliquant leur égoïsme d'une injure au Christ) les conservateurs catholiques.

Je ne le chicanerai pas là-dessus

Je m'interroge seulement s'il n'abuse pas un peu quelquefois du droit ou du devoir qu'a l'historien de se passionner. Qu'il se laisse gagner par la colère de son héros, à la bonne heure ! Il s'apparente au comédien qui vaut dans la mesure où il *est* celui au nom duquel il parle et son apparent manque de sang-froid devient le comble de l'objectivité. Mais quand Guillemin nous parle (p. 20) du « gang Morny-Maupas-Bonaparte », j'entends trop sa voix, qui me gêne et ce néologisme suffit à me fâcher d'un ton qui condamne à l'avance et sans examen ceux que n'aimait pas Hugo, qui les ravale au niveau de simples crocheteurs — comme si la IIe République,

lorsqu'ils la bousculèrent, ne demandait pas à crouler, comme si elle n'avait pas été plus dure aux classes laborieuses que ne le fut jamais l'Empire après elle, comme si, au surplus, l'Empire n'avait respecté, ménagé les intérêts de Hugo, lequel, toujours si rigoureux sur les principes, ne s'est pas offusqué cependant qu'on sollicitât en faveur des *Contemplations* un renégat, un ancien rédacteur de l'*Événement* passé à l'ennemi, devenu directeur de la Sûreté, maître de la censure.

Veut-on un autre exemple du danger de l'ironie ? Sarcey est ici malmené parce qu'il « trouve fastidieux ces proscrits amnistiés depuis 1859, simples exilés volontaires à présent grotesques faiseurs d'embarras ». Mais si Hugo avait bel et bien pris goût à l'exil ? Or, cela ne fait aucun doute et H. Guillemin le dit, le montre mieux que nul avant lui, citant (p. 17) « ma proscription est bonne et j'en remercie la destinée », (p. 36) : « Allons ! Il faut bien que je le dise. Décidément j'aime l'exil..., pas de visites à recevoir, etc... ». Il eût pu citer un autre texte : un passage d'une lettre datant de l'installation à Guernesey (1856) à Franz Stevens et reproduit dans *Tas de pierres*.

Car — et j'en arrive enfin, avec joie, aux vertus de cette introduction qu'il faut appeler magistrale : H. Guillemin n'a pas seulement du talent, il a un très vif souci d'impartialité, la conscience la plus exigeante. Il dit tout ce qu'il sait et seulement ce qu'il sait. Chacune de ses affirmations, on sent qu'il pourrait l'étayer d'une référence. Tout le dossier Hugo est par lui ouvert, étalé, de manière que le lecteur se forme une opinion et suit autant qu'il lui plaît. La richesse de l'information déconcerte. Hugo vit entier au long de ces 90 courtes pages ; dans ses poses un peu titanesques et dans ses menues habitudes et dans ses travers.

Son biographe enthousiaste n'est pas un panégyriste. S'il le montre aussi ardent au travail que prodigieusement doué, fils respectueux, bon père, fidèle à l'amitié, courageux devant la vie et la mort (il fait état pour la première fois (p. 40) d'un texte curieux sur sa brave attitude en juin 1848), il ne tache ni son orgueil chatouilleux ou sa vanité, ni sa superstition, ni sa complaisance à farder la vérité désobligeante, ni son esprit d'économie parfois touchant à l'avarice, ni sa faconde souvent impure, ni l'obsession sexuelle qui le travailla jusqu'à la fin. Il ne déçoit pas la curiosité qu'il suscite au départ : « Victor Hugo ? Lequel ? Les quatre syllabes de ce nom propre suscitent une collection d'êtres disparates. »

Peu de livres — et des plus épais — permettent d'approcher d'aussi près ces êtres dont les uns émeuvent, dont les autres vous irritent, à travers lesquels l'auteur n'oublie jamais de faire apparaître ce qui compte uniquement : le poète le plus nombreux, vaste, éloquent, généreux de nos lettres.

JEAN SERGENT.

MAISON DE VICTOR HUGO, **Maturité de Victor Hugo (1828-1848)**. Paris, 1953. Un vol. de XII-428 pages.

Indiquons tout de suite que ce catalogue d'exposition est l'œuvre de M. Sergent. C'est dire la compétence et le soin qui furent apportés à son établissement.

Outre qu'il révèle beaucoup d'inédits, en particulier des lettres, il présente deux originalités qui le rendent éminemment utilisable :

1° Le classement des documents. A l'intérieur de chacune des trois époques correspondant aux habitations successives du poète (rue Notre-Dame-des-Champs, rue Jean-Goujon, place Royale), ils sont groupés autour de rubriques telles que *vie privée*, *vie sentimentale*, *voyages*, *amitiés*, etc., elles-mêmes subdivisées autant qu'il était utile.

2° Le commentaire. Non seulement chaque pièce exposée est sommairement décrite (avec les références) et située dans la vie du poète, mais

beaucoup de noms de personnes donnent lieu à une notice qui retrace l'histoire de leurs relations avec Hugo. Un index alphabétique permet de retrouver facilement ces notices. Signalons spécialement les pages consacrées à Gosselin (13-16), Montalembert (70-72), les Bertin (95-99), Balzac (245-251), Chateaubriand (260-264), Lamartine (284-288), Vigny (304-311), Sainte-Beuve (313-321), les Orléans (398-403)... Elles sont l'œuvre d'un fin psychologue.

Dernier éloge que mérite ce catalogue : M. Sergent a rédigé ses commentaires, sans rien leur faire perdre de leur brièveté, dans une forme très agréable et très vivante.

JACQUES TRUCHET.

G. ROGER, **Situation du roman régionaliste français.** Paris, Jouve, 1951. Un vol in-8° de 63 pages. — **« Les Maîtres sonneurs » de George Sand.** Paris, Librairie des Lettres, [1954]. Un vol. in-8° de 78 pages.

Ces deux brochures ne peuvent se séparer l'une de l'autre : la seconde offre une illustration de la première ; toutes deux font corps avec un ensemble d'essais projetés sur *Jacquou le Croquant*, *Gaspard des Montagnes*, etc. En complétant cette série par la thèse de M. Roger sur *Prosper Mérimée et la Corse* (1945) et par ses *Chouanneries* (1949), qui sont les « annales et histoires d'un village haut-breton », l'on aura une intéressante contribution à l'histoire de ce régionalisme, qui fait parfois figure de parent pauvre dans notre histoire littéraire.

Celle-ci commence à se raviser ; elle nous offre des ouvrages et surtout des plans d'études qui annoncent une revanche de la province. Sans doute la courageuse entreprise bibliographique de Maurice Duportet semble abandonnée à un injuste oubli ; mais on se prend à parler de « géographie littéraire » : ce fut l'un des thèmes du Congrès de l'Association internationale des études françaises en septembre 1953 ; le sixième cahier de cette Association nous apporte plusieurs contributions qui n'auraient pas manqué d'intéresser M. Roger, notamment celle de M^me^ André Spire, sur *George Sand et le Berry.*

Les Maîtres sonneurs, roman du Berry et du Bourbonnais ? Assurément. Qu'il nous soit permis d'ajouter : roman de 1853. Entre cette année et la lignée romanesque qui avait commencé avec *La Mare au diable*, des événements s'étaient produits qui avaient modifié le régionalisme, et George Sand. Ce n'était plus cette George Sand dont le *Bulletin de la République* inquiétait jusqu'à Lamartine. Dirons-nous que, dans l'affranchie, une bourgeoise commençait à se faire jour ? Ou plutôt que son horizon s'élargissait, s'apaisait ? Dès l'année qui suivra *Les Maîtres sonneurs*, elle va repasser un demi-siècle de souvenirs. Elle fait entrer dans ses romans d'autres siècles que le sien (en s'éloignant dans le temps, le « populisme » se fait moins explosif), d'autres provinces que la sienne. Dans cette confrontation, les hommes de la liberté se rencontrent avec les hommes de l'ordre ; et l'amour les réconcilie. Il n'est pas jusqu'à l'évêque de Montluçon qui n'intervienne pour sauver un de ces « carbonari » du Bourbonnais et en faire un solide « fendeux de bois qui travaille avec son père »[1]. Sur les uns et les autres passe cette âme commune, la musique. Double bénédiction ; double ralliement.

L'article où M. Marius-François Guyard a établi, d'après les carnets de George Sand, le calendrier de la composition de ce roman (*Revue des Sciences humaines*, janvier-mars 1954) compléterait utilement l'essai de

1. *Les Maîtres sonneurs*, t. III, p. 273-274, vingt-et-unième veillée.

M. Roger ; les dates circonscrivent bien un moment : le moment où naît un régime ; où naît aussi ce qu'on est convenu, aujourd'hui, d'appeler un mythe, — le mythe de la bonne dame de Nohant [1].

PIERRE MOREAU.

RENAN, **Caliban, suite de la Tempête**, edited by COLIN SMITH. Manchester, University Press, 1954, 111 pages.

Cette édition de *Caliban* dans l'excellente collection des *French Classics*, renouvelle l'intérêt de cette « allégorie philosophique » en la replaçant dans son contexte, et en reconstituant sa genèse. Dans une Introduction nourrie, M. Colin Smith fait la part des sources et des influences. C'est dans la traduction de Montégut, précise-t-il, que Renan a lu *The Tempest*, dont il suit le texte, par endroits, avec fidélité. Au reste, Shakespeare et Renan pourraient s'apparenter au moins par leur attitude indulgente et désabusée envers la vie, et par leur tempérament aristocratique : le jugement de Coleridge sur « la politique de Shakespeare » s'appliquerait fort bien à Renan. Mais l'influence de *Faust* est, elle aussi, perceptible en plus d'un point, et contribue au caractère hybride d'une œuvre çà et là teintée d'hégélianisme, d'averroïsme et de panthéisme. Enfin Prospero de magicien est devenu chimiste, et il lui arrive de s'exprimer comme Marcelin Berthelot.

Les idées agitées dans *Caliban* ne le sont d'ailleurs pas *in abstracto*. Elles sont le reflet des événements politiques, et des réactions de Renan à ces événements. M. Smith retrace le chemin qu'il a parcouru depuis la Commune, et qui, d'étape en étape, l'a conduit à accepter la République et la démocratie, ou du moins à s'y résigner.

L'examen des manuscrits et des épreuves qui subsistent montre que la pièce a été considérablement remaniée. Renan l'avait lue en épreuves à un groupe d'amis, probablement en mars 1878. Tourgueneff (dont trois lettres, reproduites ici, font partie du dossier de la Nationale) se flatte d'avoir contribué à la naissance du V^e^ acte (M. Smith donne en appendice la fin de la pièce dans la première version). On observe aussi dans la version définitive la modération accrue de Caliban, correspondant à l'attitude conciliante que prenait, à cette date, Gambetta.

Les notes qui suivent l'édition éclaircissent les allusions de détail ; à la bibliographie, on pourrait ajouter un article paru dans les *Atti della R. Accademia di Scienze Morali*, XV, 9 (1879) : « La Tempesta di Shakespeare e il Caliban di E. Renan ». Peut-être aussi M. Smith aurait-il pu signaler la fortune de Caliban, comme symbole politique, chez Jean Guéhenno.

J. SEZNEC.

CHARLES BAUDELAIRE, **Les Fleurs du Mal.** Introduzione e varianti a cura di CARLO CORDIÉ. Milan, Aldo Martello, [1954].

Précédé d'une sensible introduction qui situe pour le lecteur italien la poésie de Baudelaire et surtout sa qualité, et qui indique brièvement son influence sur la poésie moderne, ce petit volume, joliment présenté et d'une typographie correcte (bien que, p. XIV et XV, il soit regrettable de lire trois fois Crépét ; et p. XII, ligne 6, corriger *1896* en *1869*), est une édition de travail. Comme l'édition Corti, elle suit l'ordre et le texte de 1861, mais reproduit ensuite *Les Épaves*, et répartit les pièces apportées par l'édition

1. La même étude a été faite simultanément par M. Guyard et par M. Guy Robert (*Information littéraire*, janvier-mars 1954). Depuis, ce dernier a donné aux *Annales de l'Université de Besançon*, 1954, t. I, une étude des variantes des *Maîtres sonneurs* d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale.

Michel Lévy entre les « Nouvelles Fleurs du Mal » du *Parnasse contemporain* et une série factice intitulée [Poèmes ajoutés en 1868], résidu de la précédante. M. Cordié a également utilisé les variantes que lui fournissait le *Complément* de 1869 (Bruxelles).

Il s'en est donc tenu à ce qui des *Fleurs du Mal* avait été publié en livres ou sous une forme équivalente et il a, par suite, raison de qualifier son édition de « provisoire » (p. XII), — nous dirions plutôt « partielle » : en effet, si le texte de 1857 joue, par rapport à celui de 1861, le rôle de pré-originale, pourquoi négliger les vraies pré-originales parues en revues et les manuscrits ?

M. Cordié a tout à fait raison de voir dans l'édition de 1861 la vraie édition définitive. Mais il est trop timide, ou trop respectueux de son modèle, lorsqu'il conserve, comme J. Crépet, les pièces condamnées groupées dans *Les Épaves* : dans cinq cas sur six, il pouvait, il devait les replacer à l'endroit que Baudelaire leur eût de nouveau assigné, s'il n'en avait été empêché par la force majeure.

A défaut d'être une édition critique complète, ces *Fleurs du Mal* ont le mérite de nous dresser le minutieux tableau du très attentif examen que M. Cordié a fait subir à ce qu'on pourrait appeler les impondérables de la critique des textes : espaces, accentuations [1], ponctuations, que J. Crépet et G. Blin avaient négligés dans la mesure où ils ne leur semblaient pas significatifs, et l'on sent tout ce que ce critère a d'arbitraire. Évidemment, une bonne partie de ces différences doit être seulement imputable aux imprimeurs : mais à de menus détails, il serait possible de deviner les corrections opérées par Baudelaire sur les dernières épreuves de 1861. Souhaitons donc que M. Cordié, dont on connaît les très utiles travaux stendhaliens, ne laisse pas au seul lecteur le soin de tirer les conclusions de ses remarques, mais qu'au contraire il fasse de ses observations l'objet d'une étude ; il a raison de le déclarer : quand il s'agit d'un recueil de l'importance des *Fleurs du Mal*, rien ne saurait être indifférent.

CLAUDE PICHOIS.

Œuvres complètes de GUSTAVE FLAUBERT. **Correspondance, Supplément**, recueillie, classée et annotée par MM. RENÉ DUMESNIL, JEAN POMMIER et CLAUDE DIGEON. Quatre vol. petit in-8° de x-343, 319, 365 et 362 pages. Paris, Éditions Louis Conard, 1954.

En même temps que grandit son importance dans l'histoire des lettres, la « Correspondance » de Flaubert augmente en quantité. Les quatre volumes de Charpentier devinrent plus gros dans l'édition de la « Correspondance de Gustave Flaubert » (Conard), plus gros encore dans l'édition du Centenaire (R. Descharmes). Finalement, la « Nouvelle édition augmentée », qui parut chez Louis Conard, de 1926 à 1933 (Collection des *Œuvres complètes* de Flaubert), comportait neuf tomes. Depuis cette dernière date, assez nombreuses furent les lettres et même les correspondances que les flaubertistes ont retrouvées et publiées. Récemment, par exemple, M. Gérard-Gailly mettait au jour des *Lettres inédites à Tourgueneff*, MM. Georges Normandy et Edgar Raoul-Duval celles que reçut Raoul-Duval. Bien des lettres dispersées, d'autre part, subissaient le feu des enchères et risquaient d'échapper pour longtemps encore à la légitime curiosité non seulement des érudits, mais aussi de tous ceux qui considèrent la Correspondance de Flaubert comme un des joyaux de notre littérature épistolaire.

C'est près de treize cents lettres, dont une bonne partie sont inédites, que

1. M. Cordié eût pu approfondir davantage ce sujet. Il ne fait pas remarquer que l'éd. de 1861, au moins, écrit fort justement : delicat (« Au Lecteur »), tetines (pièce V), petillant (« Une Charogne » et aussi, plus tard, « Les Yeux de Berthe »).

nous offrent MM. Dumesnil, Pommier et Digeon, dans ces quatre volumes qui s'échelonnent de 1830 au 3 mai 1880[1]. Une nouvelle fois, la vie de Flaubert se déroule devant nos yeux. Les mêmes sentiments, que nous éprouvions à la lecture des neuf volumes précédents, ces nouvelles lettres les font renaître en nous : la même joie pour ces formules pittoresques qui ne se lassent pas d'assouvir sa haine du bourgeois, la même admiration pour cette bonne santé morale et pour cette intelligence lucide mise au service d'un travail acharné, la même émotion devant sa chaleur de cœur et son dévouement dans l'amitié.

Le portrait de Flaubert jeune se complète de quelques traits rieurs des lettres retrouvées du « vieux Boun » à sa sœur Caroline, son « vieux Raton ». Puis, dans les épîtres qu'il adresse à sa mère, nous le suivons au cours de son périple méditerranéen. Et, pour ces années de jeunesse, nous sommes maintenant à même de nous retracer les fastes de la belle amitié qui lia Flaubert à Jules Duplan, tandis que Louis Bouilhet nous apparaît avec un relief plus vif. Il n'est pas jusqu'à la rupture avec Louise Colet qui ne reçoive un jour nouveau d'une lettre, oubliée jusqu'ici — sauf par R. Dumesnil, dans son *Gustave Flaubert* (Desclée de Brouwer, éd.), — où l'on voit le futur auteur de *l'Éducation sentimentale* reprocher à « la Muse », comme une mauvaise action, la publication d'un libelle en vers contre Musset.

La genèse des œuvres de Flaubert s'éclaire également à la lumière de ces quatre volumes. Dans le premier, un certain nombre de notes nous montrent la réalité brute où *Madame Bovary* plonge ses racines (voir, v. g., p. 102, note 2). Pour *Salammbô*, Flaubert a recours à Charles-Ernest Beulé, à Léon Heuzey, à Frédéric Baudry, à Alfred Maury, à Alfred Darcel, à Georges Pouchet, etc. Georges Pouchet est, lui aussi, mis à contribution pour l'épisode du perroquet d'*Un Cœur simple*. Mais, qui dira la part du fidèle Edmond Laporte dans la documentation de *Bouvard et Pécuchet* ? Tout cela, c'est ce que Stendhal eût appelé les « pilotis ». Il y a plus important : les jugements que Flaubert requiert sur ses œuvres et qu'il demande modestement à Tourguéneff ou à Taine. On s'étonne que celui-ci, — qui a pu recevoir des lettres (elles sont dans ces recueils publiées pour la première fois) d'une inspiration aussi élevée que celle du 14 juin 1867 : « [...] une œuvre n'a d'importance qu'en vertu de son éternité, c'est-à-dire que plus elle représentera l'humanité de tous les temps, plus elle sera belle », — ait eu l'imprudence de mettre en doute la valeur de *Bouvard et Pécuchet* (voir les craintes, pleines d'amitié d'ailleurs, qu'il exprime à Tourguéneff, *in* Cl. Digeon, *Le dernier visage de Flaubert*, p. 66-68, ou dans l'édition critique de *Bouvard et Pécuchet*, Belles Lettres, t. I, p. LXXXIX). La bêtise est de tous les temps et il fallait la vigoureuse personnalité de Flaubert pour la faire servante de l'Art. Encore est-il impossible de porter un jugement définitif sur cette œuvre dont on dirait que les Commanville ont tout fait pour qu'elle restât inachevée : sur la tragique et prématurée vieillesse de Flaubert, sur le neveu abusif, — le bellâtre Commanville, — qui le brouilla avec le dévoué Laporte (le vieux « Bab »), ce *Supplément* de la *Correspondance* apporte les renseignements qui font, hélas ! toute lumière (voir notamment, IV, 266-267, en note). On n'en peut plus douter maintenant : c'est « Caro » qui, indirectement, a retiré à son oncle ce calme qui était pour lui la condition absolue d'un travail fructueux. A Mme Brainne, dont la figure est tendrement présente maintenant, Flaubert écrivait : « Deux choses me soutiennent : l'amour de la Littérature et la

1. Les lettres sont ainsi réparties : I = 1830-1863 ; II = 1864-1871 ; III = 1872-juin 1877 ; IV = juillet 1877-mai 1880. — Comme les neuf premiers volumes avaient constitué autant de séries, il était impossible d'intituler deuxième série ce complément pour lequel, d'ailleurs, aucune tomaison n'est prévue. Il faut donc, — et c'est ainsi que nous avons procédé dans ce compte rendu, — affecter chacun de ces volumes, par ordre chronologique, d'une indication factice de tomaison.

Haine du Bourgeois [...]. » Il aurait dû ajouter : l'amitié de quelques-uns qui, de sa jeunesse à sa mort, l'entourèrent de leur sollicitude ou de leur joie. Ils et elles (ses « Anges » de la saint Polycarpe) firent plus pour lui que ceux auxquels il avait sacrifié sa fortune.

Il y aurait encore bien des passages à signaler, relatifs à la conception que Flaubert se fait de la Nature (III, 132, 291, 321), à Michelet (dont la chasteté n'est pas mise en doute ! II, 18-19), à Balzac (III, 295), à Berlioz (III, 325 et IV, 208), à *L'Assommoir* (III, 325 et 328) et au Réalisme (vocable que Flaubert repousse, IV, 52). Mais tout serait à citer, ou presque, tant Flaubert, sans jamais perdre de sa personnalité, sait s'accorder à celle de ses correspondants, — ce qui est la qualité majeure d'un épistolier.

Lorsqu'on a fermé le quatrième volume, on se prend à regretter que cette lecture ait été si brève. On aurait voulu connaître aussi cet « assez grand nombre de billets » qui ne figurent pas dans le *Supplément*, parce qu'il n'a pas été possible de les dater (ne pouvait-on leur ouvrir, *in fine*, une rubrique de « Billets dont la date n'est pas présumable » ?) et le *P. S.*, inédit, de la lettre recueillie dans la quatrième série (p. 209, fin juillet ou début août 1857), dont le Catalogue de la vente Le Breton (n° 259) nous a conservé la trace : « A propos de catholique, avez-vous vu comme j'ai été pulvérisé dans l'*Univers* ! » A ces réserves près, et sans vouloir jouer au prophète, il est probable que nous ne sommes pas très loin maintenant [1] de connaître la quasi-totalité de la *Correspondance* de Flaubert. De la *Correspondance* conservée : qui nous consolera de la perte des lettres de jeunesse de Flaubert à Du Camp livrées à un autodafé (voir t. III, p. 319, 320, 324 et 329) ?

Les flaubertistes n'auront plus guère que le loisir de s'acharner sur quelques problèmes que leur pose encore le texte. Son établissement les retiendra peu, autant qu'on en puisse juger. Il n'y a qu'un « ta vieille Nounou qui vaa voir son lait bien agité » (t. III, p. 109), qui laisse le choix entre la faute d'impression et le *sic* [2]. Les dates, lorsqu'elles manquaient, ont été établies avec toute la prudence nécessaire ; il y a même de remarquables « datations » (ainsi t. IV, p. 4, note). Néanmoins, le n° 727 semble plutôt de fin mars que de début avril, sans quoi Flaubert eût vraisemblablement indiqué que *Saint Antoine* venait de paraître. Le n° 728 peut être daté exactement du lundi 6 avril, puisque la mise en vente du même livre a eu lieu le 1er avril. Et la lettre 987 (t. IV, p. 37) ne peut être du mardi 13 octobre 1877, qu'on chercherait en vain sur le calendrier ; elle est, d'ailleurs, placée avant celle du 9 octobre.

Assez abondante dans le premier volume, et précise, — l'annotation est inégalement répartie entre les trois autres. Parfois notre *libido sciendi*, pour le plus grand bien de notre âme, est laissée sans réponse. Tome II, p. 108, il n'eût pas été inutile de nous apprendre de quelle « atroce nouvelle » Flaubert se dit « atterré », quand, le 27 avril 1867, il écrit à Eugène Crépet : celui-ci venait de perdre sa première femme, Maria Rodriguez Garcia, la nièce de la Malibran ; elle était morte à Paris, le 24 avril, âgée de vingt-cinq ans seulement. Eugène Crépet se remariera le 9 octobre 1871, à Paris, avec Fanny Levrat, qui deviendra la mère de Jacques Crépet ; c'est à elle que se rapportent quelques lignes de la lettre du 12 octobre 1871 : « J'ai vu la nouvelle épouse de Crépet... ». On se demande encore au passage : qu'est

1. Quelques lettres aux Baudry viennent d'être mises au jour ainsi que trois lettres ou billets à Mme Lepic. Enfin les lecteurs de la *R. D. M.* et ceux de la *R. H. L. F.* ont eu récemment la primeur de deux importantes lettres inédites, respectivement publiées par MM. Levaillant et Albert Kies.

2. Toutefois M. Jean Pommier me signale qu'au t. I, p. 284, il faut lire dans la lettre 179 : Accuse et non amuse ton fils.

devenue la traduction d'Oliveira (III, 11), qui est la mère Henry et quelles sont les « choses farces » qui se passent entre elle et Dumas (III, 57), — et qui est ce M. de Pauville (III, 227), que l'on voit apparaître en 1875 ?

Voici enfin quelques remarques nées de la lecture de ces quatre volumes :

I, 65, note 4. Il ne peut s'agir de la femme de Philoxène Boyer, lequel ne se maria que le 15 avril 1857.

I, 136, *la maison Rostand.* Avec beaucoup de vraisemblance, croyons-nous, on peut présumer qu'il s'agit de la famille d'Edmond Rostand. Le 1er août 1847, on voit Lamartine s'adresser à Bruno Rostand (à Marseille), pour lui demander, entre autres choses, des lettres de crédit (document inédit).

I, 183, *la route de Quarante Sols.* Sauf erreur, l'étymologie serait plutôt : de *car* (normandisme de *char*) *en dessous* ; Flaubert dit très bien : « La route *d'en bas* ». Cf. dans *L'Hermite en province*, d'Et. Jouy, la chronique du 1er mai 1821 (t. VII, in-12, p. 2-3).

I, 312, n. 2, l. 4. Lire mars *(1862)* et non (1861).

I, 329, *la Reine Crinoline.* Peu après que Flaubert la demande pour *Le Château des Cœurs*, Baudelaire, dans *Pauvre Belgique*, citera cette « revue ».

III, 140, *Risler.* Voir *Septième Série*, p. 205.

III, 254, *Hardy.* Voir *ibid.*, p. 134 et 137.

IV, 15, *Tavernier.* Voir *ibid.*, p. 27, 100 et 249.

IV, 36, *Sauvageot.* Voir *Huitième Série*, p. 350.

IV, 53, *Mme Trélat.* Est-ce la femme du docteur Trélat, dont il sera question plus loin p. 130 ? Il est probable que c'est Michelet (*La Régence*, 1863) qui incita Flaubert à lire *La Folie lucide* dont Baudelaire, peut-être, s'est aussi souvenu.

IV, 66, *Marius Roux.* Voir plus loin, p. 253, où l'ouvrage dédicacé à Flaubert est cité.

IV, 216, Giron de Buzar*ingnes.* Mais t. I, p. 105, on lit Girou de Buzar*eingues.*

IV, 253, note 1. Il n'est pas nécessaire de supposer que Marius Roux fit lire son roman à Flaubert en « bonnes feuilles » : la *Bibliographie de la France* ne fait pas toujours date, certains éditeurs négligeant de procéder en temps voulu aux insertions.

IV, 136-137. Le passage où Baudelaire entretient Mme Brainne de son refus de toute « fonction » a été cité en substance, dans une lettre, par Maupassant. Voir la pièce 66 de la « Liste [ronéotypée] hors série » n° 10 de la Librairie Loliée, juin 1954.

Il est certains renseignements, d'ailleurs, qu'il ne faut pas chercher aux notes, mais à l'Index, situé à la fin du tome IV. Chemin faisant, en achoppant sur les lignes de points qui garantissent notre vertu des excès de langage de « ce bon M. Flaubert », on se console, en effet, pensant que la récompense nous viendra vers la fin sous la forme d'un riche index. Ainsi avait procédé l'éditeur des neuf séries précédentes. Mais, ici, notre curiosité libertine n'est point satisfaite (on eût voulu l'exciter, au temps de Sartre et de Miller ! qu'on n'eût pas agi autrement) et notre vertu est sans récompense : l'Index ne comporte que quelques précisions sur les personnes dont les noms reviennent le plus souvent dans les lettres avec, çà et là, un renvoi [1]. La maison d'édition a-t-elle craint que l'Index n'entraînât un cinquième volume ?

1. L'index n'est pas exempt d'erreurs : p. 336, col. 2, article Champfleury, lire sans doute Pierre [et non Paul] Dupont ; p. 341, les articles Achille et Mme Achille Flaubert font double emploi ; p. 340, col. 1, et 344, col. 2, il faudrait s'accorder sur la date de fondation de la *Revue de Paris*, qui n'est ni 1855, ni 1853, mais 1851. Et pourquoi Duranty aurait-il rédigé la *Gazette de Champfleury* plus que ce dernier ?

C'est le seul regret qu'on puisse valablement exprimer en terminant cette recension. Encore n'entache-t-il pas le très profitable plaisir que l'on retire de la lecture de ces quatre volumes.

CLAUDE PICHOIS.

P. S. — Nous profiterons de cette recension pour signaler deux articles consacrés à *Madame Bovary* et qui sont sans doute restés ignorés des flaubertistes ; du moins M. René Dumesnil ne les a-t-il pas retenus dans son édition du roman (Conard) ni dans l'étude qu'il a consacrée à *La Publication de Madame Bovary* (Malfère, coll. des « Grands Événements littéraires »).

A tout seigneur tout honneur. Jules Janin avait reçu la 1re édition de *Madame Bovary* avec un envoi autographe de Flaubert (*Catalogue des Livres rares et précieux composant la Bibliothèque de M. Jules Janin*, Paris, 1877, nº 768). Et le 10 février 1857, il félicitait l'auteur d'avoir vu son héroïne sortir victorieuse du procès (R. Descharmes et R. Dumesnil, *Autour de Flaubert...*, II, 42-43). Pourtant que lit-on dans l'*Almanach de la Littérature, du Théâtre et des Beaux-Arts* pour 1858 (paru à la fin de 1857 chez Pagnerre), au beau milieu de l' « Histoire littéraire et dramatique de l'année » rédigée par Janin (p. 18-19) :

> Mais le plus grand succès de l'année, en tout comptant, c'est le premier roman d'un écrivain normand, M. Flauguergues ! Ce roman est intitulé *Madame Bovari* [*sic* pour le nom et le titre !]. Ce roman est une épouvantable et touchante histoire où vous verrez comment une jeune fille innocente et bien élevée, une femme honnête et toute disposée à bien faire, arrive enfin, par toutes sortes de misérables petits chemins de traverse, à la misère, et par de petits obstacles sans nom à la débauche, à la dépravation morale, à la mort ! La funèbre et lamentable histoire ! Quel courage il fallait à l'énergique historien de ces lamentations, pour nous introduire en tous les secrets misérables de ce lit d'amertume, de cette vie à l'abandon, de ces joies si courtes, de ces espérances déçues, de ces rages muettes, de ces palpitations lamentables. Ah ! la pauvre et malheureuse créature ! Est-elle assez jolie, avenante, insouciante, abandonnée ? A-t-elle assez rêvé ! assez combattu ! assez souffert ! Le récit de ces intimes douleurs est d'une effrayante vérité ; tout palpite, à chaque page, à chaque instant de cette condamnation, de cette damnation ! On parle de *réalisme*, et même on a fait cette année (ô travail idiot, et puéril enfantement) un journal du réalisme, enterré sous le mépris du public ; mais quoi de plus *réel*, dans l'entière acception du mot : la *réalité*, que ce Monsieur Flauguergues, écoutant les moindres battements de ce cœur misérable ; comptant les taches de cette innocence, et les trous de ce manteau percé à jour ?
>
> En même temps, savez-vous rien de plus cruellement *vrai*, que ces émeutes sourdes, mécontentes, impies, ridicules, dévergondées qui grondent, et menacent au fond de l'âme et de l'histoire de *Madame Bovari* ? Ce livre a causé bien des tumultes ; il est devenu le motif de justes sévérités ; il inquiète, il passionne, il décourage un tas de lecteurs.... Allez plus au fond, vous verrez que la leçon se trouve enfin dans le fond de ces misères, de ces hontes, de ces malheurs ; interrogez l'abîme et l'abîme vous répondra.

L'*i* malencontreux du titre s'expliquerait par le fait que Janin aurait dicté son « Histoire » (aussi bien y trouve-t-on la pièce de Louis Bouilhet : *Madame de Montarcy*, orthographiée avec ce même *i* final). Mais Flauguergues ? Quelle aberration a pu lui faire massacrer le nom d'un écrivain, que le procès de 1857 avait mis sur toutes les bouches et que lui-même avait dû correctement tracer sur l'enveloppe qui, quelques mois auparavant, avait porté à Flaubert ses félicitations ? Verra-t-on dans ce massacre une de ces gentillesses usitées entre confrères ? Janin, croyons-nous, était incapable d'un tel raffinement de machiavélisme. Il faut donc mettre sur le compte d'une pure et simple étourderie l'étrange nom qu'il donne à Flaubert ; point si étrange, du reste, puisqu'il avait été, à une lettre près, porté par une poétesse, Pauline de Flaugergues (voir le livre que lui a consacré

M. Combes de Patris, Paris et Rodez, 1927). C'est donc une inadvertance comparable à celle dont Janin s'était rendu coupable dans un prospectus où « désignant le célèbre roman de Walter Scott », il « avait écrit *Quentin du Roi* (*regis*), bourde qui dépasse un peu celles que lui suggéraient d'ordinaire ses distractions fantaisistes ». (Banville, *Petites Études. Mes Souvenirs*, chapitre sur « Charles Asselineau ».) Flaubert ne lui en tint pas rigueur, qui lui adressa des exemplaires dédicacés sur Hollande de *Salammbô* et de *L'Éducation sentimentale* (nos 769 et 770 du Catalogue de la Bibliothèque de Janin). Qu'eût dit Baudelaire s'il avait remarqué ces ridicules confusions de l' « homme aux petits bonheurs » : aussi, se substituant à lui, J. Crépet, à qui rien du XIXe siècle n'était étranger, faisant très brièvement allusion à l'erreur qui fut commise au détriment de Flaubert, n'a-t-il pas hésité, dans son annotation des projets de la *Lettre à Jules Janin* (*Œuvres Posthumes* de Baudelaire, éd. Conard, t. I, p. 557), à la retenir à la charge du critique.

Moins léger que Janin, mais moins perspicace aussi dans son appréciation, Émile Chevalet, aisément identifiable avec le signataire des *365. Annuaire de la Littérature et des Auteurs contemporains par le dernier d'entre eux* (Havard, 1858), déclare (p. 192-194) sortir « haletant » de la lecture de *Madame Bovary* ; mais s'il reconnaît du talent à Flaubert, il lui reproche sa vulgarité, ses invraisemblances et son style. — *Cl. P.*

André Vandegans, **Anatole France, les années de formation.** (Ouvrage publié avec le concours de la Fondation Universitaire de Belgique.) Paris, Librairie Nizet, 1954. Un vol. grand in-8°, de 378 pages.

Depuis la publication, en 1925, du charmant livre de Georges Girard, depuis les études si perspicaces et si heureuses de mon savant ami M. Georges Huard, depuis les recherches de M. Maurice Kahn et de M. Maurice Jusselin, les années de jeunesse d'Anatole France sont peu à peu sorties de l'ombre et le buisson de légendes où l'auteur de *Pierre Nozière* les avait enfouies, a été émondé. Certes, tout n'est pas éclairci et, sur plusieurs points importants, nous en sommes encore réduits aux conjectures. Nous ignorons dans quelles conditions le père d'Anatole France devint libraire. Nous savons peu de chose sur la mère d'Anatole France qui épousa Noël Thibault, alors qu'elle était déjà âgée de vingt-neuf ans et veuve depuis huit ans. Nous ne savons pas pourquoi le jeune Anatole interrompit ses études, au Collège Stanislas, en 1862 (ou 1863 ?). Nous ne pouvons situer avec précision l'époque des premières visites chez Lemerre. Et nous ne pouvons pas situer non plus très exactement à quelle date Anatole France fit fonction d'instituteur dans une école d'Ivry-sur-Seine. On pourrait allonger la liste de nos incertitudes.

Néanmoins, une vue d'ensemble est aujourd'hui possible et voici que M. André Vandegans nous présente le bilan de ces « années de formation », dont on ne saurait surestimer l'importance.

M. Vandegans ne dépasse pas l'année 1877, celle du mariage. Il n'est pas douteux, en effet, que cet événement ne marque un tournant chez France. Au reste, la place réservée à la biographie, dans le travail de M. Vandegans, est assez réduite. Je sais bien que la méthode qui consiste à interpréter l'œuvre par la vie est aujourd'hui décriée. Mais une dizaine de pages seulement, pour l'enfance et l'adolescence du « petit Pierre », ce n'est pas beaucoup. De ces années de formation, les plus essentielles ne sont-elles pas celles où l'enfant rêveur respira les poussières de la bouquinerie paternelle, contempla la majesté du Louvre, reflétant ses frontons sculptés dans l'eau glauque de la Seine ; celles où l'insouciant écolier prit conscience de la beauté des choses derrière les tristes murs du collège Stanislas ?

M. Vandegans a préféré s'étendre sur l'œuvre et il a étudié avec un soin

scrupuleux tous les écrits de jeunesse d'Anatole France. C'est la première étape d'une longue carrière, l'étape du Parnasse. A côté des poésies connues (*Les Poèmes dorés*, *Les Noces corinthiennes*), de nombreuses pièces inédites ou publiées seulement dans de petites revues ont été dénombrées et analysées. Quelques essais dramatiques (*Sir Punch*, *Pierrot*, *La Dompteuse*), quelques contes et une belle collection d'articles de critique forment, avec l'*Alfred de Vigny* de 1868, un ensemble déjà très varié et très intéressant.

Évidemment, le véritable Anatole France, celui qu'on voit poindre dans les soliloques de Sylvestre Bonnard, n'a pas encore fait son apparition au moment où M. Vandegans suspend son enquête. Si France était mort à ce moment-là (ayant quelque peu dépassé l'âge où s'éteignit Shelley), il ne tiendrait dans notre littérature qu'une place toute secondaire, entre François Coppée et Ernest d'Hervilly.

Avant de réussir quelques fort beaux poèmes, il en avait composé de très médiocres. M. Vandegans a considéré les uns et les autres et découvert beaucoup de sources, ou du moins beaucoup de réminiscences. Ce faisant, il a accompli un travail utile dont il convient de le féliciter. Ce n'est pas que je sois toujours convaincu de la valeur de ces sources ; mais l'inventaire impose par sa masse. Bien sûr, lorsqu'on me dit qu'Anatole France s'est souvenu d'un vers de Lamartine (*Il veut aimer toujours : ce qu'il aime est* FRAGILE) et d'un vers de Musset (*Et sur tous ces débris, joignant leurs mains* D'ARGILE...) en écrivant la strophe suivante :

> Ils n'ont les plus beaux bras que des chaînes d'*argile*
> Indolentes autour du col le plus aimé ;
> Avant d'être rompu, leur doux cercle *fragile*
> Ne s'était pas même fermé...

je ne puis m'empêcher de penser que c'est l'accuser bien vite de piller Lamartine et Musset, pour avoir employé les mots *argile* et *fragile*. Les poètes utilisent toujours les mêmes mots, remuent toujours les mêmes idées. Dans ce poème du *Désir*, Anatole France écrit ceci :

> Où tend le vain effort de *deux bouches unies* ?
> Le plus long des baisers trompe notre dessein, etc.

Cela ne fait-il pas songer, je le demande à M. Vandegans, à certains vers du *Lac* de Lamartine :

> Nos cœurs battaient ensemble et nos bouches unies
> Disaient : éternité !

Mais Anatole France n'a pas pu connaître ces vers, quand il composa *Le Désir*, en 1869 : Lamartine les avait supprimés de son œuvre, et ils n'ont été retrouvés que beaucoup plus tard. La rencontre est donc toute fortuite.

La place me manque pour multiplier les exemples et je me hâte d'accorder que les trouvailles de M. Vandegans sont souvent incontestables. Des livres comme l'*Histoire de la Prostitution*, de Paul Lacroix, ou les *Quatre poèmes d'opéras*, de Richard Wagner, furent certainement lus par Anatole France à l'époque qui nous occupe.

M. Vandegans fait grand état d'un poème politique, intitulé *Napoléon III*, que France publia en janvier 1870. On y trouve un magnifique éloge de l'empereur, « arbitre de la paix » ! Le jeune poète s'était-il rallié à l'Empire libéral, après l'arrivée au pouvoir d'Ollivier ? Pourquoi non ? Anatole France, en tout cas, n'a jamais parlé avec malveillance de Napoléon III.

Un des meilleurs chapitres de M. Vandegans concerne Élise Devoyod, tragédienne du Théâtre-Français, dont Anatole France fut éperdument amoureux vers la vingtième année. Le romancier a décrit sa passion, assez exactement, semble-t-il, dans *Les Désirs de Jean Servien*. Il avait composé

en son honneur toute une série de poèmes que M. Vandegans a examinés, après M. Georges Huard. Ces morceaux ne sont pas d'une facture très brillante, mais ils sont le témoignage touchant d'une histoire d'amour manquée, et je regrette que M. Vandegans n'ait pu obtenir l'autorisation de les publier intégralement dans son livre. Au fond, les débuts littéraires d'Anatole France, ce sont ces vers-là, bien plus que les *Sainte-Radegonde* du collège ou que les premières notules du *Chasseur bibliographe.*

M. Vandegans relève très justement une erreur dont je me suis rendu coupable après Léon Carias : j'avais admis, sans procéder aux vérifications nécessaires, que le jeune France avait applaudi pour la première fois Élise Devoyod, le 5 novembre 1864, le jour même où il fut reçu bachelier. Or, Élise Devoyod ne jouait point ce jour-là, et on ne sait quand eut lieu la rencontre. Dans le poème inédit, intitulé *Souvenir* (daté du 22 février 1865), l'amoureux transi affirme qu'il soupire depuis quatre ans :

> Douce amie, écoutez, si vous voulez savoir
> Comment, depuis quatre ans, j'ai vécu de vous voir.
> Quand je vous rencontrais, d'abord, sur mon passage,
> Mon œil, vague, ébloui, comme dans un nuage,
> Errait, etc....

Et il existe aussi un article de *L'Univers illustré*, où France affirme avoir été très épris d'une actrice, — qui était une « grande perche », — *lorsqu'il était en rhétorique* (c'est-à-dire en 1861 ou 1862). Mais j'ai peine à croire que cet amour, qui s'épanche, en 1865, en un flot de lyrisme, soit une aventure si ancienne. L'auteur de *La Vie en fleur* eut, dès son adolescence, un goût pour les femmes « trop excessif pour être montré », et l'on pourrait en citer plus d'une dont il rêva, entre 1862 et 1864. Je croirais donc volontiers que l'indication des « quatre ans » fut un simple artifice littéraire et que la passion pour la belle Élise ne fut pas très antérieure aux poèmes qu'elle inspira.

S'il ne me fallait me borner, j'aurais d'autres questions à poser : Anatole France ne devint-il transformiste qu'en 1870 (p. 32) ? N'était-il pas entièrement détaché du christianisme bien avant 1863 ? Peut-on penser qu'il s'orientait vers un certain conservatisme politique dès 1870 ? M. Vandegans a étudié tout cela, et beaucoup d'autres problèmes, avec une conscience à laquelle il faut rendre hommage. Il nous donne aussi, et c'est important, des précisions nouvelles sur les relations avec Nina de Villard. Dans l'ensemble, son livre se lit avec agrément et profit, et tous ceux qui considèrent Anatole France comme un écrivain de premier plan (« Anatole France sort du frigidaire », disait naguère Georges Duhamel) consulteront très utilement cet inventaire critique.

J. Suffel.

Parmi les amis d'Anatole France jeune homme, quelques-uns ont été négligés : j'aurais aimé voir citer, par exemple, M. et M^me^ Airiau, dont il est question dans *La Vie en fleur.*

Enid Starkie, **Arthur Rimbaud (1854-1954)**. Oxford, University Press, 1954. Un vol. in-8° de 32 pages.

Le centenaire de la naissance de Rimbaud est célébré à l'étranger comme chez nous, quoique sous d'autres formes. Oxford n'a pas attendu Charleville, et la Clarendon Press a publié, en une plaquette de 32 pages, une substantielle conférence de Miss Enid Starkie, l'éminente critique anglaise, résumant avec sa précision habituelle l'histoire des travaux consacrés à Rimbaud depuis soixante-dix ans.

Elle note d'abord avec satisfaction le fait que la première manifestation en l'honneur du centenaire a eu lieu à Oxford, ville où Rimbaud est *peut-être*

venu, car (et ceci est une découverte qui a récompensé de patientes recherches de Miss Starkie), en 1874, Rimbaud a enseigné dans une école de Reading, et Reading n'est pas loin d'Oxford ; il n'y a là pourtant qu'une possibilité.

Dès 1872, Rimbaud quitte Paris pour longtemps, et la seule allusion connue faite à lui et à ses vers est un passage ironique de la *Dinah Samuel* de Félicien Champsaur (1882), citant deux strophes des *Chercheuses de poux*. A cette date, le poète est bien loin de la France, il n'a à peu près rien publié, ses manuscrits sont dispersés ou perdus, Verlaine lui-même n'a pas conservé les siens... Comment le nom de Rimbaud sera-t-il préservé de l'oubli ?

Mais, en 1883, Verlaine donne à *Lutèce* ses *Poètes maudits*. Il cite (de mémoire) six poèmes de l'ami disparu, dont il parle avec la plus sincère admiration, — et le renom de Rimbaud commence à se répandre. Wyzewa, Fénéon, en Angleterre George Moore, mettent très haut l'auteur d'*Illuminations* (que *La Vogue* publie en 1886) ; et l'année même de la mort du poète, Darzens imprime *Le Reliquaire*, première édition des poèmes rimbaldiens, contenant 57 pièces dont 19 inédites.

Les chercheurs allaient se mettre à la besogne.

Miss Starkie divise en plusieurs périodes les années qui vont suivre : *a.* 1892-1914 ; *b.* les années 1920 ; *c.* les années 1930 ; *d.* 1939-1953, période où la vie et l'œuvre de Rimbaud sont étudiées dans des thèses de doctorat.

Les limites de ce compte rendu ne me permettent pas d'analyser cette histoire attentive de la fortune posthume de Rimbaud. Sautant par-dessus les trois premières périodes, je dirai quelques mots de la dernière.

L'auteur indique brièvement les ouvrages parus pendant la guerre de 1939-1940, puis le *Rimbaud tel que je l'ai connu* de G. Izambard (1946), et arrive enfin au *Rimbaud* de la bibliothèque de la Pléiade, dont elle fait un éloge mérité. Elle mentionne la bibliographie de P. Petitfils, à laquelle elle reproche, non sans raison, d'ignorer les travaux étrangers ; raconte la mystification de la *Chasse spirituelle* publiée par le Mercure en 1949 ; cite les ouvrages du critique américain Wallace Fowlie ; et en vient à la nouvelle édition de son *Rimbaud* (1947), plus complète que la précédente, et enrichie de ses dernières découvertes : Rimbaud, professeur à Reading, et résultat négatif des recherches sur le prétendu passage du poète à Stockholm avec un cirque. Revenant sur la question de Rimbaud « alchimiste », elle émet l'hypothèse que l'auteur des *Illuminations*, sans avoir pratiqué lui-même la magie, sans même y croire peut-être, avait pourtant lu certains livres comme le *Dictionnaire mytho-hermétique* de Dom Pernéty, un bénédictin du XVIII^e^ siècle, et y avait puisé images et symboles. Ainsi s'expliquerait l'hermétisme du sonnet des *Voyelles* et cette série de couleurs qui va du noir (découragement du chercheur en quête de Dieu) au blanc (sérénité), puis au rouge (exaltation), pour finir par le bleu, « car dans certains textes le degré suprême est le bleu, symbolisant l'or des philosophes ». Et le dernier vers du poème :

— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

est ainsi commenté (je cite le texte anglais et pour cause) : « Ses Yeux — His Eyes — has a capital letter which indicates, it seems, that he (Rimbaud) is referring to some divine power ».

(Bien des lecteurs auraient traduit *Her Eyes*, supposant que Rimbaud a voulu parler d'une femme ; cette interprétation nouvelle est à mille lieues des commentaires d'un Pierquin ou d'un Delahaye, et peut-être Miss Starkie est-elle dans le vrai ?)

L'auteur distingue ensuite dans *Les Illuminations* deux sortes de poèmes en prose : ceux qui sont mystiques (*Matinée d'ivresse*, *Génie*, *A une raison*) et les autres ; et elle ne peut admettre que les premiers aient pu être com-

posés après *Une saison en enfer*, donc à une époque où Rimbaud avait cessé de se croire un voyant doué de pouvoirs surnaturels. C'est dire qu'elle n'accepte pas les conclusions de mon livre : *Rimbaud et le problème des Illuminations* (1949), au moins dans leur ensemble ; mais aussi pourquoi me fait-elle dire que *toutes* les *Illuminations* ont été écrites après *Une saison en enfer*, entre la fin de 1874 et le milieu de 1875 ? alors que j'ai écrit (p. 246 du livre précité) : « Les plus anciennes... sont encore de 1873 », et que dans l'édition critique des *Illuminations* (p. 32), j'admets même que certaines de ces proses peuvent avoir été composées dès 1872. Ce qui est sûrement de 1874, c'est le manuscrit de Rimbaud ; mais il est bien possible qu'il ait recopié en 1874 des poèmes écrits un ou deux ans plus tôt, bien que ceci soit contraire à ses habitudes antérieures et que cette hypothèse ne s'appuie sur aucun document... On ne doit donc l'envisager qu'avec défiance, et comme une simple possibilité.

Miss Starkie mentionne ensuite l'ouvrage de Daniel de Graaf ; accorde que M. Gengoux, malgré la bizarrerie de sa thèse, a découvert les sources de plusieurs poèmes rimbaldiens, dont il a élucidé le sens ; analyse sans sympathie *Le Mythe de Rimbaud* de M. Étiemble ; et termine sa revue par le livre de Mme Émilie Noulet, *Le Premier visage de Rimbaud* (1953), auquel elle reproche seulement d'avoir négligé les poèmes blasphématoires ou obscènes que Rimbaud écrivit dans son adolescence, et qu'on ne peut laisser de côté lorsqu'on étudie son caractère.

En conclusion, Miss Starkie indique les lacunes qui restent à combler, un problème essentiel étant la découverte des raisons pour lesquelles Rimbaud renonça à écrire. De ce problème, l'auteur croit avoir trouvé la solution : elle pense que Rimbaud a abandonné la poésie du jour où il s'est mis à étudier la musique ; mais la musique a dû le décevoir à son tour, et il s'est fait commerçant en Abyssinie. L'explication est jolie, mais... sur quoi repose-t-elle, et qui a jamais parlé de Rimbaud comme compositeur ? On n'a pas suffisamment étudié, dit l'auteur en terminant, la poésie rimbaldienne du point de vue formel ; la critique de demain devra montrer en lui un artiste consommé, un maître de la prosodie et du style.

H. de Bouillane de Lacoste.

Pierre-Olivier Walzer, **La Poésie de Valéry.** Genève, Pierre Cailler, 1953. Un vol in-8° de 500 pages.

Grand connaisseur de Valéry et de tout ce qui le concerne, M. P.-O. Walzer nous donne, sous le titre : *La Poésie de Valéry*, un ouvrage considérable, extrêmement fouillé, très utile, véritable somme des exégèses déjà accomplies de la poésie valéryenne, auxquelles il ne manque pas de joindre ses interprétations personnelles. L'ouvrage se trouve donc constitué de deux parts qui s'équilibrent et s'interpénètrent, l'érudition et la réflexion critique. On y trouve l'explication locale et particulière des différents poèmes aussi bien que l'explication générale du phénomène poétique, tel qu'il se manifeste chez Valéry.

L'explication locale ne porte d'ailleurs que sur les poésies proprement lyriques : un chapitre est consacré à l'*Album de vers anciens*, un autre à *La Jeune Parque*, un autre à *Charmes*. Pourquoi l'auteur ne s'est-il pas occupé des mélodrames : *Sémiramis*, *Amphion*, *La Cantate du Narcisse*, ni des œuvres semi-poétiques en forme de dialogues ? Après tout ce qu'il dit des autres *Narcisses*, l'absence de *La Cantate* est particulièrement sensible.

M. Walzer fait concourir à ses tentatives d'explication des moyens variés et convergents : il commence, en général, en utilisant les livres et articles publiés sur Valéry, par une mise au point de tout ce qu'on sait sur l'*histoire* du poème, sur sa genèse ; il cite intégralement, — on ne peut que l'en louer, —

toutes les lettres ou déclarations de Valéry qui s'y rapportent et qui éclairent les intentions du poète ; il opère des rapprochements nombreux et suggestifs entre le poème et des textes de Valéry où s'expriment des pensées identiques ou voisines ; il donne un commentaire personnel sur l'intérêt des idées et la beauté des vers en combinant ses impressions avec celles des commentateurs antérieurs ; enfin, malgré tout ce qu'il sait des opinions de Valéry sur la nature anti-poétique de cet exercice et sur la nécessaire diversité des interprétations individuelles, il ne recule pas devant une traduction en clair pour essayer de fixer définitivement le sens des poèmes.

Il est évident qu'en usant d'une méthode aussi souple et diverse, l'auteur apporte une très intéressante contribution à l'établissement d'une édition savante des poésies de Valéry. L'érudition de M. Walzer est presque sans défaut, ce qui ne veut pas dire que tous les problèmes soient résolus pour autant : il n'est pas sûr que le serpent de *La Jeune Parque* soit le même que celui de *L'Ébauche* et de *la Genèse*, lequel, à ma connaissance, ne pique pas ; le côté physiologique de ce même poème pourrait avoir, dans l'expérience de Valéry, une origine précise à laquelle Jean Paulhan fit un jour allusion et sur laquelle j'aurai peut-être l'occasion de revenir ; tout n'est pas dit non plus sur les rapports du poète anglais Young avec Montpellier et indirectement avec Valéry ; quant à l'influence de Schopenhauer et de Hegel sur Valéry, il faudrait peut-être, pour les expliquer, recourir à l'entremise de Nietzsche et de Mallarmé. Dans l'état actuel des études valéryennes, il n'était guère possible d'apporter plus que M. Walzer.

Sa manière de faire intervenir la pensée de Valéry pour « expliquer » les poèmes appelle des considérations d'ordre général que nous devons réserver pour la deuxième partie de ce compte rendu.

Quant à son commentaire et à sa traduction, on est bien obligé de dire qu'en dépit des efforts les plus consciencieux et parfois les plus rigoureux, ils ne sauraient s'imposer toujours d'une manière incontestable. Prenons le cas de *La Jeune Parque* : M. Walzer met en lumière avec beaucoup de pertinence les grandes articulations du poème, jalonnées par le terme MOI, écrit en capitales : Harmonieuse MOI... Mystérieuse MOI... ; il fait aussi d'excellentes remarques sur l'emploi si étrange des temps : imparfait, passé simple, présent, futur, et il a sans doute raison de penser qu'il faudrait en déterminer la fonction exacte pour élucider le poème. Je ne puis cependant le suivre dans toutes les interprétations qu'il propose, sans prétendre à substituer aux siennes des vues qui aient plus de chances d'être adoptées par tous. D'autres poèmes offrent aussi des exemples de la difficulté qu'il y a à réduire à une seule signification toutes les facettes d'un langage polyvalent. Ainsi la théorie valéryenne de la re-création du désir [1] me paraît fournir une interprétation symbolique plus qu'acceptable de *La Fausse morte*, et le sens des deux vers du *Sylphe* que M. Walzer trouve inexplicables :

Aux meilleurs esprits
Que d'erreurs promises.

ne me semble pas entièrement mystérieux [2]. C'est pourquoi on en arrive à se demander si M. Walzer n'est pas resté en deçà, bien qu'il en tienne un très grand compte, de ce qu'on est en droit d'espérer d'une judicieuse application des principes critiques de Valéry, et s'il ne vaudrait pas mieux se contenter d'une explication plus indirecte, d'une préparation à la lecture des poèmes qui, en séparant nettement les éléments objectifs (faits, documents, lettres, textes, etc.) et les éléments subjectifs d'explication, laisserait au lecteur la possibilité de se faire une impression personnelle, vierge,

1. Cf. notre *Paul Valéry*, Les Belles-Lettres, p. 325-328.
2. Cf. nos *Variations sur Valéry*, p. 46.

directe. Je veux bien que le lecteur qualifié des poèmes de Valéry fasse part, s'il n'en éprouve aucune gêne, de ses émotions et réflexions en présence des poèmes, mais qu'il laisse d'abord le lecteur les goûter par lui-même.

Ces explications particulières de poèmes, si riches et peut-être quelquefois trop riches, ne prennent tout leur sens qu'en se reliant à une explication générale de la personnalité intellectuelle de Valéry, explication qui les encadre, les soutient et les nourrit. Il importe ici de voir quel usage l'auteur fait des différents éléments qu'il invoque : biographie extérieure, devenir spirituel, pensée, poétique.

M. Walzer est assez valéryen, ou valéryste, pour reléguer dans un appendice : *Aperçus d'une vie*, ce qu'il croit devoir dire de la vie de Valéry. On ne peut, semble-t-il, que l'en féliciter. Il s'en tient aux aspects connus du sujet, faisant application du précepte formulé par Valéry à propos du Vinci : « Ni maîtresses ni créanciers » ; il ne lui tarde pas de voir venir « les noirs vols du blasphème épars dans le futur », ni le moment de ce que Valéry lui-même appelait les « fidélités calomnieuses » ; on pourrait souhaiter seulement, puisqu'il s'agit d'*aperçus*, plus de sécheresse et de laconisme dans la présentation des faits, une trêve du commentaire.

L'auteur accorde naturellement beaucoup plus d'importance à la biographie intérieure, à l'histoire du devenir spirituel, puisque son propos, — valéryen lui aussi, — est d'essayer de comprendre « les conditions ou les contraintes que l'auteur s'est imposées et qui se sont imposées à lui ». Il prend pour base la distinction, devenue classique, des trois grandes phases : jeunesse, silence, retour à la littérature. Pour ce qui est de la jeunesse, il introduit la notion de poésies de « majorité », dont la valeur n'est d'ailleurs pas absolue. Il utilise l'idée valéryenne de *crise de formation* mais sans dire d'où elle vient et sans en tirer tout le parti voulu, notamment en ce qui concerne la psychologie des influences [1]. Il hésite ensuite entre les expressions : temps du silence et temps de la non-communication, ce qui n'est guère qu'une question de mots. La formule qu'il met ensuite en vedette : *Réincarnation de l'esprit*, paraît risquer de fausser un peu les choses : il y a là l'éternelle tendance à considérer Valéry, parce qu'il essaie de porter à l'efficacité maxima les pouvoirs de son esprit, comme un intellectualiste plus ou moins desséché. C'est au contraire dans ses moments de plus grande contention que Valéry a la plus claire conscience des liens qui existent entre l'esprit et le corps. La puissance de l'attention volontaire, même intérieure, n'a rien d'une désincarnation. Il ne faut pas oublier que le reclus du Grand Silence devient le père de trois enfants. Pour ce qui est de l'ensemble, on est un peu déçu de ne pas voir les grandes lignes de l'ouvrage répondre à la structure du sujet : le vrai problème, celui de la *fonction* de la poésie, c'est-à-dire des rapports de l'Art et de la Connaissance, dans la personnalité et l'œuvre de Valéry, n'est pas vraiment élucidé, tout au moins ne passe pas au premier plan pour fournir les grandes perspectives de l'ouvrage. On

1. Sans doute, on peut penser que cette notion n'est pas entièrement nouvelle. Il ne paraît pas douteux cependant que Valéry lui a conféré une très haute portée critique en la formulant avec précision à propos de Descartes et de Verhaeren notamment, ainsi que j'ai essayé de le montrer dans mon essai sur *La méthode critique de Paul Valéry*. Je suis heureux de voir que l'application que j'en avais tentée dans mon *Paul Valéry* n'est pas restée sans écho. M. Walzer se réfère assez souvent à mes ouvrages pour que je puisse à ce propos me permettre de manifester ma surprise au sujet de certains oublis. Il adopte ainsi, comme allant de soi, la formule : *conscience seconde*. Je suis flatté de voir l'hypothèse centrale de mes essais devenir de cette manière l'objet de son consentement. De même pour la distinction entre les Maîtres *réels* et les Maîtres *imaginaires* de Valéry. De même pour la distinction entre les récitatifs et les airs, passages parlés et passages « chantés », dans la *Jeune Parque*. P. 51, je trouve une proposition entière citée sans guillemets. Je ne parle pas des broutilles.

regrette à cet égard qu'un meilleur usage ne soit pas fait d'une citation mise en épigraphe d'un chapitre : « Un des dadas de M. Teste, non le moins chimérique, fut de vouloir conserver l'art — ars — tout en exterminant les illusions d'artiste et d'auteur ». Peut-être la contrainte essentielle qui s'est imposée à Valéry poète, celle d'où découlent toutes les autres et qui donne à sa poésie un caractère de *nécessité*, est-elle d'ordre historique : c'est celle qu'il a éprouvée en ressentant dans sa jeunesse « ce grand malheur que l'on naisse parmi trop de chefs-d'œuvre récents, et qu'il faille délibérément faire tout autre chose ». Le problème qui s'est posé à Valéry n'est rien d'autre que celui-ci : Comment être poète, et grand poète, après Ronsard, Racine, Hugo, Baudelaire, Mallarmé, etc. ? J'aurais aimé voir M. Walzer « réincarner » Valéry de ce point de vue là aussi.

M. Walzer n'a pas manqué de confronter la poésie de Valéry à sa *pensée*, et c'est même une de ses intentions les plus marquées. Il s'en explique lui-même dans son Avant-Propos, où il déclare ne vouloir considérer la pensée philosophique de Valéry « que pour autant qu'on la retrouve dans ses vers », et se borner à l'étude détaillée de quelques essais qui lui semblent, avec raison, essentiels : *L'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, *La Soirée avec M. Teste*, la *Note et digression* pour l'*Introduction* précitée. En réalité, lorsqu'il étudie les poèmes, il montre une connaissance assez étendue de toutes les œuvres en prose de Valéry. Mais la présentation qu'il fait du personnage intellectuel de Valéry à propos de quelques essais et de quelques commentaires (Charles du Bos, Marcel Raymond) pose néanmoins la question de savoir s'il est possible de saisir vraiment une pensée comme celle de Valéry sans recourir à une étude d'ensemble. Il ne me semble pas conforme à la véritable pensée de Valéry de l'incliner autant que fait M. Walzer vers la « philosophie » ou la « métaphysique ». Dire que, dans sa période de silence, Valéry a pris pour objet d'étude les grands problèmes classiques de la philosophie, c'est oublier qu'une de ses ambitions essentielles a été de faire simplement une « a-philosophie », c'est méconnaître qu'il existe dans Valéry une véritable théorie critique de la philosophie à laquelle, il est vrai, on n'a attaché jusqu'ici aucune espèce d'importance. Quand on disserte sur l'Etre et le Non-Etre à propos de Valéry, c'est ne pas tenir compte de cette page de l'essai sur *Léonard et les philosophes*, où Valéry décrit la merveilleuse carrière que le petit verbe Etre a faite dans le néant. Il y a aussi dans Valéry une sorte de Théorie de la Connaissance, dont M. Walzer utilise souvent des fragments, mais dont l'ensemble permettrait peut-être d'éclairer d'une lumière plus exacte l'examen des textes capitaux. Page 150, M. Walzer dit excellemment que, dans *Note et digression*, Valéry procède en « honnête ouvrier de l'introspection, en psychologue positiviste », et l'on ne voit guère pourquoi il éprouve le besoin de faire intervenir, car cela ne clarifie rien, des métaphysiciens comme Ch. du Bos ou J.-P. Sartre. Une phrase comme celle-ci : « Le ciel métaphysique où se perd son regard est toute solitude », me paraît anti-valéryenne au suprême degré. Quand cessera-t-on de vouloir rendre Valéry métaphysiquement responsable de ses observations toutes simples et irrécusables dans le monde de l'esprit, telles que « le refus indéfini d'être quoi que ce soit », qui est le pur énoncé d'un fait ? L'analyse de l'*Introduction*, très minutieuse pourtant, omet l'idée, capitale pour la psychologie de l'art et de la science, de la *logique imaginative* utilisée par le savant.

M. Walzer soulève lui-même un autre problème concernant l'utilisation de la pensée de Valéry pour l'explication de ses œuvres poétiques en donnant pour titre à la deuxième partie de son ouvrage une formule tirée de Valéry : *les lieux communs*. Il se réfère à une lettre de Valéry à André Fontainas, à propos de *La Jeune Parque*, en mai 1917 : « Qui saura me lire, lira une autobiographie dans la *forme*. Le fond importe peu, lieux communs ». Il retient donc cette formule et lui fait un sort pour désigner ce qu'il appelle les lieux

communs de la pensée valéryenne, c'est-à-dire les grandes idées de Valéry communes à sa prose et à sa poésie. Cette citation n'a décidément pas de chance. M. Walzer raconte que M. G. Michaud l'ayant trouvée tronquée, sans la formule : *dans la forme*, s'en était targué pour rechercher dans l'action de *La Jeune Parque* une autobiographie du poète... Mais M. Walzer lui-même supprime une phrase, en l'absence de laquelle l'expression « lieux communs » peut prendre, en effet, le sens qu'il désire : « Ma vraie pensée n'est pas adaptable au vers ». Il semble donc que Valéry ait voulu dire à André Fontainas, non pas qu'il pouvait trouver dans *La Jeune Parque* les lieux communs de sa propre pensée, c'est-à-dire ces thèmes inébranlables auxquels M. Walzer se réfère aussi dans les épigraphes de la page 119, mais exactement le contraire, c'est-à-dire des lieux communs au sens ordinaire du terme. C'est un avertissement que Valéry a donné bien des fois, qu'il ne fallait pas rechercher dans ses vers sa vraie pensée. Quand M. Walzer rappelle lui-même, page 360, cette formule particulièrement expressive : « Qu'est-ce que la parole, une fois qu'elle chante ? Elle y perd le pouvoir de poursuivre le vrai... », il est trop tard, le mal est fait. Bien que, dans le détail, il opère beaucoup de rapprochements sagaces et pertinents, il y a je crois, dans l'ensemble, chez M. Walzer, une tendance excessive à vouloir considérer comme strictement valéryen tout le contenu intellectuel des poèmes. La poésie est « littérature », et certains éléments philosophiques et métaphysiques ne sont utilisés par Valéry, il l'a dit lui-même, qu'à titre d'ingrédients poétiques. C'est donc finalement peut-être une erreur de méthode assez grave que de vouloir considérer la pensée de Valéry en fonction de son expression par la poésie et de laisser ainsi à M. Teste des « illusions d'auteur ».

M. Walzer n'a pas négligé de confronter aussi la poétique et la poésie de Valéry, c'est-à-dire son *vouloir* et son *pouvoir*. Le chapitre qu'il consacre à cet aspect de la pensée de Valéry est plein de remarques excellentes, sans ouvrir pourtant avec assez de netteté quelques grandes vues ordonnatrices. C'est fausser les choses, à mon sens, que de présenter la notion de poésie pure en mettant au premier plan, non pas Edgar Poe, Baudelaire et Valéry lui-même, mais l'abbé Bremond. L'abbé Bremond était un homme charmant, mais enfin il faut rendre à César... La poétique de Valéry n'est pas étudiée d'une manière assez approfondie en tant qu'art du langage : les composantes linguistiques de la poétique et de la poésie valéryennes ont fait l'objet de la savante étude de M. Guiraud dont nous rendons compte ci-après. M. Walzer ne se préoccupe pas suffisamment, à notre gré, de mettre la poétique de Valéry en rapports avec ses théories générales sur l'art : c'est ainsi que l'importance de la théorie des *arts formels* n'est pas présentée sous son vrai jour, ce qui est nécessaire pour bien comprendre les préoccupations « formelles » de Valéry en matière de poésie, et tout simplement un sonnet comme *La Dormeuse* : « Ta forme veille, et mes yeux sont ouverts », ou *Le Cantique des Colonnes*. On ne peut pas reprocher à M. Walzer de n'avoir pas poussé plus loin l'étude du problème des *modulations* dans *La Jeune Parque*, car cela suppose une édition critique qui n'est pas encore procurée.

Dans l'ensemble, il reste que cet ouvrage, où M. Walzer, avec toutes les nuances désirables, prend souvent la défense de l'art difficile et parfois mal compris de Valéry, fait le plus grand honneur à celui qui l'a conçu et réalisé avec tant de soins et de peines, avec un sentiment si vif et si profond des efforts et des réussites de son auteur.

MAURICE BÉMOL.

PIERRE GUIRAUD, **Langage et versification d'après l'œuvre de Paul Valéry. Étude sur la forme poétique dans ses rapports avec la langue.** Paris, Klincksieck, Collection linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris, 1953. Un vol. in-8° de 240 pages.

L'impression mélangée que laisse l'ouvrage de M. Guiraud semble provenir de ce que l'auteur a été tiraillé entre deux tendances de son esprit, et qu'il n'a pas fait, par bonheur, ce qu'il prétend avoir voulu faire. Il est à la fois un valéryste sensible, délicat et subtil, et un statisticien convaincu et consommé. Il a un sentiment très juste, très vif et très nuancé de la poésie valéryenne, de la poésie française dans son ensemble et de la Poésie en général, — et une conception presque mathématique de la linguistique et de la stylistique. Il a cru faire prévaloir dans son livre ces aspirations « scientifiques » ; il n'a heureusement pas renoncé à ses dons incontestables d' « amateur de poèmes », de critique, d'esthéticien, à ses impressions et à ses intuitions d'artiste. Les meilleures parties de son travail, — qui sont les plus étendues, — sont nées de cette fidélité inconsciente (?), mais invincible, à la sensibilité connaissante : c'est elle qui lui permet, en définitive, de mettre la linguistique et la statistique au service de la critique esthétique qu'il prétend avoir éliminée.

Cette hésitation entre les deux aspects de son propos se traduit par un certain embarras que le lecteur a parfois quelque peine à surmonter. Il faut d'abord franchir le barrage du titre et du sous-titre, dans lesquels le *général* et le *particulier* s'unissent curieusement, mais non clairement. *Versification* n'est pas l'équivalent exact de *forme poétique*, dont la signification plus étendue permet sans doute de faire une part plus large à l'*art personnel* de l'auteur choisi comme référence essentielle, ainsi qu'aux relations naturelles entre la technique et l'inspiration. Mais pourquoi : *d'après* l'œuvre de Paul Valéry ? Est-on plus au clair quand l'Introduction donne cette variante : *à partir et autour de Valéry* ? La dernière locution prépositive au moins est de trop. Les trois axes annoncés ensuite comme les pivots de l'étude n'apportent toujours pas les clartés espérées, mais le dessein se précise au cœur de l'Introduction : on apprend en effet que l'auteur a « choisi cette œuvre, — précepte à la fois et exemple, comme point de départ d'une étude sur les rapports du vers et de la langue, et comme le système de références et le substrat, plus ou moins immédiat et plus ou moins implicite mais toujours présent, de chacun des chapitres et des développements de ce travail » (p. 13). Puis, après une vue d'ensemble qui replace la poétique et la poésie de Valéry au sein de l'ensemble naturel dont elles font partie : l'histoire de la poésie française, vient une citation de l'auteur de *Charmes* sur les rapports entre la nature musicale particulière de la poésie française et les singularités phonétiques de la langue française, singularités mentionnées dans une analyse succincte mais précise des pages qui suivent dans les *Regards sur le monde actuel*. On comprend alors qu'on se trouve en présence du germe de l'ouvrage, et que c'est Valéry qui a fourni ce sujet de thèse : « C'est l'incidence de ces caractères sur les formes du vers que j'ai voulu étudier dans l'œuvre de Valéry d'abord et à travers elle dans l'ensemble de notre poésie ». Et l'on n'est alors nullement choqué de voir l'auteur annoncer son dessein d'employer la méthode statistique pour traiter avec toute la précision voulue un sujet dont l'énoncé sommaire donné par Valéry contient des appréciations d'ordre arithmétique.

Mais voilà que se produit la péripétie décisive. Après avoir défendu son propos contre les attaques éventuelles des adversaires de la méthode statistique, l'auteur conclut en disant que son livre ne s'adresse « ni au Lecteur de Valéry, ni à l'Amateur de Poèmes. L'histoire de la littérature, la critique des idées et du style, l'esthétique ne sont pas mises ici en question. On y

étudie la *langue* dans l'acception saussurienne du mot ; et cette distinction est étendue au fait poétique lui-même. C'est-à dire qu'on n'y considère ni le poète, ni le poème, mais la *langue poétique* dans des règles et des formes qui ne sont qu'une abstraction statistique lentement et plus ou moins inconsciemment normalisée ».

Donc, ouvrage de linguistique pure, — il est publié en effet dans une collection de linguistique, — et qui ne concerne que les linguistes, purs représentants de la science rigoureuse. On est sur le point de renvoyer le livre au Secrétaire de la Rédaction, pour raison d'incompétence. Mais à réfléchir sur ce nouvel énoncé du problème, on en voit l'absurdité (de l'énoncé, car le problème semble bien réel et infiniment passionnant) : la *langue poétique* n'est pas un fait simple, elle est à la fois *langage* et *poésie*, et l'on ne peut pas plus se priver, pour son étude, de la critique et de l'esthétique, c'est-à-dire de la sensibilité, que de la linguistique, de la stylistique et de la statistique, c'est-à-dire de l'intelligence et de la science. Comment l'auteur pourrait-il, d'autre part, étudier les formes du vers « dans l'ensemble de notre poésie » sans toucher à l'histoire de la littérature ? Comment pourrait-il étudier *le fait poétique lui-même* en faisant abstraction, comme il le prétend, du poète et du poème ? Cette gageure nous semble impossible à tenir. Pour des raisons qu'il faudra s'efforcer de comprendre, M. Guiraud semble nourrir l'espoir de découvrir l'essence de la poésie en éliminant ces « maîtresses d'erreur » que sont la critique et l'esthétique, en utilisant exclusivement les services plus « objectifs » et impersonnels de la linguitique et de la statistique. C'est vouloir couper le nerf optique pour avoir une notion plus juste des couleurs. Comme le montre la lecture de son livre lui-même, M. Guiraud a été contraint par la nature des choses de faire tout le contraire de ce qu'il dit, — ce qui lui a permis d'écrire un ouvrage excellent dans l'ensemble [1].

L'abondance des tableaux statistiques qui donnent à ce livre son caractère extérieur le plus frappant ne doit pas, en effet, faire oublier les très nombreuses, les constantes manifestations d'une attitude proprement critique. Sans doute, et c'est ce qui fait l'originalité et l'efficacité de la méthode de M. Guiraud, c'est toujours sur la base de considérations phonétiques et linguistiques qu'il s'efforce de transformer ses impressions en jugements, mais il est trop évident que la linguistique n'est pour lui qu'un moyen d'approfondir et d'élucider des émotions d'ordre esthétique. Il distingue, par exemple, la « tendresse » de *La Jeune Parque* de la « mélancolie » du *Narcisse*, portées pourtant par un même « chant mélodieux et voilé » ; il analyse les causes nombreuses et complexes qui concourent à entourer le mot « ombres » d'une *aura* poétique dans *La Dormeuse* ; il établit une comparaison véritablement critique, bien que motivée phonétiquement, de ce poème avec *Les Grenades* et *La Fileuse* ; il observe chez Valéry le conflit entre la recherche de l'unité de ton et les exigences de la modulation ; il montre le rôle de l'équivoque généralisée et de la subtilité de la pensée dans la solution valéryenne du problème de la rime, il étaie une « esthétique » comparée de *La Jeune Parque* et du *Narcisse* sur l'étude du « phrasé » racinien chez Valéry ; il apprécie les tendances du vocabulaire de Valéry

1. L'hésitation de l'auteur entre les deux aspects de son dessein semble se manifester aussi dans les incertitudes de la composition, qu'il s'agisse de l'ensemble ou des divers chapitres. A notre sens, le chapitre V serait à rattacher plutôt à la première partie : il répète ou complète le chapitre III sur l'Harmonie. Le titre de la deuxième partie : *Les Mots*, n'est pas clair ; il s'agit plutôt du *sens*. Quant aux chapitres, il en est de deux types : les uns s'ouvrent sur un exposé général, théorique ou historique de la question, les autres prennent effectivement Valéry pour point de départ. Peut-être y aurait-il eu intérêt à généraliser cette manière de faire.

par rapport au romantisme et au symbolisme, et plus encore comme expression de son univers spirituel ; il pose le problème de savoir dans quelle mesure le vocabulaire de Mallarmé a influé sur la pensée et la destinée poétique de Valéry ; il explique certains passages de *La Jeune Parque*, en les rapprochant des *Études sur le rêve* ou de *Mélange* ; il envisage l'histoire de la littérature française comme une lutte des poètes contre les grammairiens ; il fait servir l'étude du vocabulaire ou des figures à une différenciation critique de divers types d'esprit : Mallarmé, Claudel, Valéry ; il caractérise l'emploi de la métaphore par Valéry avec toute la pénétration critique souhaitable ; il croit pouvoir donner à plusieurs reprises, c'est sa propre expression, *la clé de l'esthétique valéryenne*... Que cette clé soit, quant aux moyens, d'ordre phonétique (p. 143) ou sémantique (p. 187), cela n'en change pas les fins.

Les références continuelles, — et approbatives, — à certaines idées de Valéry constituent une catégorie privilégiée et particulièrement significative de ces considérations critiques. C'est Valéry qui fournit le principe directeur de l'œuvre tout entière, comme on l'a déjà vu dans l'Introduction, mais aussi de chacune de ses grandes parties et de tous les chapitres, et qui inspire le choix des tableaux de pourcentage. La première partie est ainsi orientée par la définition, à des fins poétiques, de la « singularité phonétique de la langue », la seconde par l'analyse linguistique de la « transmutation des idées », la conclusion par l'étude d'une poétique comme expression d'un tempérament et de ses lacunes. Des citations capitales sur les rapports du décasyllabe et de l'alexandrin, sur le rythme, sur l'*e* muet, sur la rime créatrice d'idées ou horloge extérieure, sur l'harmonie imitative, sur « l'art combinatoire des allitérations », sur la poésie de l'âme et la réduction du vocabulaire, sur l'aptitude des mots à exprimer toutes les choses (le « ruisseau scrupuleux » de Lucien Fabre), sur la nature véritable de la poésie comme langue de la sensibilité (citation d'ailleurs incomplète), sur la ligne mélodique de Racine et son art des substitutions, sur les rapports de l'ancienne rhétorique et de la sensibilité formelle, constituent en quelque sorte l'*âme critique* des différents chapitres ou de leurs fragments les plus remarquables

Il est particulièrement symptomatique, nous semble-t-il, de voir l'auteur poursuivre sans se lasser une définition aussi précise que possible du *charme* poétique, tel que l'a conçu Valéry. Cette sorte de hantise devient le véritable leit-motiv de son ouvrage. Il en retrouve la même et multiple essence dans la diversité de ses attributs linguistiques, à propos de l'arbitraire de la forme, du clair-obscur produit par l'*e* muet, « du mystère essentiel » qui « repose le problème des relations de la rime et du vers », du rôle des figures et particulièrement de la métaphore, de la puissance expressive des sons.

C'est dire à quel point il a lui-même conscience des limites et du rôle nécessairement subordonné de la statistique. Dès l'Introduction, après avoir confessé (p. 15-16) l'échec de ses ambitions de statisticien pur, il déclare considérer cette méthode comme un moyen et non comme une fin, et là encore, il s'appuie sur Valéry : « Nous avons beau compter les pas de la déesse, en noter la fréquence et la longueur moyenne, nous n'en tirons pas le secret de sa grâce instantanée ». Et dans le cours de l'ouvrage, il est le premier à signaler le caractère arbitraire ou très approximatif de certains dénombrements, et l'inadéquation même de la méthode : à propos de l'*e* muet chez V. Hugo (p. 61), il déclare que « c'est là un problème qui échappe à la statistique », l'*e* muet n'ayant pas une fréquence anormale chez ce poète, qui l'emploie cependant chaque fois à des fins expressives définies ; il reconnaît que, selon la statistique, Lamartine serait le moins harmonieux des poètes : « Belle révision des valeurs ! » ; les phénomènes de modulation paraissent échapper aussi à la méthode statistique, « puisque les dénom-

brements ne tiennent pas compte de la valeur expressive des différentes combinaisons et que les différences de degré de la modulation s'y annulent » ; il en est de même des phénomènes de dérivation, car « les différentes tendances se contrarient et risquent de se masquer ou de s'annuler ». Dans l'ensemble, il paraît maintenir la statistique dans son rôle de vérification chiffrée des hypothèses intuitives du sentiment poétique, ou de confirmation, parfois presque superflue, des observations du sens commun.

S'il lui arrive, par exemple, en rêvant à la page 167 d'une œuvre poétique construite « à partir des mots les plus poétiques de la langue choisis *a priori* », de retomber dans la volonté de statistique exclusive, il nous donne aussi, dans quelques cas cruciaux, le spectacle édifiant d'une revanche spontanée de la critique de sentiment sur les chiffres. N'est-ce pas une préférence instinctivement accordée à la critique sur la statistique que de reconnaître (p. 149) que « le symbolisme des sons,... l'allitération et l'harmonie sont trois caractères en étroite corrélation, sans qu'il soit toujours possible de dire lequel des trois commande les autres » ? On a plaisir à voir M. Guiraud proclamer ainsi la nécessité de soustraire parfois l'*unité vivante* de la poésie aux démembrements analytiques. Au chapitre VI, consacré au vocabulaire poétique de Valéry, il établit à l'aide de calculs très poussés [1], la liste des mots-thèmes et la liste des mots-clés de Valéry, ceux-ci étant les plus significatifs. Sur cette base, il entreprend une fort intéressante description de l'univers valéryen, dont il trouve les deux pôles dans les termes : *pur* et *ombre*, et il déclare qu'ils sont les deux premiers de la liste des mots-clés. Or, sauf erreur de ma part, les deux premiers mots-clés, chiffrés du coefficient 60 (ils sont d'ailleurs précédés de trois autres non chiffrés : *onde*, *délice* et *nymphe*) sont *azur* et *songe*. *Pur* et *ombre* se classent très honorablement en troisième et cinquième positions. Quant à la liste des mots-thèmes, elle donne le classement suivant : plus, où (dont on peut faire abstraction), pur, âme, ombre, ces deux derniers *ex aequo*. S'il y a eu lapsus pour mots-clés au lieu de mots-thèmes, on se trouve cependant en présence de l'escamotage, peu négligeable, de *âme*. On en est donc réduit à se demander si la statistique n'a pas eu ici une simple valeur *indicative* et si le choix des deux mots-pôles, dont l'auteur fait d'ailleurs un excellent usage, n'est pas une entorse à la statistique opérée plus ou moins consciemment par le sentiment critique, un *coup de pouce* parfaitement justifié ou justifiable du statuaire critique. N'est-il pas enfin hautement curieux de voir un ouvrage dit de pure linguistique se clore sur un chapitre, d'ailleurs remarquable, consacré soi-disant à la poétique de Valéry, en réalité à une vue synthétique de l'œuvre et de la personnalité de ce poète, où la critique psychologique rivalise avec le souci esthétique ? On attendrait plutôt une vue d'ensemble sur les constantes et les variables linguistiques de la versification française [2].

Il n'empêche qu'au travers de ces hésitations et de ces contradictions qui reflètent la complexité de la matière et la scrupuleuse subtilité de l'auteur, on voit se dessiner peu à peu, mais de plus en plus nettement, le vrai dessein de M. Guiraud, parfaitement conçu et parfaitement réalisé : à la lumière d'un cas particulièrement significatif, la poésie et la poétique de Valéry, il s'est efforcé de définir avec précision les composantes ou condi-

1. La notion d'*écart réduit* comporte l'utilisation de la racine carrée. A ce propos, on peut remarquer que les notions mathématiques utilisées par la statistique littéraire sont des plus limitées et se bornent le plus souvent aux « quatre règles », ce qui est peut-être suffisant pour définir chacune des variables considérées. S'il s'agissait d'exprimer les rapports parfois très complexes que toutes ces variables soutiennent entre elles et par exemple de réduire le charme de Valéry à un seul symbole mathématique, peut-être faudrait-il aller jusqu'aux intégrales.

2. C'est sans doute une revanche du hasard sur le démon de la statistique qui a introduit une faute de calcul dans l'importante règle de trois de la page 156.

tions linguistiques de la poésie française. Le sujet qu'il a traité, c'est en réalité tout simplement : Paul Valéry et le vers français. Problème posé par Valéry, et qu'il résout en calquant ses méthodes sur celles de Valéry. Je m'étonne qu'il n'ait pas cité pour résumer son propos, — mais il ne pouvait pas tout dire, — cette définition de la poésie conçue par Valéry comme devant réaliser « quelques applications parfaites du langage d'une nation ». En s'inspirant constamment de Valéry, il a évité notamment l'écueil de séparer la versification de la poésie et la poésie de l'ensemble de la personnalité, il a pu donner comme guide à la linguistique et à la statistique la critique de jugement et de sentiment. En faisant apparaître la poésie de Valéry, art du langage, langage dans le langage, comme l'aboutissement linguistique, phonétique et poétique de toute une tradition française dont les normes sont inscrites dans la structure même de la langue, en précisant les prodigieuses réalités cachées sous la volonté mallarméenne et valéryenne de parvenir, pour réaliser la plus haute poésie, à une « parfaite conscience et possession de la fonction du langage », il a obtenu, à chacun des points de vue auxquels il s'est successivement placé, des résultats d'un incontestable intérêt. Il me suffira d'en donner quelques exemples : la définition du vers français comme un « mètre arithmétique », inerte matière syllabique que l'art des grands poètes s'est efforcé d'émouvoir en l'infusant de *quantité* et d'*intensité* me paraît excellente en tous points ; le passage sur le mètre et l'évolution de la langue où l'auteur explique comment, pour des raisons linguistiques, l'alexandrin a supplanté le décasyllabe et comment Valéry a réussi, dans *Le Cimetière marin*, à « porter le dix à la puissance du douze », est tout à fait remarquable : le pouvoir d'explication rétroactif de la tentative de Valéry est utilisé à merveille ; la mise en lumière de la fréquence de la coupe 1-5 chez Valéry, par l'utilisation judicieuse de la notion de pied rythmique, l'analyse critique et esthétique de ses effets sont parfaites. Il n'est pas sans intérêt non plus de voir l'auteur faire apparaître, chez Valéry, la haute fréquence des longues et la prédominance des continues, l'importance de la césure féminine, de la rime enchaînée ou fratrisée par laquelle Valéry s'apparente aux Grands Rhétoriqueurs tout en s'en distinguant, le rôle de l'unité de ton, de la modulation, de l'allitération, de l'hiatus et de la diérèse. Le chapitre sur la rime est plein d'observations justes sur les différentes solutions françaises du problème de la rime, sur la richesse de la rime valéryenne comparée à celle de du Bellay, Vigny et Ronsard, sur l'enrichissement de la rime par l'assonance et la contrassonance, sur la rime équivoque des Grands Rhétoriqueurs employée avec maîtrise par Valéry, sur la *facilité* et la *banalité* de certaines rimes valéryennes, facilité et banalité compensées par l'art du vague et de l'ambiguïté généralisée, sur l'isométrie des mots-rimes, etc... La deuxième partie apporte aussi une abondante moisson de remarques précises sur les sons préférés de Valéry, sur la plasticité ou polyvalence du vocabulaire de Mallarmé et de Valéry, sur la prédilection de Valéry pour la métaphore, le retour au sens étymologique étant comme un moyen de réanimer la métaphore, de faire revivre les valeurs primitives du mot sans écarter les valeurs actuelles, etc. Sans doute, on pourrait discuter certains points et signaler quelques lacunes, mais c'est en somme peu de chose. Je regrette surtout que, dans le chapitre du rythme, M. Guiraud ait négligé d'étudier les interférences entre le rythme du vers et le rythme de la phrase, selon que le vers contient plusieurs phrases ou que la phrase contient plusieurs vers ; ailleurs, le problème des modulations dans *La Jeune Parque*, dont Valéry disait lui-même que c'était la difficulté essentielle qu'il avait dû résoudre.

Il faut ajouter que tout cela est vivifié, puis couronné, par une vue critique de Valéry de très grand intérêt. M. Guiraud rend notamment justice à Valéry sur un point assez controversé : il reconnaît dans *La Jeune Parque*

et dans *Charmes* le témoignage d'une expérience authentiquement vécue et d'une passion authentiquement soufferte, à savoir la lutte intérieure qui fait hésiter Valéry entre la poésie et la connaissance. Il faut reconnaître à l'auteur un sentiment dans l'ensemble très vif et juste de l'œuvre valéryenne ; je ne puis cependant pas dire, — comment pourrait-il en être autrement ? — que je partage toutes ses conceptions. L'aventure spirituelle de Valéry me semble parfois un peu romancée, ou dramatisée ; certains traits sont un peu forcés, d'autres laissés dans l'ombre. Je ne sais pas si Valéry était dépourvu autant qu'on le dit d'imagination métaphorique, lui pour qui « les images sont nombreuses, à l'égal de (ses) regards ». De même, il me semble que M. Guiraud a tendance à rétrécir l'expérience spirituelle qui forme la substance inspirée des poèmes de Valéry. Comédie de l'Intellect, de l'Esprit, soit ; encore ne faut-il pas oublier que l'Esprit, le Moi, selon Valéry, contient tout : « Je suis Monde, Corps, Pensées ». Dans *La Jeune Parque* et dans *Charmes*, il n'y a pas seulement le drame d'une vocation poétique contrariée, puis triomphante, mais plus généralement le drame de l'Esprit jeté dans le corps, dans la Vie et l'Univers, ce qui fait de Valéry, — que l'on pense au *Platane*, au *Dialogue de l'Arbre*, au *Serpent*, à maints passages de *La Jeune Parque*, — une sorte de poète cosmique. Pour apprécier l'*Album de vers anciens*, il ne faut pas perdre de vue qu'il a été écrit en deux temps fort éloignés l'un de l'autre, ce qui ne facilitait pas l'harmonisation de la fabrication et de l'inspiration, et je ne sais pas s'il suffit, pour expliquer la différence de qualité entre l'*Album* et *Charmes*, de dire que le prestidigitateur exécute ses tours, dans ce dernier cas, sous un jour plus favorable. Je me demande aussi si l'on peut parler d'une « philosophie » et d'une « esthétique » de Valéry, au sens habituel de ces termes, et surtout si l'on peut reprocher à cette doctrine d'être fausse par excès de rigueur logique ; les contradictions et les inachèvements sont au moins aussi frappants dans une « philosophie » qui ambitionne seulement d'être une a-philosophie, et dans une Esthétique qui sait qu'elle ne peut pas exister, sous peine de détruire l'Art. Le « cartésianisme » de Valéry n'est présenté sous son vrai jour que si l'on montre, — ce que M. Guiraud fait d'ailleurs dans son Introduction, — qu'il s'accompagne d'une sorte de « bergsonisme ». Peut-être aussi est-il nécessaire, pour expliquer les miracles de *La Jeune Parque* et de *Charmes*, de faire appel, plus que M. Guiraud, à cette grâce poétique à laquelle Valéry a donné aussi les noms d'*état chantant* et d'*infini esthétique*, à la poésie conçue comme une « réponse à ce qui est » et comme un « état d'invention par l'émotion ».

Et maintenant, il nous faut revenir à l'avertissement que l'auteur donne, encore à l'aide de Valéry, sur la page liminaire de son livre : « L'objet d'un vrai critique devrait être de découvrir quel problème l'auteur (sans le savoir ou en le sachant) s'est posé, et de chercher s'il l'a résolu ou non ». De ce point de vue valéryen, on peut lui rendre cette justice qu'il a fort bien montré comment Valéry a résolu un de ses problèmes : écrire de beaux vers français après Ronsard, Hugo, Mallarmé et les autres. En ce qui nous concerne, il nous semble deviner que M. Guiraud s'est surtout attaché à définir, avec une précision accrue, les caractères linguistiques de la poésie de Valéry et plus généralement de la poésie française. L'essai critique que lui avait d'abord inspiré son admiration pour Valéry a dû se transformer en thèse de linguistique, tout en restant fidèle à ses origines. Ainsi l'auteur a-t-il pu nous donner un excellent manuel raisonné de versification et de poétique françaises qui est en même temps un monument élevé à la gloire de Valéry.

MAURICE BÉMOL.

P. Barrière, **L'Académie de Bordeaux, centre de culture internationale au XVIIIe siècle (1712-1972).** Éditions Bière, Bordeaux et Paris, 13, rue de Buci, [1951]. Gr. in-8° de XII + 374 pages.

M. Pierre Barrière, qui a publié, entre autres ouvrages, deux remarquables études sur Périgueux et le Périgord, une étude sur Montaigne, une autre sur Montesquieu, poursuit dans son dernier travail, avec autant de vigueur que de bonheur, sa « défense et illustration » de notre Sud-Ouest littéraire. Inventoriant les archives de l'Académie de Bordeaux déposées à la bibliothèque de cette ville, il a dressé un portrait en pied de cette société savante et montre tout à la fois l'étendue et les limites de son activité.

L'étendue : l'Académie naît en 1712, grâce à la protection du duc de la Force, et se constitue hiérarchiquement, avec des membres ordinaires, associés, agrégés et élèves ; son recrutement est dans la robe ou la bourgeoisie aisée, comme le prouve la cotisation de 300 livres imposée aux membres ordinaires : elle est trop lourde, et deviendra une cause de démission. Un héritage la met en possession d'une maison, qui restera sienne, mais les ressources de la société demeurent modestes, même après l'héritage (1739) et son budget est d'environ 3 000 livres par an. Elle se constitue, avec ce budget, une bibliothèque, achète des machines, des instruments de physique, des objets de laboratoire. En 1763, elle ne peut accepter un devis de 4 000 livres pour un buste de Montesquieu : elle attendra qu'il lui soit offert par le prince de Beauvau.

M. Barrière a dénombré (p. 42-43) une trentaine d'académiciens ordinaires, de 1713 à 1783. Les plus connus sont Montesquieu (à partir de 1716), Tourny (1745), de Sèze (1783) : en grande majorité, présidents ou conseillers au parlement ; quelques avocats, professeurs, médecins. Sur une centaine de membres associés recensés dans les mêmes limites de temps, nous trouvons en très grande majorité, non plus des nobles de robe, mais des prêtres, des médecins (vingt-deux médecins et trois pharmaciens), quelques négociants ou chefs d'atelier. En 1749, il y a 13 membres ordinaires, 28 associés ; en 1785, 19 membres (les deux catégories confondues).

On pourrait croire qu'entre tant de noms, — dont quelques-uns (Bel, Bacalan, Leberthon, etc.) désignent aujourd'hui les rues de Bordeaux, ce qui les sauve de l'oubli total où sont ensevelis les autres, — le nom de Montesquieu, tout au moins, devait briller à l'Académie d'un éclat particulier. Il n'en est rien. En des pages savoureuses (p. 59-64), M. Barrière montre que ses collègues n'eurent pas conscience de la grandeur de l'homme qu'ils coudoyaient. Ils gardent pour d'autres, plus à leur taille, les compliments dithyrambiques. « Montesquieu n'appartient pas au même monde : il ne se sent pas à l'aise avec les autres, ni les autres avec lui... La vente de sa charge l'éloigne encore de son milieu... A mesure que Montesquieu se rapproche de Paris, il s'éloigne de Bordeaux, de ses coteries et de l'étroitesse des intérêts locaux. » Les Bordelais s'irritent de son dédain, mais lui « en face de leur insouciance à publier, de leur engourdissement stérile dans des recherches terre à terre et sans portée humaine, sent grandir son impatience » (p. 64).

Certes, la société a des correspondants nombreux, parfois illustres : on relève parmi eux les noms de Réaumur, de Lacépède, de Cabanis, de Pestalozzi, de Roland, et même de Marat ; mais ne cherchons en elle rien qui fasse pressentir la Révolution, ou même qui contribue efficacement à répandre les « lumières ». L'Académie de Bordeaux n'a ni favorisé, ni contrarié la naissance spirituelle des futurs « Girondins ». Elle a, plusieurs fois, envisagé la publication d'une *Histoire naturelle de la Guyenne*, qui n'a jamais vu le jour. Elle a donné des conférences et des concerts et, par là, ne reste pas étrangère à la diffusion de l'art et de la pensée, mais elle s'occupe surtout

de science appliquée ; elle est née dans un pays de vignerons et d'armateurs ; la botanique et la météorologie l'intéressent plus que la politique ; les sujets qu'elle met au concours et qu'énumère M. Barrière (p. 129-131) traitent du baromètre et de l'aiguille aimantée, de la greffe et de la corruption des grains de blé, du desséchement des marais et de la mesure de la vitesse des vaisseaux. C'est autour de 1750 surtout que les soucis d'application pratique tendent à prédominer. Bordeaux, à l'inverse de la plupart des Académies provinciales, ne s'intéresse ni aux lettres pures, ni à l'éducation, ni à l'histoire, ni à la philosophie, ni au gouvernement ; fort peu aux problèmes sociaux. Mais beaucoup à l'agriculture, à l'anatomie ou à la physiologie, aux eaux minérales, à la physique, à la botanique ; chose singulière, l'Académie dédaigne le commerce et a peu de correspondants coloniaux. Elle est remarquable par le nombre des sujets proposés et la régularité des concours : « un tiers de plus que l'Académie Française depuis 1761 ; presque le double de Besançon, de Marseille, des Belles-Lettres ; plus du double de Berlin, de l'Académie des Sciences, de Rouen... » (p. 137).

Les mémoires et les communications diverses dont elle traite confirment cette prédilection pour les sciences appliquées. Une enquête de l'Académie sur les plantes susceptibles de remplacer le blé (1763-1767), dont M. Barrière résume les intéressants résultats montre que, dès cette époque, « la culture de la pomme de terre est déjà extrêmement répandue en Europe et dans certaines parties de la France et que sa consommation se fait selon toutes les ressources actuelles » (p. 274). Un académicien, l'abbé Desbiey, traite de la fixation des dunes et de l'exploitation des Landes ; d'autres, de l'arrachage des vignes ou de l'arrêt du déboisement. Ils ne s'occupent guère d'idées générales qu'en fonction de l'aide qu'elles peuvent apporter aux progrès des techniques. On citera comme exceptionnelle une incursion dans l'histoire, du conseiller Bacalan, qui traite en 1763 du « système politique des Druides », afin de pouvoir médire des Jésuites.

On voit les limites de ces hommes, qui donnèrent à la France du XVIII^e^ siècle son ordre bourgeois et sa richesse, laissant à d'autres le soin d'accomplir leur promotion politique. Au fond, ils justifient terriblement la primauté de Paris. Ils nous aident à mieux comprendre l'échec politique de la Gironde. Nous nous souvenons d'une lettre lue jadis dans les Archives Départementales, où Vergniaud en 1793 se disait le « cœur flétri », non par les « dangers » qu'il « bravait », mais par « le silence » de ses compatriotes. Que leur importait Vergniaud ? Pesait-il autant dans leur estime qu'un nouveau mode de cultiver la pomme de terre ou de dessécher les marais ? Ce que l'Histoire appelle la Gironde, ceux que les Bordelais ont célébrés plus tard par l'érection d'une fière colonne sur la place principale de la ville, fut comme un accident incompris dans la vie du plus grand nombre, et dont le prestige ne s'imposa qu'après coup, quand la guillotine, à Bordeaux, eut fait tomber trois cents têtes.

PIERRE FLOTTES.

JEAN FOURCASSIÉ, **Une ville à l'époque romantique : Toulouse. Trente ans de vie française**. Paris, Plon, [1953]. Un vol. in-12 de 310 pages.

En accueillant l'ouvrage de M. Jean Fourcassié, dont nous apprenons avec un vil regret la disparition prématurée, la collection « Civilisations d'hier et d'aujourd'hui » tient fort exactement sa promesse d'offrir « des études vivantes et faciles, originales et rigoureuses, écrites par des spécialistes revenus aux sources ». Pour ce qui est des sources, l'auteur, professeur à la Faculté des Lettres, et vieux « toulousain de Toulouse » a eu à sa disposition les collections de quelques journaux locaux, les Archives départementales, celles de l'Académie des Jeux Floraux à laquelle il appartient en qualité de mainteneur. Il nous prévient qu'il n'a voulu

ni « délayer » ni « romancer » et pour garant de sa méthode, il invoque Stendhal et sa quête des « petits faits » — ce Stendhal qu'il connaît bien et dont les jugements sur Toulouse lui avaient déjà fourni la matière d'une étude substantielle [1]. En dépit de cette volonté d'effacement, et de ce souci d'objectivité totale, M. Jean Fourcassié est bien obligé de livrer un peu de lui-même. Nous devinons qu'il s'est beaucoup diverti au cours de son enquête et son sens de l'humour apparaît précisément dans le choix des détails, auxquels l'absence de commentaire laisse toute leur saveur : telles ces réclames de corsetières ou de perruquiers, en faveur du corset « philipneumonique », de la pommade « tricophile », ou encore de la graisse d'ours pure (dont l'inventeur fait savoir que : « les personnes qui pourraient lui procurer des ours, il les achètera [*sic*] »). A lire ces petites annonces, nous comprenons mieux César Birotteau et sa réclame pour la *Double Pâte des Sultanes* et l'*Eau Carminative* ! Et à propos de Balzac, rappelons, avec M. Fourcassié, que dans les *Comédiens sans le savoir* figure un personnage de coiffeur, Cabot, originaire de Toulouse. Faut-il voir là un hommage à la maîtrise des Figaros toulousains ? Ou plutôt, le dit Cabot étant représenté sous les traits d'un bavard vaniteux, n'est-ce pas une des manifestations de la réputation de vantardise bruyante que les fils de Clémence Isaure s'étaient acquise auprès des Parisiens ? Toulouse, aux environs de 1850, tenait le rôle dévolu par la suite à Marseille. Or, le plus curieux, c'est que le Cabot de Balzac a pour surnom Marius. Si ce Marius-là était devenu un « type » ... nous n'aurions jamais eu la trilogie de Pagnol.

L'ouvrage de M. Fourcassié ne tient pas à l'histoire littéraire seulement par des liens aussi ténus. Toute la seconde moitié en est réservée au tableau de la vie artistique, littéraire, universitaire et spirituelle : elle abonde en renseignements d'une incontestable valeur documentaire. La statistique, même, invite à d'utiles méditations. En 1842, la Faculté jugea 185 candidats au baccalauréat... et n'en reçut que 69 ; sur trois candidats à la licence, un seul fut admis : chiffres à mettre sous les yeux de ceux qui vont répétant que, de nos jours, les examinateurs font preuve d'une excessive sévérité. On lit avec un intérêt particulier les pages consacrées au théâtre. On constate que le public toulousain, impitoyable aux acteurs médiocres, ou seulement défaillants, savait accorder de véritables triomphes aux artistes de génie : Liszt, Talma, Mlle Georges, Marie Dorval à qui une couronne de lauriers en or fut remise après la dernière représentation de *Chatterton* et qui confia au *Journal de Toulouse* un texte inédit de George Sand, inspiré par elle [2]. La liste des pièces représentées témoigne de l'éclectisme des amateurs de théâtre. A côté de *L'Auberge des Adrets*, de *La Tour de Nesle*, nous trouvons *Athalie*, *Britannicus*, et toute la série des drames de V. Hugo. Généralement, l'actualité est suivie d'assez près : la *Lucrèce* de Ponsard est jouée quelques mois après sa création. *Hernani*, on ne sait pourquoi, ne l'est pour la première fois qu'en 1843, dans une salle à peu près vide, ce qui permet à la critique de dresser l'acte de décès du drame moderne. Les réactions sont souvent plus violentes : on siffle *Antony*, *Angelo* partage la salle entre les rires et les applaudissements, *Lucrèce Borgia* est la cause d'un duel qui coûte la vie à l'un des adversaires. L'*Œdipe* de Voltaire, il est vrai, ne réussit pas mieux : la représentation est arrêtée après le deuxième acte, le parterre entonne... *La Marseillaise*, et la soirée s'achève sur un vaudeville que la direction du théâtre a monté à la hâte. La critique partage — au fond — les goûts du public toulousain, mais les manifeste avec plus de sérieux et prend la peine de les justifier : elle s'indigne devant les outrances des drames et mélodrames romantiques et accueille Ponsard comme un libérateur.

Il est fort dommage que M. Fourcassié, soumis aux exigences de la collection, n'ait pas pu pousser davantage son enquête dans les journaux et les revues, étudier plus longuement les diverses manifestations de l' « esprit »

1. J. Fourcassié : « Stendhal juge de Toulouse », in *Annales de la Faculté des Lettres de Toulouse*, décembre 1951, p. 1-48.

2. Ce texte, que cite en partie J. Foucassié (p. 192-193), n'a été, nous dit-il, « publié qu'en 1878 dans *Questions d'art et de littérature*, après la mort de George Sand, avec des changements qui affectent uniquement la ponctuation ». On le trouve dans *Questions d'art...*, éd. Calmann-Lévy, 1878, ch. VI, p. 61 et suiv., sous le titre : *Marie Dorval*.

toulousain : articles de critique littéraire et artistique, poèmes, discours, œuvres dramatiques. On aurait aimé mesurer très exactement à la fois la réaction au romantisme, et l'influence de celui-ci sur ceux mêmes qui lui résistaient, et sur les autres. Ce pourrait être, nous semble-t-il, un beau sujet de mémoire pour l'un des étudiants de M. Fourcassié. Car l'ouvrage de celui-ci n'a pas pour seul mérite de nous donner l'image bien vivante d'une ville de province pendant une période particulièrement importante de notre histoire littéraire. Il montre aussi une voie à suivre. Ce qui a été fait — avec succès — pour Toulouse, pourrait l'être aussi bien pour toutes les grandes villes de France, et à différentes époques. La curiosité y trouverait son compte, et la géographie littéraire, dont il a été beaucoup question ces temps derniers [1], son profit.

MARCEL CROUZET.

JEAN COUSIN, **L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon. Deux cents ans de vie comtoise (1752-1952).** Besançon, Jean Ledoux, 1954. Un vol. grand in-8° de 250 pages.

En 1952, l'Académie de Besançon a célébré le deuxième centenaire de sa fondation. Elle a jugé qu'un « essai de synthèse » serait le plus digne hommage à ces deux siècles de vie provinciale. Son président, M. Jean Cousin, s'est acquitté de cette tâche avec un savoir et un soin sans défaut [2]. Voici la Franche-Comté du XVIIIe siècle avec ses curiosités, ses querelles autour du prodigieux avènement d'idées scientifiques, philosophiques, économiques dont Paris n'avait pas le monopole ; l'époque impériale où une Académie n'était plus qu'une « société académique », — et encore à condition de prendre parti pour les Empereurs contre Tacite, ou de larder d'épigrammes certaines « écolières passionnées de Schlegel », qui ressemblent fort à Corinne (p. 112) ; l'effervescence d'un petit monde de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, autour du romantisme dont on perçoit les lointains échos, des pays étrangers que l'on découvre, des idées nouvelles dont on s'inquiète ; puis, le labeur de cent autres années qui accumule, dans des archives bisontines, tant de mémoires historiques ou scientifiques, que la « grande histoire », la science officielle, ignorent trop souvent ou omettent d'associer à leur gloire. Rien de plus touchant que le travail des érudits de province. Dans leurs salles ornées de bustes, parmi les ombres de grands parlementaires ou de chanoines diserts qui les précédèrent, ils poursuivent, pour le seul plaisir de savoir et pour le seul honneur de leur petite patrie, une besogne qui n'est pas ingrate, mais envers laquelle nous sommes ingrats.

Il faut savoir gré à Jean Cousin de nous le rappeler, après Georges Gazier, Lucien Febvre, Marcel Bouchard, Pierre Grosclaude, R. Tisserand, P. Barrière, Edmond Préclin, qui ont montré que la province, — que ce soit le Lyonnais, la Bourgogne, le Bordelais ou la Franche-Comté, a sa part dans notre vie intellectuelle. Sans l'Académie de Bordeaux, est-on sûr que Montesquieu serait notre Montesquieu ? La route de la gloire a été ouverte à Rousseau par celle de Dijon, à Lamartine par celle de Mâcon, à Proudhon

1. Voir le sixième *Cahier de l'Association Internationale des Études françaises*, Paris, Les Belles Lettres, juillet 1954.

1. Dès que l'on écrit : « sans défaut », l'on est pris de l'envie de dresser une liste de lapsus et de fautes d'impression. On en trouve fort peu : p. 221, l. 46, lire : « H. Bremond » ; p. 219 : un certain flottement dans la suite des dates de l'*Histoire financière* de M. Marion ; p. 222, l'indication : *Le Cardinal de Retz en Franche-Comté (1696)* est-elle exacte ? Retz est mort en 1679 ; p. 224, l. 32, lire 1870 au lieu de 1780. — Malgré l'indication de la p. 203, tous les sigles utiles ne sont pas consignés en tête de la bibliographie (il faut quelque effort pour retrouver sous les lettres A fr Comt les *Annales franc-comtoises*). — L'index gagnerait à distinguer les homonymes : plusieurs Droz, plusieurs Marmier différents figurent en une liste commune.

par celle de Besançon, — qui s'en repentit. Qu'un peu de leurs rayons retombe sur elles !

Un scrupule, cependant : est-il certain que l'Académie d'une province soit l'image la plus authentique de cette province ? Pour celle de Besançon, on pourrait élever un doute. Le double honneur de la Franche-Comté, dans les lettres et les arts, est d'avoir éveillé dans le romantisme une avidité de folklore, d'explorations lointaines, de pittoresque et de féerie, dont les noms de Nodier, de Marmier, de Francis Wey sont inséparables ; puis de s'être placée à la tête des hardiesses qui vont au réalisme et qui atteignent à l'authenticité populaire. Mais Nodier, Marmier, Wey ne sont que des consuls ou des vice-consuls de l'Académie de Besançon en résidence à Paris [1], des ambassadeurs itinérants qui se perdent dans les brumes nordiques [2]. Et le réalisme selon Proudhon, Courbet, Max Buchon échappe à l'empire restreint de secrétaires perpétuels qui s'appellent Genisset ou Pérennès. Il fait figure d'insurrection. On le rencontre dans le noir faubourg populeux de Battant [3] ou sur les bords grondeurs et boudeurs de la Loue. Dans le beau livre de Jean Cousin, ce double foyer de la province n'éclaire guère que le front du plus accueillant des hommes, de celui qui accepta tout ce qui était comtois et n'y opposa jamais le « Nenni, ma foi » de la devise provinciale : le bon bibliothécaire Charles Weiss.

A l'abondante et précise bibliographie de cet « essai de synthèse », y aurait-il lieu d'ajouter d'autres titres [4] ? Disons seulement qu'une rubrique pourrait y être consacrée aux mémoires et souvenirs. On y retrouverait le très précieux journal de Weiss, que cite Jean Cousin, mais aussi les souvenirs publiés d'Édouard Grenier et le journal inédit de Xavier Marmier. Et surtout les savoureux souvenirs d'un octogénaire, du lédonien Désiré Monnier. Parmi les revues locales, on pourrait ajouter aux *Annales franc-comtoises*, qui représentèrent sous le Second Empire la droite académique, la *Revue littéraire de la Franche-Comté* qui représenta la gauche et ne ménagea pas l'Académie. On retrouve ainsi, jusque dans la boucle du Doubs, des reflets de *L'Immortel*, du *Monde où l'on s'ennuie*, de *L'Habit vert*. « Tout le monde, dit Voltaire après l'Arlequin de la comédie, est fait comme notre famille... »

PIERRE MOREAU.

1. Joseph Droz est un autre « consul », et partage avec Nodier la tâche d'accueillir les jeunes Comtois avides de gloire parisienne.

2. Il faut d'ailleurs reconnaître que l'Académie de Besançon compte dans son sein des pionniers des études folkloriques, comme Auguste Demesmay. Sans oublier son correspondant jurassien, le curieux Désiré Monnier.

3. Cet aspect d'opposition se marque à plus d'un signe : le critique et romancier Édouard Droz, esprit d'ailleurs remarquable, auteur du *Petit-Battant*, ne fut pas, et, si je ne me trompe, ne voulut pas être de l'Académie.

4. Mentionnons, à titre de *marginalia*, les *Études comtoises* d'Abel Monnot, dont nous avons rendu compte ici même (octobre-décembre 1947) : certains des essais cités par Jean Cousin s'y trouvent recueillis. Il y aurait aussi intérêt à se reporter à la thèse de Jean Sjirk van der Wal sur Charles de Bernard dont nous avons également parlé ici (janvier-mars 1950) : non seulement parce qu'elle complète les travaux de L. de Piépape et de Louis Hosotte cités p. 129, mais parce qu'autour du romancier de *Gerfaut* elle trace un curieux tableau des salons bisontins de 1830, salons « académiques » de la rue des Granges à défaut du faubourg Saint-Germain.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1955.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée*

BIBLIOGRAPHIE

— * Drevet (Marguerite L.). — Bibliographie de la littérature française. 1940-1949. Complément à la bibliographie de H. P. Thieme. — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1955.

— * Rancœur (René). — Bibliographie littéraire 1954 [Bibliographies trimestrielles parues en 1954 dans les numéros de la *RHLF*]. — Librairie A. Colin, 1955.

— * Wagner (R.-L.). — Supplément bibliographique à l'Introduction à la linguistique française. 1947-1953 (Société de publications romanes et françaises. XLVII). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1955.

— Marion Miller (W^{m}). — American doctoral degrees granted in the field of modern languages in 1953-1954. — *The Modern Language Journal*, February.

— Torossian (A.). — Liste des thèses de lettres soutenues devant les Universités françaises (Paris et province) en 1954. — *AUP*, janvier-mars.

— Chronique bibliographique hispano-française. Ouvrages et articles espagnols sur la France [traductions, articles de critique, études, etc.]. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, nº 75, juillet-septembre 1954.

DIVERS

— * Carbonara (Francesco). — Storia della letteratura francese [2^{a} ediz.]. — Bologna, L. Paccagnella, 1954.

— * Mc Gee (Dorothy M.). — Fortunes of a tale : the philosophic tale in France, — bridging the 18th and 19th centuries. — Menasha, Wisc., G. Banta Publishing Co, 1954.

— * Sanine (Kyra). — Les *Annales de la Patrie* et la diffusion de la pensée française en Russie. 1868-1884 (Bibliothèque russe de l'Institut d'études slaves. T. XXVII). — Institut d'études slaves de l'Université de Paris, 1955.

— * Schmidt (K.). — Vorstudien zu einer Geschichte des komischen Epos. — Halle (Saale), Max Niemeyer Verlag, 1953 [C. R. de J. Voisine, in *RLC*, octobre-décembre 1954].

— * Tielrooy (Johannes). — Verkenningen in het Land der litteratuur [Inleidingen door Anthonie Donker, Sem Dresden en Victor E. Van Vriesland]. — Groningen, J. B. Wolters, 1954.

— * Weidlé (Wladimir). — Les Abeilles d'Aristée. Essai sur le destin actuel des lettres et des arts [nouvelle édition]. — Gallimard, 1954. [Voir C. R. par Émile Henriot, in *Le Monde*, 19 janvier ; M. Blanchot, in *La Nouvelle NRF*, février.]

— * Fédération internationale des langues et littératures modernes. — Atti del V° Congresso internazionale di lingue e letterature moderne. Le lingue e letterature moderne nei loro rapporti con le belle arti. Firenze, 27-31 marzo 1951. [Introduction par Carlo Pellegrini.] — Firenze, Valmartina, 1955. [*Cité* : Les Langues et littératures modernes.]

— Béguin (Albert). — Limites de l'histoire littéraire. — *Esprit*, janvier.

— Blanchot (Maurice). — Sur le journal intime. — *La Nouvelle NRF*, avril.

— Dresden (S.). — La notion de style en littérature et dans les beaux-arts. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Garin (Eugenio). — La letteratura e le arti. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Pinatel (Joseph). — Un cours de littérature française [Colonel Staaff, *La littérature française depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours*, 5e éd., 1885]. — *L'École* (Classes du 1er cycle. Enseignement littéraire), 5 mars.

— Ricatte (Robert). — Le type littéraire. — *L'Année propédeutique*, 1954, nos 1-2.

— Salvan (Albert J.). — Private Journals in the French literature. — *The American Society Legion of Honor Magazine*, Autumn 1954.

— Simone (Franco). — Ancora sull' originalità delle cultura francese. — *Convivium*, gennaio-febbraio.

Anthologies. — * Eluard (Paul). — La poésie du passé du XIIe au XVIIIe siècle, première anthologie vivante de la poésie du passé. I. Le Moyen Age. — II. Le XVIe siècle. — III. Les classiques (Club français du livre. Poésie. 13). — Club français du livre, 1954.

Baroque. — Francastel (Pierre). — Le Baroque. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Maury (P.). — La littérature et les arts baroques. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

Critique. — * Carloni (J.-C.) et Filloux (Jean-C.). — La critique littéraire (Que sais-je ? N° 664). — Presses Universitaires, 1955.

— * Wellek (René). — The history of modern criticism. 1750-1950. Vol. 1. The later 18th century. Vol. 2. The Romantic age. — New Haven, Yale University Press, 1955.

— Béguin (Albert). — Note sur la critique littéraire. — *Esprit*, mars.

Édition. — Ritter (François). — Une vieille maison strasbourgeoise d'imprimeurs-éditeurs et libraires, F.-X. Le Roux. — *Gutenberg-Jahrbuch*, (Mainz) 1954.

Enseignement. — * Le Lycée Jean-Giraudoux, de Châteauroux. Mémorial du centenaire (1853-1953). — Châteauroux, Association des anciens élèves du Lycée, 1954.

— * 150e anniversaire de la fondation du collège de Montélimar, son histoire [par Paul Messié]. — Montélimar, Impr. A. Dache, 1954.

— Clarac (P.). — Ce que le disque apporte à l'enseignement. Limites de son emploi. — *Bulletin de la Société française de pédagogie*, nº 110, 1955.

— Laubreaux (Raymond). — Optique théâtrale et enseignement littéraire. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 15 février.

— Launay (Albert). — L'ancien collège de Beauvais. 1545-1793. — *Bulletin de la Société d'études historiques, géographiques et scientifiques de la région parisienne*, janvier-septembre 1954.

— Sapanet (Michel). — Histoire littéraire ou belles-lettres ? L'histoire littéraire dans l'enseignement du second degré. Quelle place lui assigner ? Dans quel esprit l'enseigner ? — *IL*, novembre-décembre 1954.

Esthétique. — Souriau (Étienne). — Univers radiophonique et esthétique comparée. — *Cahiers d'études de radio-télévision*, nº 1, 1954.

Langue. — * Galliot (Marcel). — Essai sur la langue de la réclame contemporaine. (Coll. « Universitas ») — Toulouse, Éd. Privat, 1954.

— * Wexler (Peter J.). — La formation du vocabulaire des chemins de fer en France. 1778-1842. (Société de publications romanes et françaises. XLVIII) — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1955.

— Blancpain (Marc). — Le domaine de la langue française en 1953. — *Conjonction*, octobre 1954.

— Juilland (Alphonse G.). — C. R. de : * Ch. Bruneau, L'Epoque réaliste, 1re partie... (*Histoire de la langue française*, par F. Brunot, 1953). — *Language*, April-June 1954.

— Marouzeau (Jules). — La philologie. Hugotique, hugolien ou hugolesque. — *La Revue française*, mars.

— Putter (Irving). — C. R. de : * F. Brunot, Histoire de la langue française. Tome XIII. L'Époque réaliste, 1re partie, par Ch. Bruneau (Paris, 1953). — *Romance Philology*, February.

— Webster Bulatkin (Eleanor). — The French word *nuance*. — *PMLA*, March.

Littératures régionales. — Salvat (Joseph). — Provençal ou occitan ? — *Annales du Midi*, juillet 1954.

Nécrologies. — Van Tieghem (Ph.). — René Bray. — *RHT*, 1954, fasc. IV.

— Jacquot (Jean). — Georges Jamati (1894-1954). — *RHT*, 1954, fasc. IV.

— Petit (Henri). — G. Jamati. — *Revue d'esthétique*, juillet-septembre 1954.

— Levaillant (Maurice). — Fortunat Strowski (1866-1952). — *AUP*, janvier-mars.

Poésie. — Belaval (Yvon). — Poésie et radio. — *Cahiers d'études de radio-télévision*, nº 2, 1954.

— Combette-Gérardin (Mme). — Poésie et enseignement. — *Les Amis de Sèvres*, juin 1954.

— Krafft (Jacques-G.). — De l'unité... ailleurs et en poésie. — *Revue d'esthétique*, juillet-septembre 1954.

— Stegmann (André). — Poésie et dépouillement. — *L'Année propédeutique*, janvier.

Théâtre. — * Enciclopedia dello Spettacolo. Vol. I. A.-Bar. — Roma,

Casa editrice Le Maschere, 1954. [Voir C. R. de F. Lesure, in *Revue de musicologie*, décembre 1954.]

— Duvignaud (Jean). — Misère et grandeur de la dramaturgie française. — *Critique*, février.

— Gandilhon (René). — Affiches [de théâtre] conservées aux Archives de la Marne (XVIIe-XIXe s.). — *RHT*, 1954, fasc. IV.

— Veinstein (André). — Bibliographie sommaire des études concernant le théâtre radiophonique (1944-1953). — *Cahiers d'études de radio-télévision*, nº 2, 1954.

Thèmes littéraires. — Brown (Ralph Henry). — La Chouannerie in French literature. The evolution of a literary theme. 1829-1939. [Thèse Columbia University, 1952.] — *Dissertation abstracts*, 1953, nº 1.

— Derche (Roland). — Étude comparative sur le thème d'Œdipe dans la littérature antique, moderne et contemporaine. [Corneille, *Œdipe* ; Voltaire, *O.* ; A. Gide, *O.* ; Jean Cocteau, *La Machine infernale*]. — *L'Année propédeutique*, janvier, février, mars.

— Jan (Eduard von). — Das Bild der Jeanne d'Arc in den letzten 25 Jahren. — *Romanistisches Jahrbuch*, 1952.

XVe SIÈCLE

Divers. — * Ritter (François). — Catalogue des incunables de la Bibliothèque du Grand Séminaire de Strasbourg. (Publications de la Société d'histoire de l'Église d'Alsace. Sources. Tome I.) — Strasbourg, Société d'histoire de l'Église d'Alsace, 1954.

— Brunelli (Giuseppe Antonio). — Nuove testimonianze francesi del pensiero e della poesia del xv secolo. — *Convivium*, gennaio-febbraio.

— Chastel (André). — Arts et littérature au xve siècle. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Cohen (Gustave). — Les grands farceurs du xve siècle. — *Convivium*, gennaio-febbraio.

— Cohen (Gustave). — Triboulet, acteur et auteur comique du dernier quart du xve siècle. — *RHT*, 1954, fasc. IV.

— Vial (Jean). — Imprimeurs allemands à Toulouse au xve siècle. — *Gutenberg-Jahrbuch* (Mainz), 1954.

Deschamps (**E.**). — Flutre (L.-F.). — Eustache D. et Christine de Pisan ont-ils utilisé les *Faits des Romains* ? — *Cultura neolatina*, 1953, fasc. 2-3.

Gerson (**J.**). — André (Abbé René). — J. G. [éducateur]. — *Cahiers de l'éducateur*, 10 mars.

— Ouy (Gilbert). — Manuscrits et lumière ultra-violette. La bibliothèque perdue du chancelier G. — *Association des bibliothécaires français. Bulletin d'informations*, mars.

Lemaire de Belges (**J.**). — Frappier (Jean). — Jean L. de B. et les beaux-arts. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

Pisan (**Chr. de**). — Gabriel (Astrik L.). — Educational ideas of C. de P. — *JHI*, January.

— Voir : *Deschamps* (*E.*).

Villon (**F.**). — * Ziwès (Armand) et Bercy (Anne de). — Le jargon de Me Fr. V. — Éd. Marcel Pujet, 1954.

XVIe SIÈCLE

Divers. — * Musique et poésie au xvie siècle. Paris, 30 juin-4 juillet 1953 (Colloques internationaux du C. N. R. S. — Sciences humaines. V). — Éd. du C. N. R. S., 1954.

— Bolchert (Paul). — La bibliothèque du consistoire de l'Église de la Confession d'Augsbourg à Colmar. 1re partie. Les manuscrits. — *Annuaire de la Société historique et littéraire de Colmar*, 1955.

— Brun (A.). — Poètes provençaux du XVIe siècle. Quelques aspects de leurs tendances. — *Annales du Midi* [Hommage à la mémoire d'A. Jeanroy], juillet 1954.

— Derche (Roland). — Les grandes étapes de la littérature française. Sur l'humanisme. — *L'Année propédeutique*, 1954, nos 1-2.

— Lebègue (Raymond). — La Pléiade et les beaux-arts. — [In] * Les Langues et littératures modernes..,

— Lesure (François). — Éléments populaires dans la chanson française au début du XVIe siècle. — [In] * Musique et poésie au XVIe siècle.

— Levy (Kenneth Jay). — Vaudeville, vers mesurés et airs de cour. — [In] * Musique et poésie au XVIe siècle.

— Thibault (G.). — Musique et poésie en France au XVIe siècle avant les *Amours* de Ronsard. — [In] * Musique et poésie au XVIe siècle.

— Verchaly (André). — Poésie et airs de cour en France jusqu'à 1620. — [In] * Musique et poésie au XVIe siècle.

— Yates (Frances A.). — Poésie et musique dans les « Magnificences » au mariage du duc de Joyeuse, Paris, 1581. — [In] * Musique et poésie au XVIe siècle.

Bibliophilie. Livre. — Élie (Hubert). — Chrétien Wechel, imprimeur à Paris, suivi d'une bibliographie des impressions. — *Gutenberg-Jahrbuch* (Mainz), 1954.

— Voir : *Corrozet (G.)*.

Langue. — Walch (Roger). — Kritische Bemerkungen zum *Dictionnaire de la langue française du XVIe siècle* von Edmond Huguet. — *Zeitschrift für romanische Philologie*, H. 1-2.

Amyot (J.). — Jaquillard (Pierre). — A. et Sappho. — *MF*, mars.

Bèze (Th. de). — * Un premier recueil de poésies latines de Th. de B. Textes inédits publiés et annotés par F. Aubert, J. Boussard, H. Meylan. — Genève, Société du Musée de la Réformation, 1954.

Calvin (J.). — * Calvetti (C.). — La filosofia di Giovanni Calvino. (Coll. « Saggi e ricerche » della Università cattolica del Sacro Cuore) — Milano, 1955.

— * Lechner (Jean-Marcel). — Le christianisme social de C. — Genève, Labor et Fides, 1955.

— * Parker (T. H. L.). — Portrait of C. — London, S. C. M. Press, 1954.

— Mazauric (R.). — A propos d'un écrit de controverse : De pseudo-lettres de J. C. [Arch. Dép. Moselle, D. 7 ; il s'agit d'un libelle de 1658, œuvre du P. Senestre, jésuite]. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, octobre-décembre 1954.

— Voir : *Pascal (B.)*.

Corrozet (G.). — Michel Bouchereaux (S.). — Recherches bibliographiques sur G. C. II. Catalogue chronologique des éditions de G. C. — III. Table chronologique des ouvrages de G. C. — IV. Table alphabétique des éditions de G. C. — V. Table des libraires et imprimeurs. — VI. Bibliographie. — *BB*, 1954, no 6 ; 1955, no 1.

Desportes (Ph.). — Verchaly (André). — D. et la musique. — *Annales musicologiques*, tome II, 1954.

Du Bartas. — Cooke Carpenter (Nan). — Charles Butler and Du B. — *Notes and Queries*, January 1954.

— Poujol (Jacques). — Du B. et le tyrannicide. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, janvier-mars.

Erasme. — * Huizinga (J.). — E. — Trad. du néerlandais par V. Bruneel. Préface de Lucien Febvre (Coll. « Les Essais »). — Gallimard, 1955.

Estienne (R.). — * Armstrong (Elizabeth). — R. E., Royal printer ; an historical study of the elder Stephanus. — New York, Cambridge University Press, 1954. [Voir C. R. par Henri Delarue, *BHR*, fasc. II, et par George Sarton, *Speculum*, April.]

Garnier (R.). — Grelot (P.). — Le drame d'Israël dans *Les Juifves* de G. — *L'Enseignement chrétien*, avril.

Marguerite de Navarre. — * Sckommodau (Hans). — Die religiösen Dichtungen Margaretes von N. (Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein - Westfalen, Geisteswissenschaften. H. 36). — Köln und Opladen, Westdeutscher Verlag, 1955.

Montaigne (M. de). — * Journal du voyage de M. de M. en Italie par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581. Présenté par S. de Sacy. (Le Club français du livre. Les Portiques. 29.) — Club français du livre, 1954.

— Cain (Julien). — Le *Livre de raison* de M. à la Bibliothèque municipale de Bordeaux. — *Bulletin de la Société des amis de M.*, nº 15, 1949-1952 [1954].

— Duviard (Ferdinand). — A la trace du vrai M. : M. méridional. — *Revue Universitaire*, novembre-décembre 1954.

— Kellermann (Frederick Dale). — M.'s Socrates. [Thèse Indiana University, 1954.] — *Dissertation abstracts*, 1954, nº 11.

— Lebègue (R.). — Note sur un livre de la bibliothèque de M. [Aimoin, *Histoire des Francs*]. — *Bulletin de la Société des amis de M.*, nº 15.

— Lefranc (Abel). — D'un cours sur M. [notes pour un cours du Collège de France, publiées par Maurice Rat]. — *Bulletin de la Société des amis de M.*, nº 15.

— Marion Miller (W^m^). — M. as presented in our histories of education. — *The Modern language Journal*, March.

— Nicolaï (Alexandre). — 1. Le maître d'hôtel de M. : M. de Logreau. — 2. Le mendiant du château de M. — 3. L'odyssée des cendres de M. — *Bulletin de la Société des amis de M.*, nº 15.

— Rat (Maurice). — Le ménage de M. — *Bulletin de la Société des amis de M.*, nº 15.

— Strowski (Fortunat). — Une relique de M. : son livre de raison. — *Bulletin de la Société des amis de M.*, nº 15.

— Trinquet (Roger). — I. Bertrand de Mattecoulon et l'Éphéméride de Beuther [déjà publié in *BHR*, 1953]. — II. M. et Scaliger ou deux conceptions de l'humanisme. — *Bulletin de la Société des amis de M.*, nº 15.

— Van Peursen (C. A.). — Mens en dier in het denken van M. de M. en Blaise Pascal. — [In] * Mens en dier. — Antwerpen-Amsterdam, 1954.

— Vergnes (D^r^). — M. et la médecine. — *Bulletin de la Société française d'homéopathie*, 1954, nº 4.

— Vier (J.). — Variations sur M. — *L'École*, 22 janvier.

— *Bulletin de la Société des amis de M.*, nº 15, 1949-1952 [1954].

Rabelais (Fr.). — * Naudon (Paul). — R. franc-maçon. Essai sur la philosophie de Pantagruel. — Éd. La Balance, 1954.

— * Ministère de l'Instruction publique... Exposition R. et les Pays-Bas. R. en de Nederlanden... 12-26 juin [1954. — Catalogue rédigé par M^me^ Nicolas. Présentation de Marcel Hoc. Bibliographie]. — Bruxelles, Bibliothèque Royale, 1954.

— Fillet (René). — Deux exemplaires rarissimes d'œuvres de R. [acquisitions de la Bibl. M^le^ de Tours]. — *Tours-France*, mai 1954.

— Françon (Marcel). — Sur la genèse de *Pantagruel*. — *The Modern Language Journal*, January.

— Grève (Marcel de). — Une exposition « R. et les Pays-Bas » à Bruxelles. — *BHR*, fasc. 1.

— Jodogne (O.). — R. et *Pathelin*. — *LR*, février.

— Saulnier (V.-L.). — Sur un personnage de R. : Frère Bernard Lardon. — *BGB*, mars.

— Schutz (A. H.). — Why did R. satirize the library of Saint-Victor ? — *MLN*, January.

— Will (Samuel F.). — The R. quadricentennial, 1953 [chronique bibliographique]. — *FR*, January.

Ramus (P.). — Ong (Wallis J.), S. J. — R. and the pre-Newtonian mind. — *English Institute Essays* (New York), 1952 [1954].

Ronsard (P. de). — Adam (Marjorie). — R. and Spenser. — [In] * Renaissance Papers. A selection of papers presented at the Renaissance Meeting in the Southeastern States, Duke University, April 23-24, 1954. — Columbia, S. C., University of South Carolina, 1954.

— Dagens (Jean). — La théologie poétique au temps de R. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Lebègue (Raymond). — R. et la musique. — [In] * Musique et poésie au XVI^e siècle.

— Trooz (Ch. de). — C. R. de : F. Desonay, *Ronsard poète de l'amour* (Tomes I et II, Bruxelles, 1952-1954). — *LR*, février.

Scève (M.). — Saulnier (V.-L.). — M. S. et la musique. — [In] * Musique et poésie au XVI^e siècle.

XVII^e SIÈCLE

Divers. — Calvet (J.). — Notes sur une révolution. — *L'Enseignement chrétien*, février.

— Mazaleyrat (J.). — Langue classique et esprit classique. — *L'Année propédeutique*, 1954, n° 3-4.

— Mongrédien (Georges). — *La Magie du Pont-Neuf* [sur un manuscrit — entre 1643 et 1666, — ayant figuré à l'exposition des « Richesses de la librairie française », avril 1954]. — *RHT*, 1954, fasc. IV.

— Piatier (J.). — Défense et illustration du latin. Horace et sa postérité. [Soutenance des thèses de J. Marmier : Horace en France au XVII^e siècle ; Influences horatiennes sur le romantisme, Lamartine, — Hugo, Musset et leur temps]. — *Le Monde*, 17 février.

— Rousset (Jean). — Le décor et l' « ostentation ». — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Thorndike (Lynn). — Censorship by the Sorbonne of science and superstition in the first half of the 17th century. — *JHI*, January.

Bibliophilie. Livre. — Canivet (Diane). — Une seconde Carte du Tendre. — *EN*, 24 mars.

— Desgraves (Louis). — L'imprimeur bordelais Abraham Castéra, 1635-1637 [signale quatre impressions]. — *Revue historique de Bordeaux*, octobre-décembre 1954.

— Lenoble (Robert). — Paul Tannery, historien du XVII^e siècle. — *Revue d'histoire des sciences*, octobre-décembre 1954.

Jansénisme. — Blanchet (André). — Encore *Port-Royal*. — *Études*, mars.

— Cognet (Louis). — Port-Royal [sur la pièce de Montherlant]. — *L'Illustre Théâtre*, n° 1, hiver 1954-1955.

— La Charmondière. — Port-Royal au théâtre. — *L'Enseignement chrétien*, mars.

— Moeller (Charles). — Montherlant et le drame de Port-Royal. — *La Revue nouvelle*, 15 avril.

— Montherlant (Henry de). — Une justification de Port-Royal. — *RP*, mars.

Théâtre. — Voir : *Racine (J.).*

Bayle (P.). — Deregibus (A.). — Motivi religiosi ed aspetti metafisici dello scetticismo di P. B. — *Il Saggiatore*, aprile-settembre 1954.

Boileau. — Recorbet (P.). — Aimer B. ? — *L'Enseignement chrétien*, février.

Bossuet (J.-B.). — * Schmittlein (Raymond). — L'aspect politique du différend B.-Fénelon. — Bade, Éd. Art et Science, 1954 ; Paris, les Belles Lettres.

— * Hubert (Jean). — Manuscrits de J.-B. B. conservés aux Archives de Seine-et-Marne. — Melun, Archives de Seine-et-Marne, 1955.

— * B. et l'histoire. Notes par Ch. Braibant, suivies du catalogue de l'exposition [Archives nationales, décembre 1954-janvier 1955], par Bernard Mahieu. — Archives nationales, 1955.

— Mahieu (Bernard). — L'exposition du 250e anniversaire de la mort de B. aux Archives nationales. — *Revue d'histoire de l'Église de France*, juillet-décembre 1954.

— Mahieu (Bernard). — Turenne et B. — *La Grive*, avril.

Bremond (S.). — Grobe (Edwin-Paul). — Sébastien B. : his life and works. [Thèse Indiana University, 1954.] — *Dissertation abstracts*, 1954, n° 11.

Corneille (P.). — * Guiraud (Pierre). — Index du vocabulaire du théâtre classique. Corneille. I. Index des mots de *Cinna*... (Recherches et documents pour servir à l'histoire du vocabulaire poétique en français). — C. Klincksieck, 1955.

Descartes. — * D. — *Les Passions de l'âme.* Introduction et notes par Geneviève Rodis-Lewis (Bibliothèque des textes philosophiques). — J. Vrin, 1955.

— * Guéroult (M.). — Nouvelles réflexions sur la preuve ontologique de D. (« Problèmes et controverses »). — J. Vrin, 1955.

— Chauvois (L.). — Un » colloque « : Harvey, Riolan, D. — *La Presse médicale*, 29 janvier.

— Dibon (Paul). — Le problème de l'âme des bêtes chez D. et ses premiers disciples néerlandais. — [In] * Mens en dier. — Antwerpen-Amsterdam, N. V. Standaard-Boekhandel, 1954.

— Rochot (Bernard). — L'infini cartésien. — *Revue de synthèse*, janvier-juin 1954.

— Sacy (S. de). — Lettres et œuvres de D. — *MF*, avril.

— Sánchez Vega (R. P. Miguel), S. M. — Estudio comparativo de la concepción mecánica del animal y sus fundamentos en Gomez Pereyra y Renato D. — *Revista de filsofia*, julio-septiembre 1954.

Fénelon. — Voir : *Bossuet.*

François de Sales (St). — Dangon (Georges). — F. de S. évêque, prédicateur, missionnaire, écrivain, éditeur, imprimeur et fabricant de papiers. — *Annales salésiennes*, Noël 1954, janvier-février 1955.

— Dupriez (Dom Edouard), O. S. B. — St F. de S. et saint Benoît. — *Notes salésiennes*, février.

— Letonnelier (Gaston). — Le génie littéraire de St F. de S. et la part de la nature dans son œuvre. — *L'Écho de Savoie*, 15-31 décembre 1954.

La Fontaine (J. de). — Lugli (Vittorio). — Amore delle arti e poesia in La F. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Petit (Léon). — Sur un trésor de lettres perdues de Racine et de La F. — *RHLF*, janvier-mars.

— Rat (Maurice). — Grammairiens et amateurs de beau langage : J. de La F. — *Vie et langage*, novembre 1954.

Mairet. — Chadwick (C.). — The role of M.'s *Sophonisbe* in the development of French tragedy. — *MLR*, April.

Malherbe. — * Winegarten (Renee). — French lyric poetry in the age of M. — M., Manchester University Press, 1954.

— The age of M. — *TLS*, 31th December 1954.

Molière. — * Grimarest. — Vie de M. de M. (1705). Introduction et notes de Georges Mongrédien. (Publications de la Société d'histoire du théâtre) — Les Presses littéraires de France, 1955.

— Bray (René). — Les principes de l'art de Mignard confrontés avec la poétique classique : le poème de M. sur la gloire du Val-de-Grâce. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Charlier (Gustave). — Sous le masque de M. [réponse au livre du Dr Hénusse]. — *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1954, nº 4.

— Meyer (Jean). — M. a touché ce portrait [miniature, signée Drujon 1673]. — *L'Illustre Théâtre*, nº 1, hiver 1954-1955.

— Rat (Maurice). — Amants... heureux amants... magnifiques. — *L'Illustre Théâtre*, nº 1, hiver 1954-1955.

Pascal (B.). — * *Les Pensées* de B. P., présentées dans un ordre nouveau par Marcel Guersant, suivies des Opuscules religieux et philosophiques et d'un choix de correspondance. (Le Club français du livre. Les Portiques. 32.) — Le Club français du livre, 1952.

— * Bourceret (Albert). — La Vie brève et dense de B. P. — Monte-Carlo, Regain, 1953.

— * Spoerri (Theophil). — Der verborgene P. Eine Einführung in das Denken Ps als Philosophie für den Menschen von morgen. — Hamburg, Furche-Verlag, 1955.

— * Tricentenaire du *Mémorial* de B. P. 1654-23 novembre 1954. [Facsimilés de l'original et de la copie du parchemin, Ms. BN, f. fr. 9202, réalisés par D. Jacomet... et suivis d'une étude de H. Gouhier]. — Société des Amis de Port-Royal, 1955.

— Calvet (Mgr Jean). — Effervescence pascalienne. — *Revue des Cercles d'études d'Angers*, janvier.

— Coirault (Yves). — Remarques sur une pensée de P. — *Les Humanités* (Classes de lettres), mars.

— Gasztowtt (Anne-Marie). — A propos... du tricentenaire de la crise de P. — *L'École* (Classes du 1er cycle. Enseignement littéraire), 22 janvier.

— Lafuma (Louis). — Una pura invenzione : l'amore di P. per Charlotte di Roannez. — *Convivium*, novembre-dicembre 1954.

— Lovsky (F.). — P. et Calvin. — *Réforme*, 5, 19 mars.

— Mesnard (Jean). — La maison où P. écrivit le *Mémorial*. — *RHLF*, janvier-mars.

— Perelman (Charles). — Colloques et congrès... II. Célébration du tricentenaire du *Mémorial* de P. [Royaumont, 19-23 novembre 1954]. — *Revue philosophique*, janvier-mars.

— Torlais (Dr Jean). — Au chevet de P. [bibliographie]. — *Le Progrès médical*, 10 janvier 1954.

— Vassallo (A.). — Nota para servir de comentario a un juicio de P. — *Giornale di metafisica*, luglio-ottobre 1954.

— The springs of conviction [C. R. de : Ch. Maurras, *Pascal puni*, 1953]. — *TLS*, 28th January.

— Voir : *Montaigne.*

Racine (J.). — * Guiraud (P.). — Index du vocabulaire du théâtre classique... Racine. I. Index des mots de *Phèdre.* — C. Klincksieck, 1955.
— J. R. — *Cahiers de la Cie Madeleine Renaud-J.-L. Barrault*, nº 8.
— Abram (Paul). — *Bérénice*, de R. — *Les Annales*, avril.
— Astre (Georges-Albert). — Du rituel de Trézène à l'Hôtel de Bourgogne [*Phèdre*]. — [In] J. R. (*Cahiers...*).
— Barrault (Jean-Louis). — Notes de travail en marge des Préfaces et Épîtres dédicatoires de J. R. — [In] J. R. (*Cahiers...*).
— Beigbeder (Marc). — R. devant quelques grands du xxe siècle [Valéry, Péguy, Mauriac, Gide]. — [In] J. R. (*Cahiers...*).
— Chancerel (Léon). — De quelques interprètes de *Bérénice.* — [In] J. R. (*Cahiers...*).
— Clarac (Pierre). — Deux images de R. [J. Pommier, *Aspects de Racine* ; A. Adam, *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle*, tome IV]. — *EN*, 10 mars.
— Claudel (Paul). — Conversation sur J. R. [7 octobre 1954, avec Jean Amrouche]. — [In] J. R. (*Cahiers...*).
— Dort (Bernard). — Huis-clos racinien. — [In] J. R. (*Cahiers...*).
— Labracherie (Pierre). — Mobilier et bibliothèque d'un poète. — [In] J. R. (*Cahiers...*).
— Mc Causland Stewart (William). — Ch. Le Brun et J. R. : contacts et points de rencontre. — [In] * Les Langues et littératures modernes...
— Marion (Denis). — Un rôle de la Champmeslé [dans *Bajazet*]. — [In] J. R. (*Cahiers...*).
— Mauriac (François). — La querelle de R. — *FL*, 2 avril.
— Piron (Paulette). — Deux lettres retrouvées de R. [Archives de l'Allier, C. 238, 3 et 22 janvier 1687]. — *RHLF*, janvier-mars.
— Pommier (Jean). — J. R. et son temps. — [In] * Annuaire du Collège de France, 1954.
— Voir : *La Fontaine.*

Régnier (M.). — Gillot (Henri). — Les images dans les *Satires* de M. R. (2e partie). — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures III*, janvier.
— Raibaud (Gabriel). — Où en sont nos connaissances sur R. ? — *IL*, novembre-décembre 1954.

Saint-Simon. — * Duc de S.-S. — Papiers en marge des *Mémoires.* Édition préfacée et annotée par François-Régis Bastide. (Le Club français du livre. Les Portiques. 34.) — Club français du livre, 1954.
— Bastide (F.-R.). — S.-S. et nous. — *NL*, 3 mars.
— A proximité du Soleil. Le duc de S.-S. — *Cahiers français d'information*, 15 février.

Vincent de Paul (St). — Flinton (Sœur Margaret). — St V. de P. et l'idée de tolérance. — *Annales de la Congrégation de la Mission*, nos 473-474, 1954.

XVIIIe SIÈCLE

Divers. — * Battisti (Carlo). — Note bibliografiche alle traduzioni italiane di vocabolari enciclopedici e tecnici francesi nella seconda metà del Settecento. (Publications de l'Institut français de Florence, série II, nº 8). — Florence, Institut français, 1955.
— * Tsébenko (M. D.). — La lutte des matérialistes français du

XVIIIe siècle contre l'idéalisme. Traduit du russe par Didier Castagnou [La Mettrie, Diderot, d'Holbach, Helvétius]. — Éd. Sociales, 1955.

— * Les papiers de Boswell. B. chez les princes. Les cours allemandes, Voltaire, J.-J. Rousseau. 1764. Préface de A. Maurois. Texte français de Célia Bertin. — Hachette, 1955.

— Folkierski (W.). — L'état présent des recherches sur les rapports entre les lettres et les arts figuratifs au XVIIIe siècle [§ 2, Diderot]. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Hervier (Marcel). — L'esprit philosophique au XVIIIe siècle. — *L'Année propédeutique*, 1954, nº 5-6.

— Hervier (Marcel). — Le préromantisme au XVIIIe siècle. — *L'Année propédeutique*, 1954, nos 9-10, 11-12.

— Mortier (Roland). — La littérature des lumières dans les Pays-Bas. — *Revue de l'Université de Bruxelles*, janvier-avril.

— Munteano (B.). — Le problème de la peinture en poésie dans la critique française du XVIIIe siècle. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Sabbe (Étienne). — Les lettres françaises à Anvers au XVIIIe siècle, d'après les archives d'un libraire. [Les libraires Grangé, 1750-1801] — *La Revue française*, mars.

— Wolfe (Warren Jerrold). — Humanitarianism in French literature of the 18th century. [Thèse Indiana University, 1953.] — *Dissertation abstracts*, 1953, nº 4.

Théâtre. — Fouchard (Jean). — La comédie à Léogâne [extrait d'un ouvrage sur « Le théâtre à Saint-Domingue »]. — *Conjonction*, décembre 1954.

Autremont (Mise d'). — Chinard (Gilbert). — B. Franklin et la Muse Provinciale. — *Proceedings of the American Philosophical Society*, October 1953.

Beaumarchais (P. C. de). — Sedwick (B. Frank). — Cervantes' *El celoso extremeño* and B. *Le Barbier de Séville*. — *FR*, February.

Boulainvilliers (H. de). — * Gargallo (Gioacchino). — B. e la storiografia dell' Illuminismo francese. — Napoli, Giannini, 1954. [Voir C. R. de Benito Rateni, in *Rassegna di filosofia*, ottobre-dicembre 1954.]

Chénier (A.). — Virolle (Roland). — Explication de texte. C. et le mythe d'Hylas. — *L'École*, 5 mars.

Condorcet. — * C. — Sketch for a historical picture of the progress of the human mind. Translated by June Barraclough. With an introduction by Stuart Hampshire (Library of Ideas). — London, Weidenfeld and Nicholson, 1955.

— Bertaut (Jules). — C. jocrisse de l'amour. — *FL*, 12 mars.

— Ghio (Michelangelo). — C. — *Filosofia*, aprile.

Delille (J.). — * Klemperer (Victor). — Ds *Gärten* : ein Mosaikbild des 18. Jahrhunderts. (Sitzungsberichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Klasse für Sprachen, Literatur und Kunst. Jhrg. 1953. Nr 2) — Berlin, Akademie-Verlag, 1954. [C. R. de Roland Mortier, in *Archives internationales d'histoire des sciences*, janvier-mars 1955.]

Diderot. — * Correspondance intégrale de D. D. Tome I (1713-1757). Édition établie, annotée et préfacée par Georges Roth. — Éd. de Minuit, 1955.

— * Fredman (Alice Green). — D. and Sterne. — New York, Columbia University Press, 1955.

— * Nedergaard (Leif). — D., filosoffeus liv og virke. [La vie et l'œuvre du philosophe.] — Kobenhavn, Martius Forlag, 1953.

— Arland (Marcel). — Ce D... — *La Nouvelle NRF*, mars.

— Benot (Yves). — Le rire de D. Suivi de : D. D., *Plan d'un opéra comique*. — *E*, mars.

— Dieckmann (H.) et Seznec (J.). — The horse of Marcus Aurelius. A controversy between D. and Falconet [Suivi de : Lettre de M. D. à M. F., Paris, 2 mai 1773, Fonds Vandeul]. — *Journal of the Warburg and Courtauld Institute* 1952, July-December.

— Dieckmann (H.). — An unpublished notice of D. on Falconet. — *Journal of the Warburg and Courtauld Institute* 1952, July-December.

— Loy (Robert J.). — D.'s unedited *Plan d'un opéra comique*. — *RR*, February.

— Seiden (Milton Frederick).—The protagonists in D.'s *Neveu de Rameau*. [Thèse Columbia University, 1954.] — *Dissertation abstracts*, 1954, nº 10.

— Van Tieghem (Philippe). — D. à l'école des peintres. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Vernière (Paul). — C. R. de : D. D., *Jacques le fataliste et son maître*, étude et notes de Y. Belaval (Paris, 1953). — *RHLF*, janvier-mars.

— Wilson (Arthur M.). — Un billet inédit de D. [1751, New York, Pierpont Morgan Library], avec note de J. P. [Pommier]. — *RHLF*, janvier-mars.

— Voir : *XVIII^e siècle. Divers*, *Montesquieu*.

Falconet de la Bellonie. — Sibertin-Blanc (Claude). — Un curieux protégé de Mgr d'Inguimbert : L'ex-jésuite F.-E. Labelonie, dit F. de la B. (fin). — *Provence historique*, janvier-mars.

Florian. — Lacôte (René). — F. dans son temps. — *LF*, 3-10 mars.

— Le chevalier de F. — *Cahiers français d'information*, 1^er^ mars.

Galiani (l'Abbé). — Dieckmann (Herbert). — The autograph manuscript of G.'s *Dialogues sur le commerce des blés* [Harvard College Library ; facsimilés]. — *Harvard Library Bulletin*, Winter 1955.

La Mettrie. — * Lemée (Pierre). — Julien Offray de La M. Saint-Malo (1709)-Berlin (1751), médecin, philosophe, polémiste. Sa vie, son œuvre. — Mortain, Impr. du Mortainais, 1954.

Ligne (P^ce^ de). — Mor (Antonio). — Le prince de L. prosateur. — *LR*, février.

Marivaux. — Dédéyan (Charles). — M. à l'école d'Addison et de Steele. — *AUP*, janvier-mars.

Montesquieu. — * Œuvres complètes de M., publiées... sous la direction d'André Masson. Tome 3. Œuvres diverses, morceaux rejetés de *L'Esprit des Lois* et des *Lettres persanes*, extraits de lecture annotés, correspondance, appendices et tables. [Introduction aux œuvres diverses par Xavier Védère. Correspondance établie par François Gébelin] — Nagel, 1955.

— Un dénouement inédit d'*Arsace et Isménie* [Archives du château de La Brède], publié par Xavier Védère. — *NL*, 10 février.

— Quand le président de M. lit Homère... [notes de lecture inédites, sur un cahier conservé à La Brède]. — *FL*, 5 février.

— Brethe de la Gressaye (Jean). — Faut-il relire *L'Esprit des Lois* ? — *NL*, 10 février.

— Cotta (Sergio). — L'illuminisme et la science politique : M., Diderot et Catherine II. — *Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle*, octobre-décembre 1954.

— Desgraves (Louis). — Le 10 février 1754 mourait l'auteur de *L'Esprit des Lois*. On se dispute, au lit de l'agonisant, l'âme de M. de M. — *FL*, 12 février.

— Gagnebin (Bernard). — Solitude de M. — *JG*, 6-7 février.

— Gasztowtt (Anne-Marie). — A propos... du deuxième centenaire de la

mort de M. — *L'École* (Classes du 1er cycle. Enseignement littéraire), 5 mars.

— Masson (André). — Présence de M. — *NL*, 10 février.

— Cake (Roger B.). — M.'s analysis of Roman history. — *JHI*, January.

— Ollivier (Albert). — M., le révolutionnaire malgré lui. — *Carrefour*, 9 février.

— Shackleton (Roger). — M. et les beaux-arts. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Varloot (Jean). — M. — *La Pensée*, mars-avril.

Mouhy (Le chev. de). — Shaw (E. P.). — The chevalier de M.'s newsletter of 20 December 1752 [Arsenal, Ms. 11.498]. — *MLN*, February.

Prévost (l'Abbé). — Virolle (Roland). — Explication de texte. Une page de *Manon Lescaut* [l'enlèvement de Saint-Sulpice]. — *L'École*, 19 février.

Rousseau (J.-J.). — * Cassirer (Ernst). — The question of J.-J. R. Transl. and edited with an introduction and addit. notes by Peter Gay. — New York, Columbia University Press, 1954.

— Brown (F. Andrew). — R.'s Bomston and Muralt. — *Modern Language Forum*, December 1954.

— Einaudi (A.). — Alcune riflessioni sullo sviluppo del pensiero politico di R. — [In] * Studi in memoria di Gioele Solari. — Torino, Ramella, 1954.

— Hoffmann (Stanley). — Du *Contrat social* ou le mirage de la volonté générale. — *Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle*, octobre-décembre 1954.

— Pansini (Giuseppe). — C. R. de : R. Derathé, *J.-J. Rousseau et la science politique de son temps* (Paris, 1950). — *Rivista storica italiana*, 1954, fasc. III.

Sade (Mis de). — * Mis de S. — *Justine ou les malheurs de la vertu*. Préface de Georges Bataille. (Œuvres complètes de D. A. F. de Sade.) — J.-J. Pauvert, 1955.

Saint-Pierre (l'Abbé de). — Perkins (Merle L.). — An unpublished letter from S.-P. to Daguesseau. [Paris, 1727, BN, Ms. 6820.] — *MLN*, February.

Sauvigny (Billardon de). — Chassé (Charles). — Un roman du XVIIIe siècle sur l'île d'Ouessant. — *Le Télégramme de Brest*, 3 mars.

Vauvenargues. — Dagorne (René). — Les pieds gelés de V. — *Archives médico-chirurgicales de Normandie*, janvier.

Voltaire. — * V.'s Correspondence. Ed. by Th. Besterman. Tome VII. January-November 1738. Letters 1355-1594. The sagacious reader. — Tome VIII. December 1738-February 1739. Letters 1595-1825. Sensibility at Cirey. — Tome IX. March-December 1739. Letters 1826-2014. The Netherlands. — Tome X. 1740. Letters 2015-2245. The road to Berlin. — Genève, les Délices, Institut et Musée Voltaire, 1954.

— Pomeau (René). — V. en Angleterre. Les enseignements d'une liste de souscription [souscription pour l'édition de la *Henriade*, Londres, 1728]. — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures III*, janvier.

— Pomeau (René). — V. et l'histoire. — *Médecine de France*, no 61.

— Rosenthal (Jerome). — V.'s philosophy of history. — *JHI*, April.

— Watts (George B.). — V. and Charles Joseph Panckoucke. — *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 1954, 4th quarter.

— V. est-il mort catholique ? — *Ecclesia*, mars.

XIXe SIÈCLE

Divers. — * Sauro (Antonio). — La lingua poetica in Francia dal Romanticismo al Simbolismo. — Bari, Ed. Adriatica, 1954.

— * Anthologie des poètes français. XIXe siècle. Choix et annotations de Ferdinand Duviard. — Larousse, 1955. [C. R. de G. B. (Bouquet) in *Bulletin bibliographique du Centre national de documentation pédagogique*, mai.]

— Martino (Pierre). — Rapports de la littérature et des arts plastiques. Parnasse et symbolisme. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Mellon (Stanley). — The politics of history. A study of the historical writing of the French Restoration. [Thèse Princeton University, 1954.] — *Dissertation abstracts*, nº 10, 1954.

— Rat (Maurice). — Deux amoureux de Mme Récamier [Ampère et Ballanche]. — *FL*, 19 février.

— Saint-Aulaire. — Souvenirs du Quartier latin. I. Émile Goudeau et Paul Verlaine. — II. Sem et Léon Bloy. — *RDM*, 1er, 15 avril.

— Spencer (Philip). — « Barbarian assault » : the fortunes of a phrase. — *JHI*, April.

Presse. — Marlin (Roger). — Un journal légitimiste de province sous la Seconde République : *L'Union franc-comtoise.* — *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janvier-mars.

Romantisme. — * Descotes (Maurice). — Le Drame romantique et ses grands créateurs. — Presses Universitaires, 1955.

— Bertrand (J. J. A.). — Génesis de la concepción romantica de Don Quijote en Francia. I. Un iniciador. S. de Sismondi. II. La traducción de Viardot. III. P. Mérimée. IV. T. Gautier. V. Sainte-Beuve. VI. G. Doré. VII. V. Hugo. — *Anales Cervantinos* (Madrid), III, 1953.

— Luccioni (J.). — Le romantisme français et la Grèce antique. — *Bulletin de l'enseignement public au Maroc*, juillet-septembre 1954.

— Moreau (Pierre). — Le romantisme littéraire dans ses rapports avec les arts plastiques. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Pinatel (J.). — Le tournant 1830. — *L'Enseignement chrétien*, février.

— Ricatte (Robert). — Un premier romantisme. Le temps des théories. — *L'Année propédeutique*, 1954, nº 7-8.

— Tuzet (Hélène). — Le Théâtre romantique français et ses peintres décorateurs. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Ullmann (Étienne de). — L'inversion du sujet dans la prose romantique. — *Le Français moderne*, janvier.

Voir : *XVIIe siècle. Divers.*

Symbolisme. — Donchin (Georgette). — French influence on Russian symbolist versification. — *The Slavonic and East European review*, December 1954.

Ackermann (L.). — Pinatel (Joseph). — La poésie désespérée de Louise A. — *L'École*, 22 janvier.

Agoult (Ctesse d'). — Vier (Jacques). — Une exégèse de la *Divine Comédie* au XIXe siècle. [Mme d'A., *Dialogues sur Dante et Goethe*, 1866.] — *L'École*, 19 mars, 2 avril.

— Vier (Jacques). — Une exégèse des deux *Faust* de Goethe [in *Dialogues sur Dante et Goethe*]. — *L'École*, 16, 30 avril.

— Voir : *Lamennais* (*F. de*).

Allais (Alph.). — Randal (Georges). — Le souvenir d'A. A. — *Aesculape*, février.

Asselineau (Ch.). — Pichois (Claude). — Le premier Pantoum français [A., in *Revue de Belgique*, 1850, t. IV]. — *MF*, mars.

Aubanel (Th.). — * Liprandi (Claude). — Th. A. « poète maudit ». — Avignon, Ed. Aubanel, 1955.

Ballanche (P.-S.). — Bagge (Dominique). — Les idées de B. sur la parole

et l'écriture comme facteurs de l'évolution politique. — *Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle*, octobre-décembre 1954.

Balzac (**H. de**). — * H. de B. — *Le Colonel Chabert*. Suivi de *Honorine* et de *L'Interdiction*, avec une introduction, des notes et des variantes par Maurice Allem (Classiques Garnier). — Garnier, 1955.

— * Bouteron (Marcel). — Études balzaciennes. Ouvrage publié avec le concours des amis de M. B. — Jouve, 1954.

— * Marceau (Félicien). — B. et son monde. — Gallimard, 1955.

— * Ronaï (Paulo). — Um romance de Balzac, *A Pele de Onagre*. — Rio-de-Janeiro, A. Noite, 1952 [signalé in *MF*, février].

— Blanchard (Camille). — B. en Dauphiné et *Le Médecin de campagne*. — *Compte rendu mensuel de l'Académie delphinale*, n° 213, novembre 1954.

— M. F. — A propos de la place H.-de-B. Eugénie Grandet habitait-elle rue du Petit-Maure ou rue des Amis ? — *Le Courrier de l'Ouest*, 31 mars.

— Lollet C. (Carlos Miguel). — B. y la formación de la burguesía. Breve ensayo exploratorio. — *Revista nacional de cultura* (Caracas), julio-agosto 1954.

— Marceau (Félicien). — Quelques femmes de B. — *RDM*, 1er mars.

— Saucier (Pierre). — Les classes laborieuses dans *La Comédie Humaine*. — *La Revue de l'Université Laval*, février.

— Vier (Jacques). — Comment B. composait un roman : l'affaire *Béatrix*. — *L'École*, 5 février.

— Zaleski (Zygmunt L.). — Les incidences slaves dans la vie et dans l'œuvre de B. — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures III*, janvier.

Baudelaire (**Ch.**). — * Ch. B. — *Les Fleurs du Mal*. Introduzione e varianti a cura di Carlo Cordié. 3ª ediz. — Milano, A. Martello, 1954.

— * Accaputo (N.). — Parliamo ancora di B. — Napoli, 1954.

— * Ruff (Marcel A.). — B. (Connaissance des lettres). — Hatier-Boivin, 1955.

— Bandy (W. T.). — C. R. de : Œuvres complètes de Ch. B. (*Correspondance générale...*, t. III à VI (L. Conard, 1948-1953). — *RHLF*, janvier-mars.

— Cellier (Léon). — « La nature est un temple » ou l'Apprenti sorcier. — *Revue Universitaire*, janvier-février.

— Gallico (Claudio). — B. e la musica. — *Convivium*, gennaio-febbraio.

— Le Dantec (Yves-Gérard). — B. à l'hôtel Voltaire. — *Le Divan*, janvier-mars.

— Piatier (J.). — Un B. janséniste, théologien du mal et père du surréalisme [thèse de Marcel A. Ruff, *L'Esprit du mal et l'esthétique baudelairienne*]. — *Le Monde*, 22 mars.

— Rat (Maurice). — B. janséniste... et père du surréalisme. — *FL*, 26 mars.

— Sloane (Joseph C.). — B., Chenavard and « philosophic art ». — *The Journal of aesthetics and art criticism*, March.

Bloy (**L.**). — Une lettre inédite de L. B., publiée par Maurice Dubourg [à Victor Lalotte, vers la fin de la guerre de 1870]. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Bussière (**Aug.**). — Voir : *Stendhal.*

Céard (**H.**). — Burns (C. A.). — A disciple of G. Flaubert. Some unpublished letters of H. C. — *MLR*, April.

Chassériau (**Th.**). — Théodore C., peintre-poète (résumé d'une conférence de P. Moisy). — *Bulletin de l'Institut français de Copenhague*, mars.

Chateaubriand. — Lettres inédites de Ch. à Claude-René Bacot, communiquées par le R. P. G. de Bertier de Sauvigny [19 novembre 1820, 31 décembre 1820, 10 février 1821, 30 avril 1822, 17 juillet 1832]. — *Société Ch. Petit Bulletin*, n° 6, décembre 1954.

— Lettre inédite de Ch. à Stephen Arnoult [Rome, 16 octobre 1828), communiquée par P. Clarac. — *Société Ch. Petit Bulletin*, nº 6.

— Andlau (Cᵗᵉˢˢᵉ d'). — Sur deux éditions rares des *Martyrs*. — *Société Ch. Petit Bulletin*, nº 6.

— Collas (G.). — Aperçus sur le caractère et la date de composition du *Journal de Jérusalem*. — *Société Ch. Petit Bulletin*, nº 6.

— Collas (Georges). — Autour de quelques silences des *Mémoires d'Outre-Tombe*. — *Société Ch. Petit Bulletin*, nº 6.

— Durfort (Cᵗᵉˢˢᵉ de) et Tapié (V.). — Sur une correspondance inédite de Ch. avec Augustin Thierry. — *Société Ch. Petit Bulletin*, nº 6.

— Lombard (Alfred). — Ch. et Léopold Robert. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Luppé (Mⁱˢ A. de). — Ch. et le fils de Delphine. — *RDM*, 15 avril.

— Malakis (E.). — Étude sur l'Introduction à *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem*. — *Société Ch. Petit Bulletin*, nº 6.

— Reboul (Pierre). — Ch., la naissance du *Conservateur*, et le *Drapeau blanc*. — *Société Ch. Petit Bulletin*, nº 6.

— Truc (Gonzague). — L'apologétique de Ch. — *L'École*, 5 mars.

— *Société Chateaubriand. Petit Bulletin*, nº 6, décembre 1954.

— Voir : *Sainte-Beuve*.

Conan (Laure). — Ormes (Renée des). — Glanures dans les papiers pâlis de L. C. [pseud. de Mˡˡᵉ F. Angers]. — *La Revue de l'Université Laval*, octobre 1954.

Constant (B.). — Baelen (Jean). — B. C. et la question sociale. — *BGB*, décembre 1954.

— Guillemin (Henri). — Cet étrange B. C. — *JG*, 17-18 avril.

Cros (Ch.). — Schneider (Marcel). — Actualité de Charles C. — *RP*, février.

Custine (Mⁱˢ de). — Maurevert (Georges). — Gentilshommes de lettres. Le marquis de C. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

Daudet (Alph.). — * Bruyère (Marcel). — La jeunesse d'A. D. — Nouvelles Éditions Latines, 1955.

— Barbey (Frédéric). — A. D. et le protestantisme [*L'Évangéliste*]. — *Le Christianisme au XXᵉ siècle*, 24 février.

— La maladie d'A. D. [leçon du professeur Mouquin, 1953]. — *Histoire de la Médecine*, février.

Desbordes-Valmore (M.). — Newkirk (Elaine Francine Charlotte). — La renommée littéraire de M. D.-V. (1820-1950). — *Dissertation abstracts*, vol. XV, 1955, nº 1.

Dumas (A.), père. — * A. D. — *La San-Felice*, roman. Préface et notes de Jean Grenier. (Club français du livre. Romans. 163.) — Club français du livre, 1954.

— * Clouard (Henri). — A. D. — A. Michel, 1955.

— Delpech (Jeanine). — Le dernier amour d'A. D. — *NL*, 17 février.

— Henriot (Émile). — L'*A. D.* d'Henri Clouard. — *Le Monde*, 2 mars.

— Hill (Richard). — Louis Du Couret. — *FS*, April.

— Voir : *Nerval (G. de)*.

Fiévée (J.). — L'administration vue par un préfet de l'Empire : F. Présentation de Guy Thuillier. — *La Revue administrative*, janvier-février.

Flaubert (G.). — * G. F. — *Bouvard et Pécuchet*. Introduction et notes par Ed. Maynial. Nouvelle édition revue (Classiques Garnier). — Garnier, 1954.

— Bart (B. F.). — F.'s Correspondence. — *RR*, February.

— Digeon (Claude). — F. et le *Dictionnaire des idées reçues*. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-Lettres*, 1953, nº 4.

— Kies (Albert). — Une lettre inédite de F. à Louis Bouilhet. — *RHLF*, janvier-mars.

— Rudich (Norman). — L'unité artistique chez G. F. : esthétique rêvée et réelle. [Thèse Princeton University, 1951.] — *Dissertation abstracts*, 1953, nº 4.

France (A.). — Une lettre inédite d'A. F. à Mme de Caillavet [30 juillet ?, fac-similé]. — *Tours-France*, décembre 1954-janvier 1955.

— Barthe (André). — L'évolution politique et sociale d'A. F. — *Tours-France*, décembre 1954-janvier 1955.

— Cogniot (Georges). — Actualité d'A. F. — *La Nouvelle Critique*, février.

— Fillet (René). — Catalogue de l'exposition organisée au Musée des Beaux-arts de Tours à la gloire d'A. F. Novembre-décembre 1954. — *Tours-France*, novembre 1954.

— Josserand (Pierre). — A. F. et les bibliothèques [conférence au *Lys Rouge*, 23 octobre 1954]. — *Tours-France*, décembre 1954-janvier 1955.

— Lossky (Boris). — A. F. et les arts. — *Tours-France*, novembre 1954.

— Psichari (Lucien). — Mon grand-père... — *Tours-France*, novembre 1954.

— Riehl (Paul). — La plus belle chance de ma vie : l'amitié de M. F. — *Tours-France*, novembre 1954.

Fromentin (E.). — Vier (Jacques). — Pour l'étude du *Dominique* de F.-I. Les maîtres du roman d'analyse psychologique avant F. 1. *Adolphe* de B. Constant. — 2. *Volupté* de Sainte-Beuve. — 3. *Le Lys dans la vallée* de Balzac. — 4. Quelques romans de G. Sand. — 5. *Confession d'un enfant du siècle* d'A. de Musset. — 6. *Edouard* de Mme de Duras. — II. Réalité et fiction dans *Dominique*. — III. Le sentiment de la nature. — *L'École*, 19 février, 5 mars, 16 avril.

— West (C. B.). — Notes on *Dominique*. — *FS*, April.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Gautier (Th.). — * Th. G. — *Mlle de Maupin*. Texte complet (1835) avec une introduction et des notes par Adolphe Boschot. Nouv. éd. revue. (Classiques Garnier.) — Garnier, 1955.

— Th. G. à Constantinople. Lettres inédites [Coll. Lovenjoul et papiers M. Du Camp, Institut de France], présentées par Jean Richer. — *MF*, mars.

— Roos (Jacques). — Th. G. et les beaux-arts. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

Gobineau (Cte A. de). — Lettre de G. à Tocqueville [8 septembre 1843], publiée par J.-P. Mayer. — *La Nouvelle NRF*, avril.

Gobineau (Cte L. de). — * Les Mémoires du comte Louis de G. Édition critique par Jean Puraye [d'après le Ms. 3543, B.N.U. de Strasbourg, corrige le texte déjà reproduit par Ed. Driault, in *Revue des Études napoléoniennes*, 1931]. — Bruxelles, Éd. Erasme, 1955.

Goudeau (E.). — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Guizot (F.). — Fossaert (Robert). — La théorie des classes chez G. et Thierry. — *La Pensée*, janvier-février.

Halévy (Ludovic). — * Gérard-Gailly. — Rencontres avec *L'Abbé Constantin*. (Les origines normandes d'un roman.) — Orné d'un portrait. — Pont-l'Évêque, Éd. du Pays d'Auge, 1955.

Hugo (V.). — * Levaillant (Maurice). — La Crise mystique de V. H. (1843-1856), d'après des documents inédits. — J. Corti, 1954.

— * Venzac (Géraud). — Les Origines religieuses de V. H. (Travaux de l'Institut catholique de Paris. 1.) — Bloud et Gay, 1955.

— * Dessins de V. H., présentés par Jean Sergent (« La Palatine »). — Plon, 1955.

— Mon père, V. H., d'après le *Journal* d'Adèle H., à Jersey [fragments publiés par H. Guillemin]. — *FL*, 19 février.

— Becqué (Maurice), C. SS. R. — Comment le cardinal Dechamps voulait ramener H. dans le giron de l'Église. [Lettres conservées dans les archives de la province belge des Rédemptoristes et à l'Archevêché de Malines.] — *FL*, 12 mars.

— Boyé (Maurice-Pierre). — Les derniers familiers de V. H. [d'après les papiers de Richard Lesclide]. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

— Jones (Edwin Harvie). — Spain in the works of V. H. — *Dissertation abstracts*, 1954, nº 10.

— Pinatel (Joseph). — Le journal des frères H. [*Le Conservateur littéraire*, décembre 1819-mars 1821.] — *L'École*, 19 mars.

— Pommier (Jean). — C. R. de : B. Guyon, *La Vocation poétique de V. H.* (Gap, 1954). — *RHLF*, janvier-mars.

— Voir : *Régnier (H. de)*.

Huysmans (J.-K.). — Brandreth (Henry R. T.). — The strange life of J.-K. H. [C. R. de : J. Laver, *The First decadent*, Londres, 1954]. — *Theology*, December 1954.

— Thérive (André). — H. et le « huysmanisme ». — *TR*, mars.

Joubert (J.). — * J. J. — Pensées. Textes choisis et présentés par Raymond Dumay. (Le Club français du livre. Classiques. 42.) — Le Club français du livre, 1954.

— Guitton (J.). — Images et « Pensées » de J. J. A propos de l'exposition J. à la Bibliothèque nationale. — *TR*, février.

Karr (Alph.). — Kretsch (Robert Winston). — A. K. social critic and painter of manners. [Thèse Columbia University, 1952.] — *Dissertation abstracts*, 1953, nº 1.

Lamartine (A. de). — Banašević (Nikola). — *La Chute d'un Ange* et la poésie populaire serbe. — *Revue des études slaves*, 1954.

— Beaujon (Edmond). — L., professeur de littérature. — *JG*, 3-4 avril.

— Guillemin (Henri). — L. En politique, un amateur à la manière de son camarade V. Hugo. — *Témoignage chrétien*, 4 février.

— Lombard (C. M.). — The influence of Saint-Martin on L. — *MLN*, January.

— Magnien (Émile). — La jeunesse ardente de L. (II). — *Société des amis des arts et des sciences de Tournus*, 1954.

— Pichois (Claude). — Encore L. et l'*Histoire des Girondins*. — *RHLF*, janvier-mars.

— Vier (Jacques). — Explication française. Trois moments d'un grand poème : *La Vigne et la maison* (vers 133 à 210). — *L'École*, 5 février.

Lamennais (F. de). — Pocquet du Haut-Jussé (B.-A.). — L. L'évolution de ses idées politiques jusqu'en 1832. — *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1954 [1955].

— Schenk (H.-G.). — L. 1788-1854. [Traduction de l'article publié in *The Month*, March, June 1954.] — *La Revue nouvelle*, 15 octobre 1954.

— Vier (Jacques). — L. et la comtesse d'Agoult de 1848 à 1854 (documents inédits). — *RHLF*, janvier-mars.

Leconte de Lisle. — * Putter (Irving). — The pessimism of L. de L., sources and evolution. (University of California. Publications in modern philology. Vol. 42, nº 1.) — Berkeley, University of California Press, 1954.
— Friedlandler (Charlotte O.). — L. de L.'s *Le Vil galiléen*. — *Philological Quarterly*, January.
— Virolle (Roland). — Explication de texte. La nostalgie de L. de L., [*Mille ans après*, in *Poèmes barbares*.] — *L'École*, 16 avril.

Loti (P.). — Journal intime inédit de P. L. (3e partie : En route pour la Chine ; 4e partie : En Chine). — *Cahiers P. L.*, nº 11, février ; nº 12, mars.
— P. L. — « La Naïl » [article publié dans *Le Figaro*, 8 mai 1912, et non recueilli par L.], présenté par le Dr Raymond Bourriau. — *Cahiers P. L.*, nº 11.
— Guéneau (Robert). — Istanbul 1953 (*suite*). — *Cahiers P. L.*, nos 11 et 12.

Maeterlinck (M.). — Jolivet (Philippe). — Le tragique et son expression dans les premiers drames de M. M., de *La Princesse Maleine* à *Sœur Béatrice*. — *Edda*, 1954, hefte 1.

Maine de Biran. — Funcke (G.). — M. de B. Die philosophische Begründung der Juste-Milieu Politik. — *Historische Zeitschrift*, H. 1, Februar.

Maistre (J. de). — Stinglhamber (Louis). — J. de M. précurseur de Newman. — *BGB*, décembre 1954.

Mallarmé (S.). — * Reyes (Alfonso). — M. entre nostros. — Mexico, Ediciones Tezontle, 1955.
— Grubbs (Henry A.). — The correct version of M.'s letter to Mérat. [L'original est à la B. N., Ms., N. acq. fr. 10394, vol. II, fº 115-116.] — *MLN*, January.
— Guilly (Paul). — Un chroniqueur humoristique manqué : S. M. — *Le Monde*, 19 mars.
— Küchler (Walter). — Weltgefühl und Formtrieb-M. und Valéry. — [In] * Les Langues et littératures modernes...
— Lebois (André). — Station Littré... M. continue. — *Quo Vadis*, janvier-mars.
— Michelis (Euriolo de). — Una lettura di M. — *La Fiera letteraria*, 16 gennaio.
— Mondor (Henri). — M. et Debussy. — *Les Cahiers de marottes et violons d'Ingres*, septembre-octobre 1954.

Maupassant (Guy de). — Dupuy (Aimé). — *Bel Ami* et les origines du protectorat français en Tunisie. — *Le Monde*, 19 février.
— Worth (George John). — M. in England. — *Dissertation abstracts*, 1955, nº 1.

Mérimée (P.). — * P. M. — Correspondance générale, établie et annotée par Maurice Parturier. 2e série. T. II. 1856-1858. — Toulouse, E. Privat, 1955.
— * Sorvillo (Giulia). — Mœurs et coutumes de la Corse dans l'œuvre de P. M. Préface de Raffaele Corso. — Napoli, L'Arte Tipografica, 1954.
— Michel (François). — C. R. de : Bibliothèque nationale. P. M. Exposition. [Catalogue.] — *RHLF*, janvier-mars.

Michelet (J.). — Grandgeorges (Pierre). — J. M. — *La Grive*, avril.

— Pommier (Jean). — J. M. interprète des œuvres d'art. — [In] * Annuaire du Collège de France, 1954.

Mistral (**Fr.**). — * Colotte (Pierre). — M. et les Académies du Midi. [Discours de réception à l'Académie de Marseille, 10 avril 1954.] — Gap, Jean, 1954. [Extrait des *Annales de la Faculté des Lettres d'Aix*, 1954.]

— Boutière (Jean). — Le décasyllabe dans la lyrique de M. — *Annales du Midi*, juillet 1954.

— Liprandi (Claude). — De la critique mistralienne [C. R. des ouvrages de M. Decremps, L. Tessier et R. Lafont]. — *Le Divan*, janvier-mars.

Montalembert (**Ch. de**). — Allen (Louis). — Letters of Phillipps de Lisle to M. (*fin*). — *The Dublin Review*, 1st and 2d Quarters.

— Carmignani (Renato). — Educazione e politica in una lettera inedita del conte di M. [lettre à Giuseppe Vai, 20 septembre 1847]. — Estr. da *Nuova Rivista Pedagogica*, 1953, nos 5-6.

— Carmignani (Renato). — Interessi culturali di M. e Rio durante un loro soggiorno in Italia [cinq lettres de M. à Vieusseux, 5, 19 décembre 1834, 2, 12, 14 janvier 1835, conservées à la Bibliothèque nationale centrale de Florence]. — Estr. da *Bollettino storico pisano*, 1951-1952.

Murger (**H.**). — Vallery-Radot (Pierre). — Quelques épisodes de la vraie vie d'H. M. à 26 ans, d'après les notes inédites d'un témoin oculaire [le Dr Eugène Toubin]. — *La Presse médicale*, 5 février.

Musset (**A. de**). — Mayer (Gilbert). — M. et les peintres italiens. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

Nadar (**F.**). — Grimmer (Georges). — Essais nadariens : I. Vers le cinquantenaire de N. — *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique le Vieux-Papier*, janvier.

Napoléon Ier. — Guiral (Pierre). — N. et la géographie de son temps. — [In] * Mélanges géographiques offerts au doyen E. Bénévent. — Gap, Éd. Ophrys, 1954.

— Piatier (J.). — Un fragment ignoré de *Clisson et Eugénie*, roman d'amour écrit par N., va être vendu aux enchères à Londres [vente André de Coppet, 14-15 mars ; quatre pages complètent le manuscrit publié par Simon Askenazy, *Manuscrits de N. en Pologne*, Varsovie, 1929]. — *Le Monde*, 22 février.

Nerval (**G. de**). — * G. de N. — Le Rêve et la Vie. [Poésies. — Petits châteaux de Bohême. — Promenades et souvenirs. — Les Filles du Feu. — La Pandora. — Aurélia.] — Introduction de Jean-Louis Vaudoyer (Coll. du Flambeau). — Hachette, 1955.

— * Béguin (Albert). — G. de N. — J. Corti, 1955.

— G. de N. — Le Bal de l'Opéra. Présenté par Jean Richer. [Publié dans « L'Ane d'Or », en 1842, par « Pérégrinus »] — *La Nouvelle NRF*, février.

— G. de N. — Les Acteurs anglais, 1845. [*La France Musicale*, 12 janvier 1845.] Textes publiés par Jean Richer. — *La Revue théâtrale*, no 29, 1954.

— Un texte inconnu de N. « Paradoxe et vérité » (publié dans *L'Artiste*, t. II, p. 154-155). — *LF*, 27 janvier-3 février.

— Adam (Antoine). — Un monde plus pur, plus lumineux. — *LF*, 27 janvier-3 février.

— Auriant. — La tragédie du *Desdichado*. — *Aesculape*, janvier.

— Brion (Marcel). — [G. de N.] — Conférence pour le centenaire de sa mort. — *Chronique de la Société des gens de lettres*, 1er trimestre.

— Clouard (Henri). — G. de N. ou le combat de la lucidité et de la folie. — *Carrefour*, 26 janvier.

— Dommanget (Maurice). — Le centenaire de G. de N. — *L'École libératrice*, 25 mars.

— Flory (Albert). — Le centenaire de G. de N. — *La Croix*, 6-7 février.

— Gerhardt (Mia I.). — L'imagerie de Sylvie. — *N*, janvier.

— Graaf (Daniel A. de). — A propos de G. de N. — *MF*, mars.

— Jean (Raymond). — Le suicide de G. de N. — *PMLA*, March.

— Le Dantec (Yves-Gérard). — Présence de G. de N. — *EN*, 17 février.

— Picard (Gaston). — La mort étrange de G. de N. — *Les Annales*, février.

— Wurmser (André). — G. de N. et le folklore. — *LF*, 27 janvier-3 février.

— Voir : *Stendhal*.

Nodier (Ch.). — Switzer (Richard). — Ch. N. : a re-examination. — *FR*, January.

Nouveau (G.). — * G. N. — Œuvres poétiques. II. Sonnets du Liban. — Valentines. — Ave Maris Stella. — Derniers vers. Éd. établie par Jules Mouquet et J. Brenner. Préface de J. Brenner. — Gallimard, 1955.

Perdiguier (A.). — * Briquet (Jean). — Agricol P., compagnon du Tour de France et représentant du peuple. 1805-1875. Avant-propos de G. Tessier. Préface de G. Bourgin (« Bibliothèque d'histoire économique et sociale »). — M. Rivière, 1955.

— Quelques textes inédits d'A. P., présentés par Jean Vidalenc [Musée Arbaud, Aix-en-Provence ; *à suivre*]. — *L'Actualité de l'histoire*, n° 11, mars; n° 12, juin.

Pichot (A.), — * Bisson (L. A.). — Amédée P. — Oxford, Blackwell, s. d.

Pirmez (O.). — Charlier (Gustave). — L'art italien dans l'œuvre d'Octave P. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

Proudhon (P.-J.). — Bartier (John). — P. et ses amis belges. — *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, octobre-décembre.

Renan (E.). — Jaffe (Adrian). — E. R.'s analysis of Channing. — *FR*, January.

— Onimus (Jean). — Les mauvais rêves d'E. R. — *Études*, avril.

Renard (J.). — Voutsinas (Dimitri). — Une situation conflictuelle : Poil de Carotte. — *Bulletin de psychologie*, n^{os} 8-9, mai 1953.

Rimbaud (A.). — * Mondor (Henri). — R. ou le génie impatient. — Gallimard, 1955.

— Beregi (Théodore). — Les idées sociales de R. — *La Revue socialiste*, janvier.

— Briet (Suzanne). — R., Arthur, externe au collège de Charleville. — *EN*, 10 mars.

— Bruneau (Charles). — [Discours pour le centenaire de R., Charleville, 17 octobre 1954.] — *La Grive*, janvier.

— Camillucci (Marcello). — La meteora R. — *L'Italia che scrive*, gennaio.

— Gershman (Herbert S.). — The critical reaction to R.'s *Une Saison en enfer*, 1873-1952. [Thèse Washington University, 1953.] — *Dissertation abstracts*, 1954, n° 10.

— Graaf (Daniel A. de). — Le texte des *Illuminations*. — *MF*, février.

— Guillemin (Henri). — R., l'enfant de colère. — *Les Annales*, avril.

— Hézard (J.). — Les origines jurassiennes de la famille d'A. R. — *La Nouvelle revue franc-comtoise*, janvier.

— Soulairol (Jean). — De Malherbe à R. — *Le Divan*, avril-juin.

— Vigorelli (Giancarlo). — Saluto a R. — *La Fiera letteraria*, 26 dicembre.

— Le centenaire de R. [à Charleville, Attigny-Roche et Liège]. — *La Grive*, janvier.

Rio (A.-F.). — Voir : *Montalembert (Ch. de)*.

Sacy (S. de). — Voir : *Sainte-Beuve*.

Saint-Martin (Louis-Claude de). — Voir : *Lamartine (A. de)*.

Saint-Victor (P. de). — [Lettre de Paul de S^t^-V. à Th. Gautier], 19 août [1852], in « Th. G. à Constantinople » *MF*, mars.

Sainte-Beuve. — * S.-B. — *Port-Royal*. Tome III. Texte présenté et annoté par Maxime Leroy (Bibliothèque de la Pléiade. 107). — Gallimard, 1955.

— * Bonnerot (Jean). — Les relations de S.-B. avec Auguste Lacaussade. Extrait des *Cahiers de l'A. R. U. Lg.* [Association des romanistes de l'Université de Liège], octobre-décembre 1954. [La publication porte aussi le titre de *Marche Romane*.]

— Bonnerot (Jean). — S.-B., biographe de Ramond de Carbonnières. — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures III*, janvier.

— Bonnerot (Jean). — S.-B. et Gaston Paris. Une correspondance inédite. — *Le Divan*, janvier-mars.

Sand (G.). — La Commune vue de Nohant. Documents inédits présentés par H. Guillemin. — *FL*, 9 avril.

— Manevy (Raymond). — G. S. journaliste. — *Études de presse*, hiver 1954.

— Marcelle-Maurette. — Nohant. — *RDM*, 1^er^ septembre 1954.

— Reboul (Pierre). — Un roman détruit de G. S. : à la recherche d'*Engelwald*. — *RHLF*, janvier-mars.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. Une page de *Lélia*. — *L'École*, 19 mars.

Schwob (M.). — Berger (Pierre). — Il y a cinquante ans, mourait M. S., héritier de Nerval et père spirituel de Mac Orlan. — *Carrefour*, 9 mars.

— Billy (André). — M. S. est mort depuis cinquante ans. — *FL*, 19 février.

— Selz (Jean). — M. S. entre les archives et la Polynésie. — *Les Lettres nouvelles*, avril.

Staël (M^me^ de). — Boorsch (Jean). — The genius of M^me^ de S. — *American Society Legion of honor Magazine*, Winter 1954.

— Crowley (Francis J.). — M^me^ de S. and the United States [deux lettres : à Jefferson, 12 février 1817 ; à MM. Le Roy et Bayard, New York City, 12 septembre 1815]. — *MP*, February.

Stendhal. — * S. — Souvenirs d'égotisme. Texte établi et annoté par Pierre Martino. Avant-propos et iconographie de René Groos. Dessins de H. Jadoux gravés par Renaud. (Bibliothèque des Éditions Richelieu. 23.) — Éd. Richelieu (Imprimerie nationale), 1954.

— * Boncompain (Claude) et Vermale (François). — S. ou la double vie de H. Beyle. — Amiot-Dumont, 1955.

— * Maione (Italo). — Due profili. S., G. de Nerval. — Napoli, Libreria scientifica editrice, 1954.

— Alciatore (Jules C.). — S. and the Ugolino episode. — *Italica*, December 1954.

— Borel du Bez (Baron). — Les armoiries et la particule de S.-H. Beyle était-il gentilhomme ? — *La Vie judiciaire*, 11-16 octobre 1954.

— Charpentreau (Jacques). — Les termes anglais du *journal* de S. — *Le Divan*, avril-juin.

— Ch. D. [Dédéyan]. — « A comprehensive soul » [un contre-sens de S.]. — [In] Petites notes stendhaliennes, *Le Divan*, avril-juin.

— Del Litto (V.). — S., le jeu et la loterie. — *Le Divan*, janvier-mars.

— Del Litto (V.). — La succession de l'oncle de S. : Romain Gagnon. — *Compte rendu mensuel de l'Académie delphinale*, décembre 1954-janvier 1955.

— Del Litto (V.). — Le testament du docteur Henri Gagnon, grand-père de S. [Arch. Isère, III E 3590]. — *Le Divan*, avril-juin.

— Drevet (C.). — Le secret de S. d'après Romain Rolland [d'après la correspondance inédite et le *Journal* 1939-1940 de R. R.]. — *Le Divan*, janviers-mars.

— Fourcassié (Jean). — S. a menti [les jugements de S. sur Villèle]. — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures III*, janvier.

— P. J. [Jourda]. — Source ou rencontre ? [Guillaume de Poitiers, cité par Raynouard, et S.] — [In] Petites notes stendhaliennes, *Le Divan*, avril-juin.

— Letonnelier (Gaston). — S. et la Savoie. — *L'Écho de Savoie*, 30 mai 1954.

— Martineau (Henri). — S. moraliste. — *La Chouette aveugle* (Oxford), nº 3, octobre 1954.

— Pichois (Claude). — Auguste Bussière. — *Le Divan*, avril-juin.

— Cl. P. [Pichois]. — S. et l'état-civil de Civita-Vecchia. — *Le Divan*, janvier-mars.

— Vergara de Bietti (Noemí). — S., un suscitador de divergencias. — *Cursos y conferencias* (Buenos-Aires), diciembre 1954.

Süe (E.). — Vallery-Radot (Pierre). — Un évadé de la médecine : Eugène S., d'après sa correspondance (inédite) avec E. Legouvé et V. Schœlcher. — *La Presse médicale*, 1er décembre 1954.

Taine (H.). — Carré (Jean-Marie). — L'Italie de Goethe, de Ruskin et de T. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Chevrillon (André). — L'enseignement de T. — *La Grive*, mars.

— Roe (Frederick C.). — T. et l'art anglais. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

Thierry (Aug.). — Lettres inédites d'A. T. à Chateaubriand, présentées par Mme de Durfort [10 mars 1829, 1er février, 18 mars, 6 juin 1830]. — *Société Chateaubriand. Petit Bulletin*, nº 6, décembre 1954.

— Voir : *Guizot*.

Tocqueville (A. de). — * A. de T. — Œuvres complètes. Édition définitive publiée sous la direction de J.-P. Mayer. Tome VI. Correspondance anglaise. 1er volume. Correspondance de *Tocqueville* avec Henry Reeve et John Stuart Mill. Texte établi et annoté par J.-P. Mayer et Gustave Rudler. Introduction de J.-P. Mayer. — Gallimard, 1955.

— Martel (André). — T. et les problèmes coloniaux de la Monarchie de Juillet. — *Revue d'histoire économique et sociale*, 1954, nº 4.

Töpffer (R.). — Kohler (Pierre). — Un écrivain-peintre : Rodolphe T. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

Turquety (Ed.). — Ségu (Frédéric). — A propos d'un exemplaire unique des *Esquisses poétiques* de T. — *RHLF*, janvier-mars.

Verhaeren (E.). — * Christophe (Lucien). — Émile V. (Classiques du XXe s.). — Éd. Universitaires, 1955.

— Buenzod (Emmanuel). — Pour le centenaire d'E. V. — *GL*, 5-6 mars.

— Gevers (Marie). — Au pays de V. — *NL*, 17 février.

Verlaine (P.). — * P. V. — *La Bonne chanson*. Bois originaux en couleurs de Paul Welsch. — Paris, les Bibliophiles de l'Est (Impr. de R. Jacquet), 1954.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Verne (J.). — Une lettre inédite de J. V. après le coup d'État du 2 décembre [à sa mère, 6 décembre 1851]. — *Le Courrier de l'Ouest*, 24 mars.

— Couvreur (Jean). — Un cinquantenaire. J. V. — *Le Monde*, 18 mars.

— Escaich (René). — J. V. et Robida. — *Réforme*, 19 mars.

— Escaich (René). — Le secret de J. V. — *France-Illustration*, février.

— Escaich (René). — Les sources du *Tour du monde en 80 jours*. — *EN*, 24 mars.

— Rat (Maurice). — J. V., « l'Homère des adolescents ». — *EN*, 24 mars.

— Soriano (Marc). — J. V. et les intentions humaines. — *LF*, 24-31 mars.

— Thévenot (Jean). — Le capitaine Verne-Nemo. — *LF*, 24-31 mars.

— Toudouze (Georges-G.). — Le véritable capitaine Nemo. — *HM*, avril.

— J. V. — *Photo-Monde*, mars.

Vigny (A. de). — Germain (François). — L'imagination colorante chez V. — *IL*, novembre-décembre 1954.

— Guillemin (Henri). — L'entrée d'A. de V. à l'Académie française. Un drame bouffe (documents inédits). — *JG*, 6-7 mars.

— Guillemin (Henri). — M. de V. et le goupillon. — *Témoignage chrétien*, 25 février.

— Guillemin (Henri). — M. de V. et le sabre. — *Témoignage chrétien*, 18 mars.

— Guillemin (Henri). — V. et les Yankees. Une lettre inédite [à Julia Battlegang, 10 septembre 1862]. — *Le Monde*, 5 mars.

Vinet (A.). — Brandt (André). — Les relations d'A. V. avec Mulhouse. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, octobre-décembre 1954.

Zola (É.). — * É. Z. — *L'Assommoir* [avec les dessins de Steinlen. Introduction d'Armand Lanoux]. — Club français du livre (Romans. 166), 1954.

— Colburn (William Elliott). — Z. in England, 1883-1903. [Thèse University of Illinois, 1952.] — *Dissertation abstracts*, 1953, n° 1.

— Loos (Dorothy S.). — The influence of E. Z. on the five major naturalistic novelists of Brazil. — *The Modern Language Journal*, January.

XX^e SIÈCLE

Divers. — * Brincourt (André et Jean). — Les Œuvres et les lumières. A la recherche de l'esthétique à travers Bergson, Proust, Malraux. — La Table Ronde, 1955. [Voir E. Henriot, in *Le Monde*, 23 février.]

— * Rousseaux (André). — Littérature du xx^e siècle. ***** [Proust, R. Daumal, Eluard, R. Desnos, Drieu La Rochelle, Bernanos...] — A. Michel, 1955.

— Cairns (John C.). — Letters and international politics, 1911-1914 : the French writer in a world crisis. [R. Rolland, A. France, Ch. Péguy, M. Barrès.] — *University of Toronto Quarterly*, January 1954.

— Lang (Renée). — Les lectures françaises de Rilke. [Proust, Valéry, etc., d'après une correspondance inédite avec Paul Morisse et M^me P. M.] — *Preuves*, mars.

Mémoires, souvenirs. — * Bordeaux (Henry). — Histoire d'une vie. II. La garde de la maison. — Plon, 1955.

— * Green (Julien). — Journal. Tome VI. 1950-1954. — Plon, 1955.

— * Salmon (André). — Souvenirs sans fin. Première époque (1903-1908). — Gallimard, 1955.

— Casanova (Joseph). — Un soir au Vachette [M. Barrès, Moréas, Toulet]. — *Le Divan*, avril-juin.

— Léautaud (Paul). — Journal littéraire 1908. Fragments : Voyage à Rouen avec Gourmont et Dumur. — *MF*, février.

— Morand (Paul). — Éphémérides. Mai 1920. — *La Parisienne*, avril, mai.

— Rémond (Georges). — Souvenirs sur Jarry et autres. — *MF*, mars-avril.

Théâtre. — Bordeaux (Henry). — Les derniers rôles de Sarah Bernhardt. — *Écrits de Paris*, février.

— Jones (Robert Emmet). — The exile hero in contemporary French drama. [Thèse Columbia University, 1954.] — *Dissertation abstracts*, 1954, nº 10.

— Lelièvre (Renée). — Mme de Rute-Rattazzi, Ch. Dullin et Lugné-Poé. — *RHT*, 1954, fasc. IV.

— Le Roy (Georges). — En marge de l'exposition Julia Bartet à la Comédie-Française. — *TR*, mars.

— Mc Pheeters (Mary Frances). — The use of Greek mythology in the French theatre from 1918 to 1948. [Thèse Syracuse University, 1954.] — *Dissertation abstracts*, 1954, nº 11.

Aeschimann (P.). — Le Dantec (Yves-Gérard). — Un poète de Suisse française. Les derniers vers de Paul A. — *GL*, 26-27 février.

Alain. — * A. — Propos d'un Normand. 1906-1914. II. — Gallimard, 1955.

— * A. — Propos de littérature. Hommage à la poésie. Présenté par Samuel Silvestre de Sacy. (Le Club du meilleur livre. Essais.) — Le Club du meilleur livre, 1954.

— * Bibliothèque nationale. Exposition de manuscrits, de livres et de divers souvenirs. Alain. [Catalogue par Simone Pétrement, Lise Dubief et Jeanne Michel-Alexandre.] Introduction par André Maurois. [Préface de Julien Cain.] — Bibliothèque nationale, 1955.

— * Dewit (Suzanne). — A. Essai de bibliographie. — Bruxelles, École provinciale de bibliothécaires, 1954, 1 vol. et un fasc. [Un ex. de la bibl. se trouve à la B. N. de Paris, Rés. m. Q. 208 (1-2).]

— A. Textes inédits. Lettres [à X. Léon, Elie Halévy, P. Landormy, S. Weil]. — *Association des amis d'Alain. Bulletin nº 1*, décembre 1954.

— Une lettre inédite d'A. [à Henri Mondor, 8 avril 1940]. — *Arts*, 2-8 mars.

— Cousteix (P.). — A. dans l'entre-deux-guerres. — *L'École libératrice*, 25 février, 4, 11 mars.

Antoine (A.). — Pruner (Francis). — Les luttes d'A. — I. Le Théâtre libre (1887-1895). — A. A., lettres à Pauline Verdavoine (1884-1888), éd. princeps. Introduction et commentaires. [Résumé thèses doct. Lettres, Paris, 27 novembre 1954.] — *AUP*, janvier-mars.

Apollinaire (G.). — * G. A. — *L'Hérésiarque et Cie*. Préface et notes de Pascal Pia. Portrait par Max Jacob (Le Club français du livre. Romans, 70). — Le Club français du livre, 1954.

— G. A. — André Derain. Henri Matisse. Lettre [inédite, s. d., début 1917] à Maurice Raynal. — *FDR*, nº 5.

— Vingt lettres de G. A. à Ardengo Soffici. [1911 à 1918, publiées en 1920 dans la revue *Rete Mediterranea*, Florence, Vallecchi.] — *FDR*, nº 4.

— Birot (Pierre-Albert). — J. A. [lettre anonyme, 25 juin 1917, signée J. A., envoyée à *SIC*, huit jours après la représentation des *Mamelles de Tirésias*]. — *FDR*, nº 4.

— Breunig (Le Roy C.). — A. since 1950. — *RR*, February.

— Breünig (L. C.). — *La Synagogue* (in *Alcools*). — *FDR*, nº 4.
— Combette (Dominique). — Entretien avec Michel Décaudin [sa collaboration aux *Soirées de Paris*]. — *FDR*, nº 5.
— Décaudin (Michel). — La nouveauté de *Calligrammes* dans l'œuvre d'A. — *FDR*, nº 4.
— Durry (Marie-Jeanne). — A. et le ver Zamir. — *TR*, avril.
— Durry (Marie-Jeanne). — Un secret d'A. — *FDR*, nº 4 [voir aussi nº 5].
— Gonzague-Frick (Louis de). — Le Jupiter de l'Olympe poétique. — *FDR*, nº 4.
— Guillemain (Bernard). — Mémorial pour rire. — *FDR*, nº 5.
— Lawler (James R.). — A. inédit. Le séjour à Stavelot. — *MF*, février.
— Picard (Gaston). — Trois soldats d'A. — *FDR*, nº 4.
— Rouveyre (André). — Le plus court poème d'A. — *Esprit*, février.
— Shattuck (Roger). — Une polémique d'A. — *FDR*, nº 4.
— Varenne (Pierre). — G. A. et Alph. Allais. — *FDR*, nº 4.
— Warnier (Raymond). — Louis Perceau, critique d'A. — *FDR*, nº 5.
— *FDR*. Bulletin d'études apollinariennes, nº 4 [spécial, 36e anniversaire de la mort de G. A.], décembre 1954 ; nº 5, mars 1955 [éphémérides ; bibliographie ; A. dans le monde : une enquête du *FDR*].

Baroncelli (Mis de). — Peyre (Sully-André). — Qu'il existe une littérature provençale. B. — *Marsyas*, janvier-février.

Barrès (M.). — Tronquart (G.). — L'enracinement barrésien ou le mystère de B. — *BGB*, décembre 1954.

Bataille (H.). — Géraldy (Paul). — *La Marche nuptiale* d'Henry B. — *Les Annales*, février.

Baty (G.). — Piot (André). — Billembois dit Paris-Fleur au bec [G. Baty et le théâtre de marionnettes]. — *Compagnonnage*, février.

Bergson (H.). — * Mossé-Bastide (Rose-Marie). — B. éducateur. — Presses Universitaires, 1955.

Bernanos (G.). — * G. B. — *Dialogues des Carmélites* [d'après une nouvelle de G. von Le Fort et un scénario du R. P. Bruckberger et de Ph. Agostini. Lithographies de Raymond Gid]. — Cent femmes amies des livres, 1954.
— * Blanchet (André). — Le prêtre dans le roman d'aujourd'hui. [Bernanos...]. — Desclée de Brouwer (Coll. « Présence chrétienne »), 1955.
— Béguin (Albert). — B. et la raison. Suivi de : Carnet [inédit] 1944, donné par G. B. à son ami Fernando Carneiro. — *L'Esprit des lettres* (Oullins), nº 1, janvier.
— Quatre lettres [de G. B.] à Robert Vallery-Radot [1925, 1926]. — *L'Esprit des lettres*, nº 1, janvier.
— Prévost (J.-L.). — Le curé d'Ars est-il le Donissan de B. ? [Fragment d'une lettre inédite de G. B. à Maurice Bourdel, août 1928.] — *Ecclesia*, mars.
— Tribout de Morembert (H.). — Les origines lorraines de G. B. — *Société des amis de G. B. Bulletin*, nº 21, Noël 1954.

Bernard (T.). — * Bernard (Jean-Jacques). — Mon père T. B. — A. Michel, 1955.

Blum (L.). — Statesman and critic [C. R. de : *L'œuvre de L. B.*, tome I]. — *TLS*, 7th January.

Boschère (J. de). — * Jean de B. — *Contes de la neige et de la nuit*, présentés par André Lebois, illustrés par l'auteur. — L'Amitié par le livre, 1954.

Bourdet (Ed.). — Morand (Paul). — Edouard B., dix ans après. — *RP*, mars.

Bourget (P.). — Mansuy (Michel). — B. en Irlande (1884), d'après le journal de son hôte [le vicomte Florimond de Basterot]. — *RHLF*, janvier-mars.

Bousquet (J.). — Perruchot (Henri). — J. B., le solitaire. — *Revue de la pensée française*, février.

Brasillach (R.). — Le souvenir de R. B. [par J. Anouilh, M. Aymé, M. Bardèche, J. Benoist-Méchin, G. Blond, B. de Fallois, A. Fraigneau, S. Hecquet, J. Isorni, J. Laurent, J. Madiran, H. Massis, Th. Maulnier, M. de Saint-Pierre, etc.]. — *Défense de l'Occident*, nº 21, 1955.

Bremond (H.). — Heckenbach (F. B.). — Henri B., eine « mystiche » Philosophie der Kunst. — *Jahrbuch für Aesthetik und Allgemeine Kunstwissenschaft*, Bd. 2., 1952-1954.

Cadou (R.-G.). — Voir : *Jacob* (*M.*).

Chaumeix (A.). — Gaxotte (Pierre). — Un grand journaliste : André Ch. — *Bulletin de Paris*, 4 mars.

Cingria (Ch.-A.). — * Augsbourg (Géa). — Suite de portraits. — Choix de citations, gloses, notules et prétextes [tirés de l'œuvre de Ch.-A. C.] par Georges Anex. (Les amis des graveurs et des poètes. 4.) — Genève, P. Cailler, 1955.

— Couronne de Ch.-A. C. [par P. Claudel, Igor Strawinsky, Jean Cocteau, M. Jouhandeau, Etiemble, Georges Borgeaud, Fernand Auberjonois, Constant Rey-Millet, Pierre Guéguen, Jean Follain, Aloys-J. Bataillard, H. Noverraz...]. — *La Nouvelle NRF*, mars.

— Textes de Ch.-A. C. : Portrait de Paul Léautaud. — Lettre à Adrien Bovy [Rome, octobre 1902]. — *La Nouvelle NRF*, mars.

— Dunoyer (Jean-Marie). — Pompes pour football, bonbons, élastiques ou Ch.-A. C. tel qu'il demeure. — *Les Lettres nouvelles*, avril.

— Michel (François). — Brève scolie à Motion. — *La Nouvelle NRF*, mars.

— Pieyre de Mandiargues (André). — D'écureuils et de foudre [contient une bibliographie, avec le nb. d'ex. des tirages]. — *La Nouvelle NRF*, mars. [Voir aussi une lettre d'Adrien Bovy à A. P. de M., complétant la bibliographie de C., in *La Nouvelle NRF*, mai.]

— Starobinski (Jean). — Un monde au présent. — *La Nouvelle NRF*, mars.

Claudel (P.). — * P. C. — J'aime la Bible (Bibliothèque Ecclesia). — A. Fayard, 1955.

— * Beaumont (Ernest). — The theme of Beatrice in the plays of C. — London, Rockliff, 1955.

— « Un catholique à globules rouges ». Lettres de P. C. à Henri Massis [10 février, 8 mars 1916, 25 juin 1917, 6 juillet 1919, 10 juillet 1923, 10 mai, 9 novembre 1927, 5 décembre 1938]. — *TR*, avril.

— Lettres de P. C. à Marie Karff, présentées par J. V. [1909-1912]. — *TR*, avril.

— Lettre de P. C. à Louis Gillet à propos de *Présence et Prophétie* [10 novembre 1941]. — *TR*, avril.

— Lettre de P. C. à l'abbé J. Cas [Washington, 11 mars 1932]. — *La Croix*, 13-14 mars.

— P. C., thomiste [lettre de Paul C. à l'abbé Compain, directeur au Grand séminaire de Poitiers, s. d., 1954 ou 1955 ?]. — *La Croix*, 3-4 avril.

— Abraham (Pierre). — C. est mort. — *E*, mars.

— Altman (Georges). — Ce qu'on aime dans l'irritant génie de P. C. — *Franc-Tireur*, 24 février.

— Ambrière (Francis). — P. C. parmi nous. — *Les Annales*, avril.

— Amrouche (Jean). — « J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer... » [sur les entretiens à la radio avec P. C.]. — *TR*, avril.

— Angioletti (G. B.). — P. C. poeta della fede. — *La Nuova Stampa* 24 febbraio.

— Barbier (Pierre). — C. et le « bonheur d'expression ». — *TR*, avril.

— Barjon (Louis). — P. C. — *Études*, mars.

— Boisdeffre (Pierre de). — P. C. reste vivant. — *Combat*, 24 février.

— Boisdeffre (Pierre de). — C. est mort. — *L'Esprit des lettres*, nº 2, mars,

— Bourin (André). — P. C. — *Larousse mensuel*, avril.

— Brugère (Raymond). — P. C. Quelques grandes heures de sa vie diplomatique. — *Le Monde diplomatique*, avril.

— Casnati (Francesco). — Introduzione alla conoscenza di C. — *Vita e Pensiero*, marzo.

— Casnati (Francesco). — Un appello dell' eternità. — *Il Popolo di Milano*, 24 febbraio.

— Cattaui (Georges). — Itinéraires de C. — *Critique*, avril.

— Chaigne (Louis). — C. et sa terre. — Note : Quand Renan régnait. — *TR*, avril.

— Chaponnière (Paul). — *P. C.* — *JG*, 25 février.

— Chevalier (Jacques). — C. avait-il une nature peu expansive ? [Ch.-L. Philippe, Jacques Rivière, J. Malègue]. — *TR*, avril.

— Daniel-Rops. — Adieu à C. — *Ecclesia*, avril.

— Duhamel (Georges). — C. — *MF*, avril.

— Dussane. — L'aventure théâtrale de P. C. — *MF*, avril.

— Florenne (Yves). — C. mort et vivant. — *HM*, avril.

— Fumet (Stanislas). — « La robe d'Aaron. » — *TR*, avril.

— Gadoffre (Gilbert). — Un poète de demain. — *La Vie intellectuelle*, avril.

— Gasztowtt (Anne-Marie). — A propos... de la mort de P. C. — *L'École* (Classes du 1er cycle), 19 mars.

— Gregh (Fernand). — P. C. — *RDM*, 15 avril.

— Guillemin (Henri). — La jeunesse de C. [C. jusqu'à sa « conversion »]. — *RP*, avril.

— Guitton (Jean). — « Il est ». — *TR*, avril.

— Guitton (Jean). — Le baiser de Renan. — *FL*, 12 mars.

— Hamman (A.). — « Un vieil homme qui dévore de l'hébreu... » — *TR*, avril.

— Harcourt (Robert d'). — « La lumière que fait la présence de Dieu. » — *TR*, avril.

— Hervé-Bazin. — P. C. est mort. — *L'Information*, 24 février.

— Hühnerfeld (Paul). — P. C. und die Demut. — *Die Zeit*, 3. März.

— Le Grix (François). — Spectacles d'un temps. Le cas C. — *Écrits de Paris*, avril.

— Lemaitre (Henri). — Poète de la création. — *L'Actualité religieuse dans le monde*, 15 mars.

— Lemarchand (Jacques). — Il est arrivé à C. de mourir. — *La Nouvelle NRF*, avril.

— Lemarchand (Jacques). — *Protée*, de P. C., à la Comédie de Paris. — *FL*, 5 mars.

— Levaux (Léopold). — Bilan de C. — *Droit et Liberté*, avril.

— Loranquin (Albert). — C. — *Droit et Liberté*, avril.

— Madaule (Jacques). — La catholicité de P. C. — *L'Actualité religieuse dans le monde*, 15 mars.

— Madaule (Jacques). — Le poète dramatique. — *TR*, avril.

— Marcel (Gabriel). — C. fécondateur. — *TR*, avril.
— Martin du Gard (Maurice). — C. dans un journal (extraits). — *La Parisienne*, avril.
— Maulnier (Thierry). — Où situer C. ? — *Preuves*, avril.
— L'adieu de Darius Milhaud. — *FL*, 12 mars.
— Molitor (André). — Memento pour P. C. — *La Revue nouvelle*, 15 avril.
— Mondor (Henri). — Précocité de P. C. — *TR*, avril.
— Murciaux (Christian). — P. C. et la passion de l'univers. — *TR*, avril.
— Palante (Alain). — La couronne de C. Sa gloire n'est pas solitaire. — *La France catholique*, 4 mars.
— Prey (Claude). — C. contre Wagner. — *Le Conservatoire*, avril.
— Radice (R.). — P. C. è morto stamane. — *Il Giornale d'Italia*, 24 febbraio.
— Rolland (R.). — *L'Annonce faite à Marie*. — *TR*, avril.
— Rostenne (Paul). — C., poète de la catholicité déchirée. — *Droit et Liberté*, avril.
— Schmidt (Albert-Marie). — L'itinéraire symboliste de C. — *TR*, avril.
— Schwab (Raymond). — Place poétique de C. — *MF*, avril.
— Sipriot (Pierre). — La doctrine de P. C. et sa position morale. — *TR*, avril.
— Theurillat (Hilaire). — P. C. — *La Suisse*, 24 février.
— Toesca (Maurice). — P. C. et l'*Apocalypse* de Waroquier. [Lettre de W. à C. et lettre de C. à W., 21 août 1950.] — *TR*, avril.
— Touchard (Pierre-Aimé). — A la trace de P. C. — *France-Observateur*, 3 mars.
— Variot (Jean). — *L'Annonce faite à Marie* au théâtre de l'Œuvre, 20 décembre 1912. — *TR*, avril.
— Fac-similé d'une lettre de P. C. à S. Em. le cardinal Liénart [Brangues, 10 juin 1950, sur la publication de la « Bible du cardinal L. »]. — *Semaine religieuse du diocèse de Lille*, 13 mars.
— Ce qu'on appelle la crise de *Partage de Midi* [extraits d'une lettre inédite de P. C. à Suarès, 27 septembre 1905]. — *FL*, 5 mars.
— Hommage à P. C. [par le P. Jean Daniélou, S. J., J. Madaule, A. Alter]. — *Témoignage chrétien*, 4 mars.
— La mort de P. C. — *La Semaine religieuse de Paris*, 5 mars.
— C. : fin et commencement. — P. C. et le *Mercure de France*. — *MF*, avril.
— C. et son jeune temps. — *Arts*, 2-8 mars.
— Voir : *Racine* (*J.*).

Colette. — Dr P. B. — *C.*, par C. — *Le Fureteur*, février.
— Lanco (Yvonne). — C. à Belle-Ile-en-Mer. — *MF*, mars.

Crisinel (**H.-Ed.**). — * Hommage au poète H.-Edm. C., 1897-1948. Textes de Jean-François Henri, A. Béguin, G. Rond. — Lausanne, Pays du Lac (série 2, nº 2, décembre 1954).

Daumal (**R.**). — R. D. — Lettres à Max-Pol Fouchet. [1940-1942, à l'époque de sa collaboration à *Fontaine*.] — *La Nouvelle NRF*, février.

Dujardin (**Ed.**). — King (C. D.). — Ed. D. and the genesis of the inner monologue. — *FS*, April.

Dullin (**Ch.**). — * Teillon-Dullin (Pauline) et Charras (Charles). — Ch. D. ou les Ensorcelés du Chatelard. Préface de J.-L. Barrault. (Publications de la Société d'histoire du théâtre.) — Les Presses littéraires de France, 1955.
— Rendu (Denise). — P. E. ou le langage réconcilié. — *L'Esprit des lettres*, nº 2, mars.

Gide (A.). — * Dauvigny (Alain). — A. G. ou l'impossible morale. — Bordeaux, impr. de Samie, 1954.

— * Delmas-Marsalet (Maurice-J. Y.). — La Culpabilité morbide d'A. G. [th. médecine Bordeaux, 1954]. — Bordeaux, impr. Samie, 1954.

— * Marchand (Max). — Le Complexe pédagogique et didactique d'A. G. — Oran, Éd. Fouque, 1954. [C. R. de R. Coiplet, in *Le Monde*, 5 mars.]

— Baumgartner (Mireille). — G. et le devoir. — *Foi. Éducation*, janvier.

— Mallet (Robert). — Mes rencontres avec A. G. et P. Valéry. — *TR*, février.

— Riffaterre (Michel). — Sur un singulier d'A. G. Contribution à l'étude des clichés. — *Le français moderne*, janvier.

— Tournier (Marcel). — G. au tribunal [G. en Tunisie, 1928]. — *Arts*, 16-22 février.

Gillet (L.). — Voir : *Claudel (P.)*.

Giraudoux (J.). — * J. G. — Théâtre. Édition illustrée en couleurs d'après les maquettes de décors et de costumes des créations. T. I et II. — Grasset, 1954, 2 vol.

— * Debidour (Victor-Henry). — J. G. (Classiques du xx^e s.). — Éd. Universitaires, 1955.

— Texier (Roger). — L'interprétation moderne d'un thème antique : *Electre* de J. G. — *L'Année propédeutique*, novembre-décembre 1954.

— Vernois (Paul). — J. G. lycéen. — *Revue Universitaire*, janvier-février.

Hart (R.-E.). — Viatte (Auguste). — Robert-Edward H., poète mauricien. — *RP*, janvier.

Jacob (Max). — * M. J. — *Le Cornet à dés*. II. Note liminaire d'André Salmon. — Gallimard, 1955.

— M. J. — Textes inédits [Poèmes. Trois méditations religieuses. Lettres inédites à J. Rousselot, L. Emié, A. Roussanne]. — *Simoun*, n° 17-18.

— Une lettre de M. J. [à Jean-François Lefèvre-Pontalis, 14 janvier 1943 : sur Renoir et Radiguet]. — *La Parisienne*, mars.

— Blasco (Ricardo). — Vida, muerte y obra de M. J. — *Indice*, n° 73, 30 marzo ; n° 74-75, abril-mayo 1954.

— Cadou (René-Guy). — Évocation de M. J. (Louisfert, 22-24 février 1949. Émission radiophonique Radio-Rennes, mars 1949]. — *Simoun*, n° 17-18.

— Fombeure (Maurice). — Rencontres avec M. J. — *Simoun*, n° 17-18.

— Garnier (François). — M. J. épistolier. — *Simoun*, n° 17-18.

— Guillaume (Louis). — M. J., le Quimpérois [lettres inédites de M. J.]. — *Simoun*, n° 17-18.

— Hellens (Franz). — Sur M. J. — *Simoun*, n° 17-18.

— Lanoë (Julien). — Les poèmes de Morven le Gaélique. — *Simoun*, n° 17-18.

— Bibliographie des œuvres de M. J. — *Simoun*, n° 17-18.

— Voir : *Moricand (C.)*.

Jarry (A.). — Voir : *XX^e siècle. Divers.*

Jouvet (L.). — L. J. — Rencontre avec Stanislavski [« notes » inédites]. — *RHT*, 1954, fasc. IV.

Lugné-Poé. — Piatier (J.). — L.-P. et les débuts de l'Œuvre [soutenance thèses de Jacques Robichez, « L.-P. et les débuts de l'Œuvre » ; Correspondance inédite de Romain Rolland et L.-P.]. — *Le Monde*, 7 avril.

Maurras (Ch.). — * Ch. M. — Œuvres capitales [I. Sous le signe de Minerve. Invocation. Le Chemin de Paradis. Anthinéa : d'A. à Florence. Les Vergers sur la mer. Quatre nuits de Provence. — II. Essais politiques. Confession. Romantisme et révolution. Trois idées politiques. L'Avenir de l'intelligence. Principes. Réalités. Jeanne d'Arc, Louis XIV, Napoléon. Dictateur et roi. Vingt-cinq ans de monarchisme. L'Avenir du nationalisme

français. — III. Essais littéraires. Prologue d'un essai sur la critique. Ironie et poésie. Les Amants de Venise. Bons et mauvais maîtres. — IV. Le Berceau et les muses. Enfance. L'Étang de Berre. Suite provençale. La Musique intérieure. La Balance intérieure]. — Flammarion, 1954, 4 vol.

Moricand (C.). — Briant (Th.). — Conrad M. — *Le Goéland*, juillet-septembre. [Voir aussi *NL*, 9 septembre.]

Mugnier (**Chanoine**). — Bibesco (Princesse). — Un homme sans frontières : l'abbé M. — *RP*, avril.

Noailles (**Cᵗᵉˢˢᵉ de**). — Chomez (Marie-Louise). — Les romans de Mᵐᵉ de N. — *Boletín de la Sociedad castellonense de cultura* (Castellón de la Plana), abril-dicembre 1954.

Péguy (**Ch.**). — * Ch. P. — Deuxième élégie XXX. Clio. — Gallimard, 1955.

— Estang (Luc). —Le cœur de P. — *La Croix*, 13-14 février.

— Guyon (Bernard). — Faut-il lire à l'envers les *Quatrains* de P. ? — *JG*, 10-12 avril.

— Teillard-Chambon (M.). — La première *Jeanne d'Arc* de P. — *L'Enseignement chrétien*, mars.

Pergaud (**L.**). — * L. P. — Correspondance. 1901-1915. Introduction et notes d'Eugène Chatot [271 lettres, en majeure partie inédites]. — Mercure de France, 1955.

Philippe (**Ch.-L.**). — Billy (André). — Une enquête sur Ch.-L. Ph. — *FL*, 12 mars.

Proust (**M.**). — R. B. — Autour de quelques souvenirs de M. P. [chez Mᵐᵉ Mante-Proust]. — *Plaisir de France* (Arts), nº 3, février.

— Bonnet (Henri). — C. R. de : J. Nathan, *La morale de Proust* (Paris, 1953). — *RHLF*, janvier-mars.

— Cattaui (Georges). — Les héritiers de P. — *Réforme*, 19 février.

— Clarac (Pierre). — A la recherche du texte de M. P. — *Droit et Liberté*, février.

— Desroches (Albert), C. S. V. — Considérations sur la philosophie morale de P. — *Les Cahiers viatoriens*, janvier.

— Guyon (Bernard). — M. P. et le mystère de la création littéraire. Essai d'explication des *Clochers de Martinville* (*Du côté de chez Swann*, édit. de la Gerbe, t. I, p. 247-251). — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures III*, janvier.

— Guyot (Charly). — M. P. et les arts plastiques. — [In] * Les Langues et littératures modernes...

— Jakovsky (Anatole). — Du côté... de chez P. — *Photo-Monde*, février.

— Natoli (Glauco). — Letteratura francese. Proustiana. — *Letteratura* (Roma), nº 10, luglio-agosto 1954.

— Zéphir (Jacques). — P. psychologue. — *La Revue de l'Université Laval*, janvier, février.

Ramuz (**Ch.-F.**). — * Ch.-F. R. — Œuvres complètes. 21. La Guerre aux papiers. Nouvelles. — 22. Les Grands moments du XIXᵉ siècle français. René Auberjonois. — 23. Les Servants et autres nouvelles. — Forains. Fin du journal. — Lausanne, H.-L. Mermod, 1954.

Régnier (**H. de**). — Mengers (Marie C.). — Matter versus man : or R.'s lyrical integration Hugo's dream of triumph and Arnold's abdication. — *FR*, February.

Retté (**Ad.**). — Martin d'Auxois (Fernand). — Il y a vingt-cinq ans mourait Adolphe R. — *Ecclesia*, février.

Rolland (**R.**). — R. R. — Savonarole (fragments). — *E*, janvier-février.

— R. R. — Voyage en Espagne [Journal. Mars-avril 1907]. — *E*, janvier-février.

— Correspondance de R. R. avec quelques membres du comité d'*E*. [René Arcos, J. Robertfrance, Pierre Abraham, L. Aragon, J.-R. Bloch]. — *E*, janvier-février.

— Une lettre inédite de R. R. [à G. Sarton, 5 juillet 1904, extraits]. — *La Pensée*, janvier-février.

— Anissimov (Ivan). — R. R. — *E*, janvier-février.

— Grandgeorges (Pierre). — Un héros de l'humanisme moderne. — *E*, janvier-février.

— Rudolph (Johanna). — Zu R. R's Händelbild. — *Aufbau*, Dezember 1954.

— Bibliographie des œuvres de R. R. — *E*, janvier-février.

— Voir : *Claudel* (*P.*), *Stendhal*.

Saint-Denys-Garneau. — Gathercole (Patricia M.). — Two contemporary French-Canadian poets. [S.-D.-G...] — *FR*, February.

Saint-Exupéry (**A. de**). — * A. de S.-E. — Lettres à sa mère. — Gallimard, 1955.

— Caillard (Maurice). — S.-E., aristocrate et poète. — *Vin nouveau*, février.

— Roy (Jules). — A. de S.-E. — *Biblio*, mars.

— Teynier. — Littérature et action chez S.-E. [résumé de conférence]. — *Bulletin de l'Institut français de Copenhague*, mars.

— Bibliographie des œuvres d'A. de S.-E. — *Biblio*, mars.

RENÉ RANCŒUR.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L'). Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — Flâneur (Le) des Deux-Rives. *FDR.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Hommes et Mondes. *HM.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne. *RLM.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

L'Éditeur-Gérant : JACQUES LECLERC.

Imp. en France à l'Imp. WILLAUME-EGRET à Saint-Germain-lès-Corbeil en septembre 1955.
O. P. I. A. C. L. 31 1152. — Dépôt légal effectué dans le 3e trimestre 1955.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie ARMAND COLIN : 1487.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie WILLAUME-EGRET : 929.